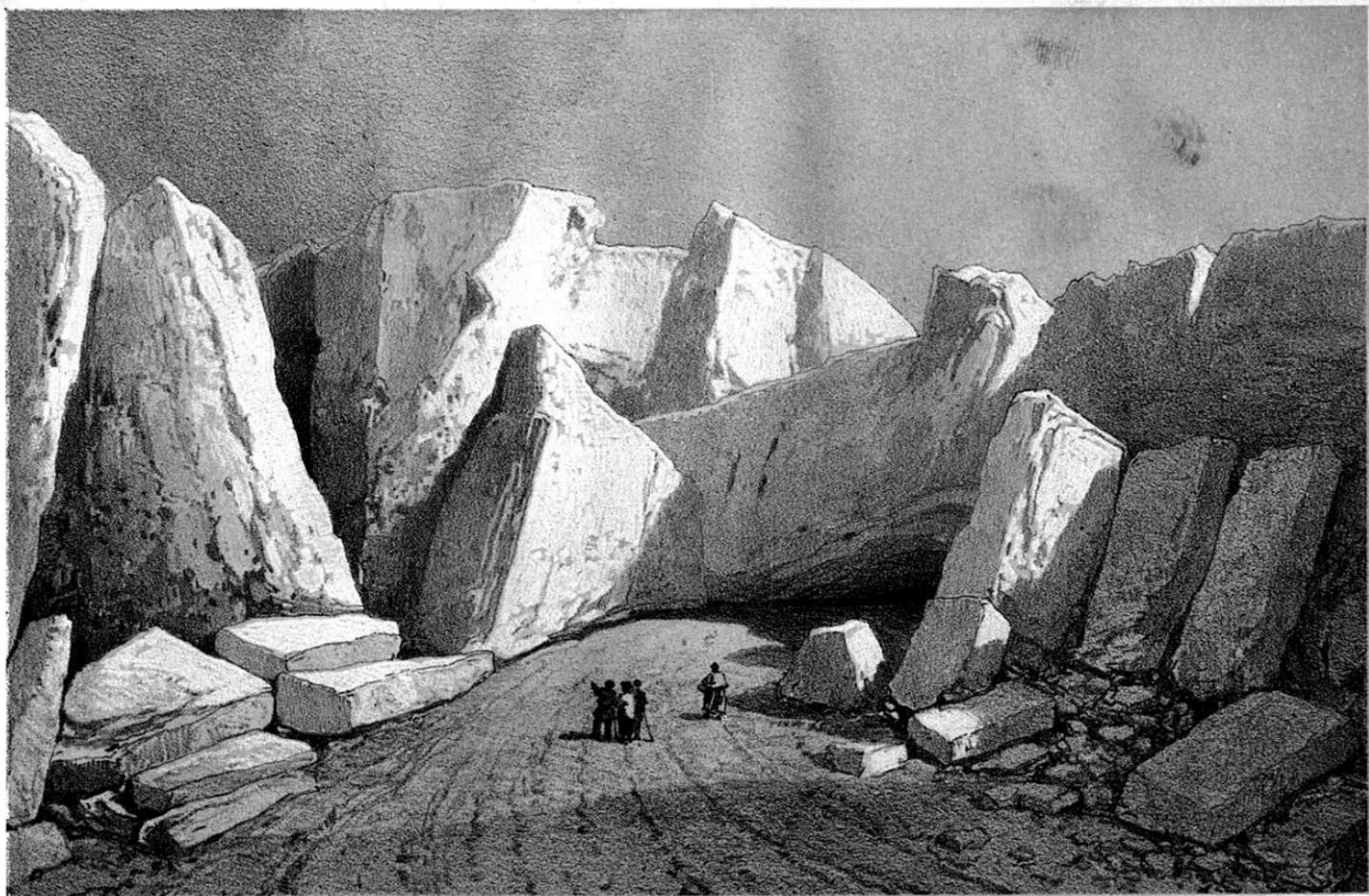


# LA FINLANDE

## ERRATA.

Pages.	Lignes.			
104	1	<i>au lieu de</i>	(Note C, page 76).	<i>lisez</i> (Note C, page 84).
169	9	—	Kuipio	— Kuopio.
194	20	—	communique avec la partie dite la Saïma <i>du nord</i> .	<i>lisez</i> communique avec la partie du Saïma, dite <i>du nord</i> .
216	11	—	coupes	<i>lisez</i> croupes.
243	13	—	portés	— rendus.
248	24	—	veille	— a l'œil.
255	1	—	Vilmanstrand.	— Wilmanstrand





Eng. Ciceri, lith.

Imp. Lemercier, à Paris.

INTÉRIEUR DE LA CARRIÈRE DE MARBRE DE RUSKIALA.

LA  
**FINLANDE**

**NOTES RECUEILLIES EN 1848**

pendant une excursion

**DE SAINT-PÉTERSBOURG A TORNEO**

PAR LE PRINCE

**EMMANUEL GALITZIN**

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DE GÉOGRAPHIE RUSSE  
CORRESPONDANT ÉTRANGER DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

ACCOMPAGNÉ

d'une carte itinéraire et d'une carte topographique des travaux entrepris  
pour joindre le Saïma au golfe de Finlande

ET ORNÉ DE DEUX DESSINS

L'étude, vers quelque point qu'elle se dirige,  
est fertile en récompenses proportionnées à  
son étendue, à son élévation et à sa sincérité.

**TOME PREMIER**

**PARIS**

**ARTHIUS BERTRAND, ÉDITEUR**

Libraire de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 21

—  
1852



# A MONSIEUR JOMARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,  
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS  
( COMMISSION CENTRALE ).

MONSIEUR,

*Les preuves réitérées de bienveillance que vous m'avez permis de recueillir comme Membre Correspondant de la Société savante que vous présidez m'ont inspiré le désir de vous dédier ce livre. Permettez-moi, en vous remerciant d'avoir bien voulu accepter cette dédicace, de vous dire combien je me sens honoré de voir mes faibles mais constants efforts pour la propagation des connaissances géographiques, rencontrer un accueil aussi encourageant dans le sein de la Société de Géographie de Paris.*

*Agréez, Monsieur, l'expression des sentiments de parfaite estime et de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être,*

*Votre dévoué et obéissant serviteur,*

*Le prince EMMANUEL GALITZIN.*



## AVANT-PROPOS.

---

Une excursion de quelques jours en Finlande, pendant l'été de 1847, m'avait fourni le sujet de plusieurs lettres familières, insérées peu de temps après dans un recueil estimé de tous les amis des sciences géographiques. L'accueil qu'elles reçurent du public fut si obligeant, que j'en conçus le désir d'entre-

prendre sur le même sujet un travail de plus longue haleine. En conséquence, je me résolus à exécuter un voyage d'exploration générale, en m'attachant de préférence aux parties les moins fréquentées du grand-duché, qui s'étend, on le sait, des portes de Saint-Pétersbourg aux confins de la Laponie. C'est ce voyage, qui eut lieu l'année d'après, en 1848, dont je publie aujourd'hui une relation. On y trouvera reproduites, à de très-petites différences de style près, et avec quelques additions dont ma mémoire m'a fourni la substance, les notes que j'y ai recueillies : tantôt en naviguant sur de vastes lacs, ailleurs en traversant en bateau des fleuves rapides, d'autres fois en descendant au fond de mines profondes, ou bien en gravissant au sommet de montagnes escarpées. J'ai pu conserver ainsi à la narration cette spontanéité qu'une rédaction exécutée

après coup eût fait disparaître, au préjudice de l'intérêt que le récit peut inspirer.

Dans une série de notes, placées à la suite des chapitres, je me suis attaché à joindre à mes propres remarques des observations puisées dans les différents écrits sur la Finlande qui ont été publiés soit à Helsingfors même, soit à Pétersbourg et à Moscou. Je n'ai rien négligé pour donner à cette partie de mon travail tout le soin que le sujet comporte, de manière à réunir dans un ensemble d'aperçus le plus grand nombre possible de notions certaines sur une contrée qui jusqu'à ce jour est demeurée très-peu connue, principalement pour ce qui concerne les régions du centre et du nord.

Tel est, en peu de mots, le livre que je sou mets aujourd'hui à l'appréciation du

public , seul juge du mérite d'une œuvre littéraire. Mon but en le publiant est de servir, dans la mesure de mes forces, les intérêts d'une science qui compte de si dignes représentants dans les Sociétés de Géographie de Paris , de Londres et de Saint-Pétersbourg.

---

# LA FINLANDE



# **CHAPITRE PREMIER**

**DE SAINT-PÉTERSBOURG A KEKSHOLM**



Origine et plan du voyage. — Je l'exécuterai avec un ami. — Visite au consul de Finlande ; billets de banque finlandais. — Départ de Saint-Pétersbourg. — Magnificence des édifices qui bordent la Néva. — Les *îles* ; un parc. — Le premier relais ; un contrebandier. — Règlements de douane pour la protection de l'industrie nationale. — Plusieurs verreries. — Poste de douaniers ; leurs évolutions à cheval. — Passage de la frontière ; fâcheux contre-temps ; une quarantaine. — Aspect du pays au bord du lac Ladoga. — Pourceaux à la cangue. — Vastes forêts. — Difficulté de se procurer des aliments convenables ; comment les habitants se nourrissent. — Il faut monter en bateau. — Ville de Keksholm ; son aspect pittoresque. — L'auberge. *Sono il fatottum della città !* — Visite rendue à l'antique forteresse ; ruines intéressantes. — Un pont de bois ; potagers intérieurs ; l'hôpital. Rencontre d'un vieillard ; l'honnête galérien. — Nous nous disposons à quitter Keksholm.



## CHAPITRE PREMIER.

DE SAINT-PÉTERSBOURG A KEKSHOLM.

### I.

Saint-Pétersbourg, 28 juin 1848.

Une excursion que j'ai faite l'année dernière dans les environs de la ville de Viborg m'avait inspiré depuis lors un vif désir de parcourir la Finlande, sinon dans toutes ses parties, du moins dans celles qui sont réputées les plus intéressantes. Aujourd'hui j'entreprends de réaliser ce projet. Mon intention est de m'avancer dans le nord jusqu'à Tornéo, au fond du golfe de Bothnie. Voici le plan de

voyage que j'ai adopté : commencer par suivre le bord occidental du lac Ladoga et arriver à Serdobol, à l'extrémité nord du lac. Cette ville est non moins remarquable par les sites dont elle est entourée, que par les carrières et les mines qui existent aux environs. Puis, couper la Finlande transversalement, dans la direction du nord-ouest, de manière à gagner Uléaborg, et ensuite Tornéo. De ce point extrême, je reviendrai au sud-ouest, en longeant les côtes du golfe jusqu'à Viborg. Tel est, sauf la part des accidents et des circonstances imprévues, l'itinéraire que je me suis tracé.

Cette fois encore, je pars avec M. D., l'ami qui m'a accompagné l'année dernière ; ce qu'il a entrevu de la Finlande lui a inspiré à lui aussi le désir d'en voir davantage. Instruit par l'expérience acquise pendant une première excursion, j'emmène un domestique finlandais, qui s'exprime avec une égale facilité en langue finlandaise et en langue suédoise. C'est une précaution essentielle pour quiconque veut

parcourir ce pays sans s'exposer à de nombreuses difficultés. Quant à notre équipage, c'est celui-là même qui m'a conduit l'an dernier à Imatra : un *tarantass*, ou voiture à quatre roues formée d'une caisse de calèche appliquée sur deux brancards dont les extrémités portent sur les essieux. Dans ce genre de voiture, la flexibilité des brancards leur fait tenir lieu de ressorts, et sauf les accidents qui peuvent endommager les roues, il est d'une solidité à toute épreuve.

## II.

Saint-Pétersbourg, 29 juin, 8 heures du soir.

J'attendais les feuilles de route dans la soirée d'hier ; elles ne me sont point encore parvenues, et tout fait supposer que je ne les recevrai que demain. L'une d'elles contiendra un permis de poste ou *podorojnïa* ; l'autre sera

un passe-port spécial pour franchir la frontière russe et voyager dans le grand-duché.

Je reviens à l'instant même de chez le consul de Finlande, auquel j'avais à demander un léger service. Par malheur il habite à l'extrémité de Vasilievski-Ostroff <sup>1</sup>, sur la rive droite de la Néva, tandis que je suis habitant de la rive gauche. Le Vasilievski-Ostroff, quartier riche et commerçant dans les parties qui avoisinent la rivière, est coupé de rues parallèles et perpendiculaires au rivage, désignées par le nom collectif de *lignes*, et distinguées entre elles par des numéros d'ordre. Or, la *ligne* qu'habite le consul est une des plus éloignées, ce qui rendit le trajet très-long ; et je dus, pour y parvenir, traverser des régions à peu près désertes, que je visitais pour la première fois. Ce fait pourra donner une idée de l'immense étendue de la capitale. On compte au delà de trente *lignes*, toutes assez éloignées les unes des autres, et s'étendant en

<sup>1</sup> Voyez la note A, à la fin du chapitre.

profondeur à une très-grande distance du rivage.

Le représentant du commerce finlandais m'a fait un accueil gracieux, dans une maison d'aussi bonne apparence au dehors que proprement et même élégamment tenue à l'intérieur. Il s'est prêté de la meilleure grâce du monde à échanger un certain nombre de billets de banque russes contre des billets de banque finlandais. En ceci, il y a de ma part excès de précaution, car les billets russes ont cours dans toute l'étendue du grand-duché : toutefois, comme j'ai le projet de pénétrer dans les parties les moins fréquentées du pays, j'admets que par impossible mes billets de Pétersbourg pourraient n'y être reçus qu'avec difficulté; c'est en pareil cas que j'aurais recours aux billets que vient de me fournir le consul. Les billets de banque de Finlande n'ont point de coupure inférieure à trois roubles d'argent, c'est-à-dire à douze francs : tous portent les mots *Banque de Finlande* gravés en langue finnoise, avec l'indication de

la valeur, en langues finnoise et russe. J'emporte, outre mes billets finlandais, bon nombre de billets de banque russes, de la valeur d'*un rouble* ou quatre francs. Le chiffre peu élevé de cette coupure la rend d'un usage commode pour le paiement des chevaux de poste.

### III.

Station de Dranichnikoff, 1<sup>er</sup> juillet, 9 heures du soir.

Ce n'est qu'à neuf heures du matin que les deux feuilles de route m'ont été apportées, de façon à me permettre enfin de partir. Aussitôt reçues, j'envoyai un homme à la poste, pour y requérir l'envoi immédiat des trois chevaux qui m'étaient nécessaires. Mais, hélas! le messenger ne tarda pas à revenir, rapportant pour réponse que non-seulement il n'y avait pas pour l'instant de chevaux de poste disponibles, mais, qui plus est, qu'il était

douteux que l'on pût m'en fournir avant deux jours, tant était grande l'affluence des voyageurs. Fort désappointé, mais décidé néanmoins à partir aujourd'hui même, coûte que coûte, il fallut avoir recours aux loueurs de chevaux, dont les prétentions sont d'ordinaire très-élevées. Après de longs pourparlers sur le prix de location, je suis venu à bout de conclure, mais au triple du prix fixé par les règlements de poste. Une demi-heure après, c'est-à-dire vers quatre heures, trois forts chevaux sont entrés dans la cour de l'hôtel que j'habite; en quelques instants la voiture fut attelée et prête à partir.

Je montai en *tarantass*. L'horloge de l'église réformée sonnait cinq heures lorsqu'il franchit la porte cochère, par un temps d'une pesanteur excessive; on eût dit qu'une masse de plomb comprimait la poitrine, et que, gênant le jeu des poumons, elle suspendait le libre essor de la circulation. Dans un état d'abattement maladif, je fis faire halte à la porte de M. D., située à l'entrée de la *Perspec-*

*tive de Nevsky*, au point même où cette large et splendide rue vient se rattacher à l'immense place que le bâtiment de l'Amirauté sépare du fleuve, et aux deux extrémités de laquelle se trouvent deux quais d'une grande beauté : le quai Anglais du côté gauche, et, à droite, le quai de la Cour. M. D. ne tarda pas à descendre pour prendre place en voiture à côté de moi ; alors nos trois chevaux partirent au grand trot en inclinant sur la droite, c'est-à-dire vers le quai de la Cour, où nous débouchâmes l'instant d'après. En continuant à le suivre, nous passâmes devant le palais dit de Marbre <sup>1</sup>, vaste et imposant édifice en granit orné de pilastres et de corniches en marbre, pour traverser ensuite le pont jeté sur la Néva, à peu de distance de la

<sup>1</sup> Le palais *de marbre* a été construit par l'impératrice Catherine II, qui en fit jeter les fondations en 1770 : toutefois, malgré l'activité imprimée aux travaux, ils ne purent être achevés que treize ans après, en 1783. Entièrement isolé, ce bel édifice, re-

riche grille du jardin d'été, l'un des beaux monuments du règne de Catherine II. On raconte qu'à l'époque de la construction de la grille, un Anglais étant arrivé de Londres tout exprès pour voir ce chef-d'œuvre, y courut en mettant pied à terre, et qu'après l'avoir longtemps regardé avec admiration il remonta à l'instant même sur le navire qui l'avait amené.

Après avoir traversé la Néva sur son immense pont de bateaux, nous atteignîmes l'autre rive, près des bastions de la forteresse de granit bâtie par Pierre le Grand, en face d'un jardin anglais créé depuis peu pour l'agrément des habitants de ces quartiers retirés. En cet endroit, la chaussée macadamisée contourne le jardin en prenant une direction perpendiculaire au rivage, de manière à conduire à un

marquable par son imposante architecture, est revêtu à l'extérieur de granit taillé avec un soin infini, sur lequel se détachent des pilastres de marbre rose réunis par des ornements en marbre de différentes couleurs.

groupe d'îles très-fréquentées dans la belle saison, tandis que, du côté droit, est une rue qui mène directement à la barrière de Viborg. Le cocher, pour notre plus grand agrément sans doute, et quoique ce fût un détour, lança ses chevaux dans la direction des îles <sup>1</sup>.

Grâce au parti que notre automédon avait pris, nous traversâmes des allées de jardin charmantes, au lieu de suivre les rues à peu près désertes de ce triste faubourg. Il fallut cheminer pendant assez longtemps à travers le Péterbourgski-Ostroff; après quoi nous

<sup>1</sup> La Néva, en approchant de Saint-Pétersbourg, fait un coude et tourne du côté du nord; elle passe ensuite devant les deux villages d'Okhta, dont la population est éminemment industrielle, pour se partager ensuite en trois bras. Du bras principal, qui est la Néva proprement dite, se détachent du côté droit deux bras secondaires, réunis entre eux par les deux petites rivières de Tchernaiïa-Retchka et de Tarkanovka. On conçoit que ces différentes artères doivent laisser entre elles des espaces libres, de manière à former un certain nombre d'îles. On en compte six,

coupâmes la petite rivière de Karpovka. Après avoir traversé l'île dite des Apothicaires et franchi la Bolchaïa-Nevka, bras considérable de la Néva, sur le pont monumental construit en 1811 par l'ingénieur Béthancourt, nous pénétrâmes dans le Kamenni-Ostroff (île pierreuse), en passant devant la grille d'un château impérial que l'empereur Alexandre affectionnait. Ici nous nous retrouvâmes au milieu d'une foule de promeneurs du monde élégant : c'étaient tantôt des cavalcades composées de dames accompagnées d'officiers montés sur

à savoir : du côté de l'ouest, le Vasilievski-Ostroff ; du côté de l'est, le Péterbourgski-Ostroff ; plus avant du côté du nord, hors des limites de la ville, le Krestovski-Ostroff et l'Aptékarski-Ostroff (île des apothicaires), où se trouve un vaste jardin botanique et des serres somptueuses appartenant à la couronne ; enfin le Kamenni-Ostroff et le Yélaghine-Ostroff, qui se font remarquer par la profusion des maisons de campagne et des jardins, ainsi que par plusieurs résidences impériales. Ces dernières îles sont en été le rendez-vous d'une foule de promeneurs venus de la ville.

des chevaux de prix ; tantôt des drochki et des phaétons dans le dernier goût, transportant de jeunes fashionables. L'apparition inattendue d'une voiture de voyage, d'apparence rustique, au milieu de ce beau monde, fit événement et attira tous les regards ; aussi, malgré l'aspect véritablement enchanteur du lieu, j'avoue que je me sentis plus à l'aise quand l'équipage eut franchi le pont qui est jeté sur la Malaïa-Nevka, autre bras de la Néva. Nous nous retrouvâmes alors en terre ferme, et, prenant une traverse, le cocher ne tarda pas à rejoindre le chemin de Viborg, en deçà des jardins et du château de Pargolovo. Je passai sans m'arrêter devant ce lieu qu'habita mon aïeul, le célèbre comte André Schouvaloff, poète excellent et ami du philosophe de Ferney, auquel il a dédié une Épître bien connue.

Après une course suffisamment prolongée, nous arrivâmes enfin à la *station*, c'est-à-dire à la maison de poste où nous voici. Assis dans la voiture, mon calepin de notes à la main,

j'aperçois en avant, à peu de distance, la route qui se bifurque; l'embranchement à gauche conduit à Viborg; l'autre pique au nord, et, côtoyant le lac Ladoga, aboutit à la ville de Serdobol : c'est ce dernier chemin que nous allons suivre.

#### IV.

Station de Kouliatkina, 1<sup>er</sup> juillet, 2 heures et demie du matin.

Le temps m'ayant manqué au relais précédent pour y consigner toutes mes observations, c'est ici, dans la chambre commune réservée aux voyageurs, que je me hâte de les compléter. Je trace ces lignes à la lueur douteuse d'une lanterne sourde, suppléant à l'insuffisance de cette demi-clarté qui, sous ces latitudes et dans la saison où nous sommes, succède à la fin du jour et précède le jour suivant.

Nous allions quitter Dranichnikoff, et déjà un cocher jeune et alerte, coiffé d'un chapeau à bords très-étroits, s'apprêtait à monter sur le siège, quand mon attention fut attirée par un chariot de poste qui arrivait rapidement à nous. Il s'arrêta tout près de notre voiture, et les deux hommes qui s'y trouvaient mirent pied à terre. L'un d'eux, orné de longues moustaches, était vêtu d'un paletot de coupe irrégulière, et coiffé d'une casquette analogue à l'habit; l'autre était un soldat de la garde douanière. L'individu en paletot, dont la tournure et le regard avaient quelque chose de singulier, entra dans la maison de poste suivi du militaire qui paraissait chargé de le surveiller. Je sus bientôt que c'était un contrebandier qui avait essayé d'introduire en fraude des tissus de fabrique anglaise, et qui n'avait pu y réussir : on le conduisait à Saint-Pétersbourg, pour y être remis entre les mains des autorités compétentes. Les droits peu élevés que les produits manufacturés acquittent à leur entrée en Finlande, offrent un stimulant

énergique à la contrebande du grand-duché en Russie, principalement pour les tissus de fabrique anglaise ; mais la *garde douanière*, — qui forme un corps spécial d'engagés volontaires choisis exclusivement parmi des soldats qui ont fini leur temps, — est si bien organisée que très-peu de contrebandiers réussissent à échapper à sa vigilance.

La contrée entre Dranichnikoff et le relais actuel est semée de jolis villages. Le sol y est accidenté, et les ravins que l'on y rencontre fréquemment sont garnis sur leurs bords de touffes de bouleaux, d'aunes et de sapins. Çà et là on voit de vastes espaces occupés par des portions de forêts de pousse récente.

## V.

Station de Korkiamaki, 5 heures du matin.

Tout le pays que nous venons de traverser est boisé. Ce sont toujours les mêmes essences ; si les renseignements que j'ai recueillis l'an dernier à Viborg sont exacts, ces seuls arbres couvrent la Finlande d'une extrémité à l'autre.

Nous avons déjà couru la moitié du relais, quand mes regards rencontrèrent plusieurs corps de bâtiments qui dépassaient les proportions ordinaires : le cocher m'apprit que c'était une verrerie consacrée exclusivement à la fabrication des bouteilles. Il existe dans ce canton quatre établissements de ce genre qui emploient beaucoup de bras, et fournissent par conséquent un travail assuré à sa nombreuse population.

A travers la croisée de la chambre commune réservée aux voyageurs, j'aperçois un peloton de gardes douaniers occupés à s'exercer à cheval à différentes évolutions, sous la direction d'un sous-officier. Les longues lances, à banderoles vert et blanc, qu'ils manient avec dextérité, leur tournure et leur air martial, les hennissements de leurs rapides chevaux, tout ce mouvement et cette animation militaire, offrent un tableau singulièrement intéressant.

Mais je quitte la plume pour remonter en voiture et franchir le plus tôt possible la frontière, dont une seule verste (à peu près un kilomètre) nous sépare : c'est alors seulement que nous serons véritablement en Finlande.

## VI.

Auberge de rouliers, entre les stations de Korkiamaki et de Magra, 11 heures et demie du matin.

Nous étions persuadés, mon compagnon de route et moi, que nous arriverions d'une traite au relais suivant, avec le court délai nécessité par l'exhibition des feuilles de route à la frontière : c'était une erreur. Il est près de midi, et nous n'avons encore parcouru que la moitié de notre étape.

Il y avait près d'un quart d'heure que nous avions quitté Korkiamaki lorsque nous aperçûmes devant nous la poutre pivotante d'un *schlagbaum*, abaissée en travers du chemin de manière à fermer le passage : cette barrière annonçait que là était la ligne de démarcation entre le gouvernement de Saint-Pétersbourg et le grand-duché de Finlande. Peu d'instant suffirent pour accomplir la formalité de l'en-

registrement ; après quoi, le soldat en faction près de la barrière laissa filer la chaîne fixée à l'extrémité du *schlagbaum*, et la poutre, obéissant à l'action d'un contre-poids, se releva et nous livra passage. Jusque-là tout allait à merveille, et l'aspect rassurant de la chaussée finlandaise, entretenue avec un soin parfait, semblait nous présager un voyage aussi facile que rapide, quand tout à coup un nouveau *schlagbaum* vint s'offrir à mes yeux surpris : celui-ci, qui était également abaissé, ne différait du précédent qu'en ce qu'il se composait d'un simple tronc de bouleau, tandis que l'autre était établi avec soin, artistement équarri et peint en noir et blanc, avec liséré intermédiaire de couleur rouge : ce sont les couleurs nationales russes.

J'avais les yeux fixés sur le *schlagbaum* lorsque l'équipage s'arrêta, et je reconnus alors que l'homme préposé à sa manœuvre n'était point un militaire, mais tout simplement un villageois du pays, vêtu d'une sorte de paletot en coutil grossier. Il s'avança vers nous, et

m'adressa quelques mots en langue finnoise, que le domestique-interprète me traduisit. O fâcheuse surprise ! nous apprenons que les autorités locales venaient d'établir ici une quarantaine de six heures pour toute personne arrivant de Russie, à cause de l'épidémie cruelle qui désole Saint-Pétersbourg. Le préposé, s'il se fût renfermé dans la lettre de l'ordonnance, aurait dû nous retenir sur la voie jusqu'à l'heure de midi ; et il n'était encore que six heures du matin ! mais, voyant mon air désolé, il prit sur lui de nous autoriser à gagner une auberge de rouliers située à deux portées de fusil en avant. En même temps, il se fit remettre les feuilles de route, pour être transmises au bailli du canton, qui, nous dit-il, ne manquerait pas de nous les renvoyer à l'heure marquée : puis il fit relever le *schlagbaum*, pour livrer passage à la voiture. Je tombais de mon haut. Mon compagnon de route était hors de lui ; et peu s'en fallut que nous ne nous missions, l'un et l'autre, en révolte ouverte : toutefois, quelques instants de

réflexion suffirent pour calmer notre effervescence, et, résigné à mon sort, je fis signe au cocher de passer outre. Cinq minutes après nous arrivions à l'hôtellerie, où nous sommes encore retenus prisonniers.

Cependant il s'agissait de mettre cette halte forcée à profit pour prendre un peu de repos. M. D. avisa une espèce de grange, ouverte à tous les vents, et s'y installa; moi je m'établis dans une pièce commune, rendez-vous ordinaire des rouliers. Nous n'eûmes ni l'un ni l'autre à nous louer de nos chambres à coucher; car au moment où j'écris, après avoir très-mal reposé pendant près de cinq heures, M. D. se sent tout fluxionné, et moi j'ai le corps dévoré par des légions d'insectes.

Un paysan vient d'entrer: c'est un messager, dépêché par le bailli, avec ordre de me restituer mes feuilles de route: à leur consolant aspect, nous oublions l'ennui de cette halte forcée, pour empaqueter en toute hâte et nous hâter de partir.

## VII.

## Station de Magra.

A mesure que nous avançons, le pays devient de plus en plus montagneux, sans discontinuer d'être boisé. En Finlande il est d'usage de laisser les pourceaux errer en liberté dans les bois, où ils se nourrissent exclusivement de végétaux : ce genre de vie est cause qu'ils y prennent un aspect sauvage, qui établit une grande analogie entre le cochon de Finlande et le sanglier. Nous venons d'en rencontrer beaucoup, tous de très-grande taille, qui tantôt broutaient l'herbe sur la lisière du chemin, tantôt se tenaient couchés sur la voie : ils paraissaient même affectionner ce stationnement, sans doute parce que le gravier qui tapisse la chaussée est à une température plus chaude que les mousses et les herbes

de la forêt. Quelques-uns avaient la tête passée dans un triangle composé de trois pièces de bois liées ensemble par les extrémités : c'est une sorte de cangue infligée aux individus d'humeur vagabonde, pour les empêcher de courir et de s'égarer. On prétend même que les bonnes têtes du troupeau exercent une surveillance active sur les cerveaux éventés, que le maître a eu soin de signaler à leur vigilance en les affublant de ce collier.

## VIII.

Station de Kiviniami.

Le pays continue d'offrir un paysage varié, ainsi que des portions de forêts réservées, et çà et là des champs séparés du chemin par des clôtures d'espèce particulière. Qu'on se figure des piquets plantés en terre deux à deux, un piquet séparé de l'autre par un in-

tervalle de deux à trois pouces. On laisse entre ces couples un intervalle de cinq pieds environ, et on fixe de l'un à l'autre de longues pièces de bois transversales; le tout formant une clôture excellente. Ce genre de clôture, lorsqu'elle a été établie avec soin, offre un grillage serré, suffisamment élevé et infranchissable aux animaux.

Il ne nous restait plus qu'une verste pour arriver au relais où nous sommes, lorsqu'une vaste et majestueuse étendue d'eau se déroula à mes regards; c'était la rivière Vuoksa, qui, après avoir formé la célèbre cataracte d'Imatra, se rapproche du lac Ladoga en inondant les vallées qui l'avoisinent.

## IX.

Relais de Kéougor ; 9 heures du soir.

J'ai brûlé le relais de Naïderma, sans y prendre de notes. Là, plusieurs groupes de femmes, réunies devant la maison de poste, étaient vêtues d'un costume uniforme et caractéristique : c'est celui des villageoises du pays. Il se compose d'une jupe bleue, garnie par en bas d'une large bande d'étoffe de couleur écarlate, dont l'éclat contraste avec la teinte foncée de la jupe et le casaquin blanc qui enveloppe et serre la taille. Un mouchoir rouge, appliqué sur la tête et noué sous le menton, compose la coiffure ; et cette coiffure, lorsqu'elle encadre un visage jeune et frais, complète de la manière la plus heureuse l'ensemble de ce costume pittoresque.

Entre Kiviniami et Kéougor, le pays abonde

en forêts. On y rencontre çà et là des espaces cultivés, entourés de bois et conquis sur le fourré au moyen de la *pala*, mot finlandais par lequel on désigne l'opération qui consiste à brûler les portions de forêts que l'on veut défricher.

Mourant de faim, nous eussions bien désiré nous procurer ici quelque volatile qu'on pût nous transformer en rôti; vain espoir! Par bonheur un trajet de deux heures seulement nous sépare de la ville de Keksholm, où nous espérons nous refaire. Le domestique finlandais avait bien aperçu une poule dans le jardin d'un paysan; mais ce fut avec un véritable mouvement d'horreur que le digne villageois entendit la proposition homicide à l'endroit de son pensionnaire. Le fait est que les paysans finlandais ne sont point dans l'usage d'élever des oiseaux de basse-cour, et que quelques-uns d'entre eux seulement se bornent à entretenir un petit nombre de poules couveuses, afin d'en avoir des œufs. Ce n'est pas la misère qui occasionne cette pénurie, mais

seulement des habitudes qui datent, sans aucun doute, d'une époque reculée. Le Finlandais ne mange que de la chair de porc, et seulement une ou deux fois par an ; le reste du temps, sa nourriture habituelle se compose de laitages caillés, de potages au lait et de gruau. En guise de pain, il fait usage de galettes de farine de seigle, dont on renouvelle la provision deux fois dans l'année. De pareilles galettes sont d'une dureté à défier des dents moins solides que celles des Finlandais, qui généralement les ont fort belles.

## X.

Ville de Keksholm, 2 juillet, 3 heures du matin.

Ma montre marquait deux heures du matin, quand, à la clarté du jour crépusculaire, je vis se dérouler à l'horizon une suite de points blancs : c'était Keksholm. Une demi-heure

après, nous nous trouvâmes en présence de grands massifs de maçonnerie en briques, que surmontaient les coupoles de plusieurs églises et les toitures des maisons de la ville. Tout autour s'étendait un réseau de lagunes et d'eaux courantes, provenant d'une part de la rivière Haapapavési, et de l'autre du lac Pihlavési. Le tableau qui en cet instant se présentait à nos regards était rempli d'intérêt. Devant nous, plusieurs îlots peu élevés, les uns surmontés de maisons, de magasins, d'églises, les autres entourés de sombres remparts, flanqués de tours massives crénelées au sommet; au-dessus, le disque argenté de la lune se reflétant en longues traînées sur les eaux du lac; enfin, à l'ouest, le ciel tout entier coloré des teintes du soleil couchant. C'était beau et solennel tout à la fois! Tandis que j'étais tout absorbé dans la contemplation du paysage, M. D. s'inquiétait du moyen de traverser l'immense nappe d'eau que nous avions devant nous. Sur ces entrefaites, la porte d'une maisonnette située près du rivage s'étant

ouverte, il en sortit quatre bateliers, qui, sans paraître douter de la réussite de l'entreprise, se mirent en devoir d'effectuer l'installation du *tarantass* sur un petit bateau plat. Ils parvinrent, mais non sans difficulté, à l'y établir en travers, puis ils firent embarquer les voyageurs, auxquels succédèrent les trois chevaux. Cet embarquement phénoménal étant achevé, nos quatre passeurs saisirent leurs avirons, et mettant à profit le peu de profondeur de l'eau, commencèrent à s'en servir pour éloigner le bateau du rivage, en appuyant l'extrémité de la rame contre le fond sablonneux, et poussant ensuite de toutes leurs forces. Lorsque l'embarcation eut pris le large, tous s'assirent et se mirent à ramer vers la ville.

Cependant j'avouerai que je n'étais pas tout à fait exempt d'inquiétudes : l'extrême pesanteur du chargement, eu égard à la capacité du bateau, était d'autant moins faite pour rassurer, qu'à peu de distance on entendait mugir l'eau écumante contre une rangée de brisants. Nos rameurs luttèrent avec énergie pour ré-

sister à l'excessive rapidité du courant de la rivière. Obéissant toutefois à l'impulsion des rames, la barque avançait, et des objets, auparavant confus, revêtaient des formes de plus en plus arrêtées. Nous dépassâmes tour à tour, en les laissant à notre gauche, deux îlots très-rapprochés, sur lesquels s'élèvent les ruines d'un vaste château fort dont l'aspect est des plus pittoresques : plus loin, on apercevait la ville, qui occupe une troisième île beaucoup plus grande, et qu'entourent des remparts en briques.

Quinze minutes de navigation nous suffirent pour effectuer le passage, et nous mêmes pied à terre sur le chemin qui conduit du rivage à la ville, éloignée d'une portée de fusil. Comme la voiture n'avait pas encore été débarquée, nous préférâmes, M. D. et moi, partir à pied. Inutile d'ajouter qu'à pareille heure nous ne rencontrâmes pas âme vivante. Ne sachant de quel côté tourner une fois que nous fûmes entrés dans la ville, il fallut se résigner à attendre l'arrivée du *tarantass*, et

charger le cocher de nous mener à une auberge. Après d'assez longs délais, nous sommes venus à bout de nous installer dans celle où me voici : on y est très-passablement, et le souper, qui a été posé sur table dix minutes après notre arrivée, m'a paru bien apprêté.

## XI.

Ville de Keksholm, 2 juillet, 9 heures du soir.

Après avoir dormi la grasse matinée, j'ai trouvé à mon réveil M. D. entre les mains du *frater* de l'endroit : les fonctions dont ce brave homme s'acquitte sont de plus d'une sorte ; et il aurait fort bien pu dire, comme le Figaro de Rossini, *sono il fattotum della città* ; car il est à la fois barbier, perruquier, tailleur, et même *cicerone* pour les étrangers de passage qui réclament un guide. C'est lui qui s'est chargé

de nous diriger dans la promenade que nous comptons faire.

A midi nous avons quitté l'auberge, pour aller visiter l'ancienne forteresse. Keksholm satisfait l'œil par la propreté qui règne dans les rues, bordées, de chaque côté, de maisons en bois, qui pour la plupart n'ont qu'un étage. En pénétrant dans l'intérieur de la forteresse, après avoir franchi un large fossé que suit un rempart bastionné, de construction suédoise, j'aperçus plusieurs corps de logis, disposés parallèlement, et tous à un unique étage : ces bâtiments, actuellement inoccupés, furent construits sous le règne de l'empereur Alexandre, pour servir au casernement des troupes de la garnison. A côté s'étendent des corps de logis en brique, à demi écroulés, qui datent de la domination suédoise. Après avoir traversé la forteresse dans toute son étendue, nous arrivâmes à une poterne donnant issue sur le lac ; en face, à la distance de cinquante pas, était le second îlot que couronnent les ruines du château fort. J'aurais bien désiré

franchir le pont sur chevalets qui y mène ; mais le guide s'y opposa positivement, à cause de l'état de vétusté complète des madriers qui le supportent. J'y renonçai avec d'autant plus de regret, que notre aubergiste m'avait entretenu fort longuement de certain prisonnier d'État, qui, à l'époque où Keksholm appartenait à la Suède, serait mort dans la grande tour après une captivité très-prolongée. Les passages souterrains, et les cachots profonds qu'il m'avait dit y exister, étaient aussi très-propres à exciter ma curiosité. Mais le pont étant interdit, et aucun bateau ne se trouvant dans les environs, j'ai dû me soumettre à la nécessité, et, franchissant derechef la porterne, rentrer dans l'intérieur de la forteresse.

Précédés par le guide qui montrait le chemin, nous escaladâmes le rempart pour y jouir de la vue des environs, dans l'intention de le suivre tout autour de la forteresse jusqu'à la porte de sortie. Du haut des bastions, mes regards purent embrasser un vaste horizon et contempler une fort belle vue. Ces paysages

finlandais, où l'eau vient le plus souvent varier les aspects, ont un charme qui leur est propre. Chemin faisant, je remarquai qu'une partie des fossés était convertie en potagers : le guide m'apprit que ce sont les vétérans de la garnison, réduite actuellement à un très-petit nombre d'hommes préposés à la garde des malfaiteurs renfermés dans la forteresse, qui les cultivent pour leur compte.

En poursuivant notre marche, nous ne tardâmes pas à arriver auprès de plusieurs bâtimens, bien entretenus ; c'était un hôpital où prisonniers et soldats reçoivent en cas de besoin les secours de l'art, et la prison qui sert de demeure aux prisonniers. On y transfère tous ceux des détenus des autres maisons du grand-duché, qui, soit pour cause d'infirmité, soit en raison de leur vieillesse, demandent à être soumis à un régime plus doux : cette prison devient pour eux une sorte d'hospice où ils terminent doucement leurs jours. Tandis que j'étais occupé à écouter le guide qui me donnait ces renseignements, je voyais s'avan-

cer à ma rencontre un majestueux vieillard à barbe blanche, dont l'œil limpide brillait encore d'un éclat extraordinaire : quoique ce fût un forçat, rien dans son costume n'annonçait qu'il fût partie des détenus, et il marchait en complète liberté, portant au bras un panier rempli de provisions. Notre guide salua le vieillard, que je saluai à mon tour. Je les laissai s'aborder et échanger quelques paroles ; après quoi, m'approchant d'eux, je demandai au détenu, du ton de l'intérêt, s'il y avait longtemps qu'il habitait dans la forteresse de Keksholm ; il me répondit en russe, avec une sérénité parfaite, qu'il y avait été transféré depuis près de deux ans, après avoir fait quinze ans de travaux forcés, précédés d'un châtiment corporel rigoureux. « Ces vingt années de détention, lui dis-je, me font supposer qu'un grave délit a pu seul déterminer la justice à se montrer aussi sévère envers vous!—Hélas! me répondit-il, le sort contraire, qui m'a toujours poursuivi, me fait expier un crime que je n'ai point commis. Écoutez ce récit, et jugez-

en vous-même : J'habitais avec ma femme le bourg où je suis né, dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, quand un soir qu'elle était absente, un voleur s'introduisit dans ma maison. J'étais occupé à ranger quelques hardes, lorsqu'un léger bruit attira mon attention et me fit prêter l'oreille : allongeant la tête à travers la porte entre-bâillée qui conduisait dans la pièce voisine, j'aperçus le misérable qui était en train de me dévaliser. En même temps le battant de la porte venant à tourner sur ses gonds, je me trouvai en face du voleur, qui, s'armant d'un bâton plombé, se précipita sur moi son arme levée ; mais moi qui étais à cette époque aussi vigoureux qu'intrépide, je parai le coup du bras, et lui arrachant son arme, je lui en assenai un coup terrible sur le crâne : il tomba pour ne plus se relever ! Tel est le fait dans toute sa vérité, poursuivit le vieillard ; mais le sort s'en étant mêlé, on m'a pris pour un assassin, et l'on m'a condamné ! »

L'heure de notre dîner nous rappelant au logis, je me hâtai de quitter le vieillard dont

le récit m'avait ému. Chemin faisant, en m'éloignant de la forteresse, j'en touchai quelques mots au guide : ma surprise fut grande de l'entendre me dire que ce que le vieux forçat avait débité avec l'accent de la persuasion n'était qu'une fable sans ombre de vérité ; que bien loin de passer dans le pays pour être un innocent persécuté, on l'y considérait comme un scélérat abominable, et que l'espèce de demi-liberté dont il jouissait ne lui avait été accordée que par commisération, en raison de son extrême vieillesse. On assure que dans sa jeunesse cet homme habitait un endroit écarté, où sous différents prétextes il attirait les gens de passage qu'il supposait porter sur eux quelque argent, et qu'il les assommait pour s'approprier leurs dépouilles.

Satisfait de la promenade que le guide m'avait fait faire, je lui ai remis une gratification, après quoi M. D. et moi nous sommes rentrés à notre auberge. Nous quittons Keksholm demain matin, et nous continuerons notre route en longeant le bord du Ladoga vers le nord.

(Note A, page 8.)

LE VASILIEVSKI-OSTROFF.

On donne le nom de Vasilievski-Ostroff à un vaste quartier de Saint-Pétersbourg, bâti sur une île comprise entre la grande Néva, la petite Néva et le golfe de Cronstadt. Ce nom lui est venu de ce que le capitaine d'artillerie Basile Kortchkine, qui y commandait une redoute sous Pierre I<sup>er</sup>, recevait tous les ordres écrits du monarque avec cette suscription : *K<sup>r</sup> Vasiliou, na ostrovou* (à Basile, dans l'île). L'île a quatre verstes (quatre kilomètres) de largeur, et sa forme est celle d'un trapèze. Cet emplacement, où l'on voit actuellement de majestueux édifices à trois et quatre étages, et qui est habité par beaucoup de riches négociants, était couvert, il y a moins d'un siècle et demi, par une forêt marécageuse. Le tsar, pour opérer le miracle qui s'est produit, distribua des portions de terrain aux personnes de sa cour, en leur enjoignant d'y construire des maisons. Cet ordre fut si ponctuellement exécuté, qu'à l'époque de la mort de Pierre le Grand il existait déjà dans le Vasilievski-Ostroff cent neuf maisons en briques et trois cent cinquante-quatre maisons de bois. La tzarine

Prascovie Fédérovna, veuve du tsar Jean Alexeïévitch, y fit construire un palais, occupé aujourd'hui par l'Académie des Sciences. Celui qu'y éleva à son tour le célèbre prince Menchikoff a été transformé depuis en école militaire.

---



## **CHAPITRE II**

**DE KEKSHOLM A SERDOBOL**



Notre bibliothèque de voyage. — Aspect de la route au delà de Keksholm. — Corbeilles de fraises. — Un domaine seigneurial. — Intérêt du paysage; landes en feu. — Rochers abrupts et granits sillonnés de stries. — Serdobol; air d'aisance de la population. — Un dîner finlandais. — Promenade à pied. — Granits quartzeux. — Départ pour les carrières de marbre. — Rencontre de Bohémiens. — Arrivée à la station de Ruskiala, près des carrières. — Un maître de poste russe, sa joie de me recevoir. — Aspect des carrières; grands travaux exécutés avec le marbre qui en provient, à Saint-Pétersbourg. — Je pénètre dans l'intérieur de la carrière; merveilleux coup d'œil. — L'inspecteur; explications qu'il me fournit. — Clivage. — Énorme fragment détaché. — Veines de cuivre récemment découvertes; à quelles conditions l'exploitation s'opère. — Carrière de marbre vert; aspect et caractères principaux de la pierre. — Je reprends le chemin de Ruskiala. — Incidents. — Retour à Serdobol.



## CHAPITRE II.

### DE KEKSHOLM A SERDOBOL. — EXCURSION AUX CARRIÈRES DE RUSKIALA.

#### I.

Station de Rakhi; 3 juillet, 2 heures de l'après-midi.

Ce n'a pas été sans un sentiment de satisfaction que nous nous sommes réinstallés ce matin dans le *tarantass*. Ce véhicule, qui, comme je l'ai dit, nous avait déjà menés l'année dernière à Imatra, nous fait l'effet d'une de ces vieilles connaissances que l'on est toujours bien aise de retrouver. M. D., pour sa part, ne cesse d'être étonné de la multitude d'objets

divers qui trouvent à s'y loger, et il l'a surnommé *l'arche de Noé*, nom qui me paraît lui convenir à merveille. Ce qui accroît les bagages, c'est le nombre considérable de livres que je me suis avisé d'emporter, pour fournir aux lectures journalières qu'il faudra faire les jours de halte. Le *Siècle de Louis XIV* s'y trouve côte à côte avec les œuvres des écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, *Molière* à côté des *Souvenirs historiques du baron Méneval*, et les *Mémoires de madame de Maintenon* auprès du *Cromwell* de M. Philarète Chasles.

La route, au sortir de Keksholm, suit le bord de l'eau jusqu'à un pont qui établit une communication régulière entre l'îlot occupé par la ville et le pays d'alentour. Toute la contrée est pittoresque au suprême degré, et parsemée d'un très-grand nombre de blocs de granit roulé.

Après avoir traversé un joli village, nous en rencontrâmes un second, de non moins bonne apparence, à quelques verstes plus loin. L'équipage était sur le point d'en dépasser

la dernière maison, quand plusieurs petites filles en sortirent et accoururent vers nous, apportant de fort jolies corbeilles à anse, faites d'écorce de bouleau, et remplies de fraises du coloris le plus appétissant. Je fis arrêter, et achetai deux de ces corbeilles, moyennant la somme de *dix copeks*, ou quarante centimes! En les payant ce prix, je me montrai généreux, car les petites vendeuses n'en avaient demandé que huit copeks; les deux copeks que j'ajoutai excitèrent chez elles de véritables transports, et nous les vîmes regagner la porte de leur chaumière en bondissant de joie.

## II.

## Relais de Poksouïalka.

Le pays, à mesure que nous avançons, devient de plus en plus montagneux, et le village de Poksouïalka, où nous venons d'arriver, est entouré de véritables montagnes de granit. Des montagnes de même espèce occupent la majeure partie de l'espace compris entre le relais précédent et celui-ci. La route suit entre elles le fond des vallées. Quand parfois il arrive de gravir une côte, l'œil découvre un vaste horizon, rarement uniforme dans ses aspects, et presque toujours coupé de petits lacs qui reluisent au soleil comme de l'argent poli. Quelques-unes de ces montagnes de granit sont passablement hautes, et toutes sont abruptes.

## III.

## Station de Kroounborg

Le bourg de Kroounborg est un domaine seigneurial, appartenant à un des principaux propriétaires de la contrée. Néanmoins on n'y voit pas de château, mais seulement une simple maison de campagne, à laquelle se trouve joint un jardin de médiocre étendue. J'en ai du regret, car le pays est si merveilleusement beau qu'il suffirait de quelques travaux pour transformer ces ravins et ces escarpements en magnifiques jardins.

Parmi les paysages qui viennent de se dérouler devant moi, un entre autres m'a frappé par son extrême originalité. Figurez-vous une montagne de granit, élevée de plusieurs centaines de pieds, qui partage la vue en deux tableaux placés de chaque côté du rocher, et

différant tout à fait dans leurs aspects : à gauche, plusieurs lacs entourés de massifs de verdure et séparés par de belles fermes ; à droite, une suite de rochers sombres et arides, couronnés de pins et de sapins, sans la moindre apparence d'eau.

#### IV.

Station d'Ikhalanaia, minuit

Je n'ai pas pris de notes au relais de Mansilda, situé entre Kroounborg et Ikhalanaia ; le pays m'a semblé peu intéressant, généralement plat, et par conséquent assez peu pittoresque. Je n'ai, non plus, que peu de choses à dire du pays traversé depuis Mansilda, car de lourds nuages effaçaient la clarté crépusculaire et rendaient l'obscurité des plus épaisses. Nous avons assisté, chemin faisant, à une scène d'incendie du plus saisissant effet : sur

une vaste lande, garnie de mousse, où poussaient quelques buissons, avaient été déposés des monceaux de rameaux secs, auxquels on avait mis le feu pour préparer le défrichage. Ces feux innombrables, allumés à ras de terre, scintillaient comme autant d'étoiles à travers les ténèbres et les flocons de fumée que l'air condensé retenait suspendue à peu de distance du sol; de temps à autre une lumière rougeâtre illuminait un instant ces vapeurs, pour disparaître presque aussitôt. C'était un spectacle magique.

## V.

Station de Lokhenpala, 4 juillet, 3 heures du matin

A partir de la station d'Ikhalanaïa, on retrouve les montagnes qui depuis quelque temps avaient disparu. La forêt, qui ne discontinue pas, est remarquable par la beauté des arbres

dont elle est peuplée. Quelques verstes restaient à parcourir pour arriver ici, quand le cocher, étendant le bras droit et montrant l'horizon, s'écria *morïa! morïa!* (la mer!) Une nappe d'eau, à perte de vue, se déployait en effet à nos regards. C'était l'immense Ladoga, qui a près de cent quatre-vingts verstes de longueur, et auquel les gens du pays, dont quelques-uns baragouinent le russe, donnent le nom de mer.

## VI.

Station d'Otsois.

De cette station-ci nous gagnerons la ville de Serdobol d'une traite. Rien de plus bizarrement pittoresque que les quinze dernières verstes que nous venons de fournir : on y voyage presque toujours entre des montagnes granitiques très-abruptes, et parfois si rapprochées qu'elles ne laissent entre elles qu'un

intervalle à peine suffisant pour le passage. Les échancrures et les saillies qu'offrait une de ces montagnes attirèrent en particulier mon attention, à cause de sa ressemblance avec un château fort en ruine.

## VII.

Ville de Serdobol, 4 juillet, 8 heures du soir.

Je trace ces lignes après une journée de repos, terminée par une promenade à pied à travers la ville, et à petite distance au dehors. Mais laissez-moi reprendre mon récit au point où j'en suis resté dans la lettre précédente.

Déjà mon attention avait précédemment été éveillée par des indices de stries existantes à la surface de plusieurs roches granitiques fixes ; mais elles n'étaient pas assez prononcées pour mériter une mention particulière. Ce fut seulement après avoir dépassé

la station d'Otsoïis que j'eus occasion d'observer un rocher de granit à ras de terre, dont la surface entière était sillonnée de rayures longitudinales, les unes d'une finesse extrême, les autres au contraire très-évidées, de manière à ressembler à des cannelures de colonnes.

A ma grande satisfaction, le vaste Ladoga, qui, depuis assez longtemps, s'était dissimulé à nos regards, n'a pas tardé à reparaitre, et, comme pour compléter la grandeur du tableau, en ce moment même le soleil élevait son disque au-dessus de l'horizon, illuminant de vives clartés le miroir azuré du lac.

Pour pénétrer dans la ville de Serdobol<sup>1</sup>, il faut traverser une jetée assez longue dont l'extrémité aboutit tout près des premières maisons de la ville. Comme c'est aujourd'hui

<sup>1</sup> La ville de Serdobol est située au 61<sup>o</sup>,67' de latitude, sur le penchant d'une montagne aboutissant à une baie profonde, dont les bords, comme tous ceux du Ladoga à partir de Keksholm, dans une étendue de quatre-vingt-dix verstes, abondent en

dimanche et que le prêche venait de finir, nous rencontrâmes une foule nombreuse sur la place où se trouve la principale église : villageois et villageoises étaient vêtus avec une propreté parfaite, indice de leur bien-être. On y voyait réunis des habitants de Serdobol et des paysans des villages environnants, arrivés en ville pour y accomplir leurs devoirs religieux. L'église, quoique spacieuse, n'offrirait rien de particulier sans la disposition originale de sa toiture : toit et coupole sont recouverts d'une sorte de mosaïque en relief, composée de petites planchettes soigneusement découpées et assemblées avec beaucoup d'art, de manière à former des compartiments de figures variées.

Le sort nous a favorisés dans le choix de l'auberge où le cocher nous a conduits, et où

îlots rocheux et boisés. La foire, qui de temps immémorial s'y tient au mois de janvier, attire un grand concours de personnes : on y apporte principalement beaucoup de peaux d'animaux à fourrures.

nous voici très-confortablement installés pour quelques jours : elle est située à proximité de la baie profonde à l'extrémité de laquelle la ville est assise. En pénétrant dans la cour, j'aperçus un joli jardin tout rempli de fleurs, qui en est séparé par un élégant grillage en bois. Des deux chambres contiguës qu'on nous ouvrit, l'une, à ce que nous dit l'hôtesse, était occupée par un médecin, absent pour l'instant de la maison ; cependant la bonne dame prit sur elle de me la céder, quitte à en assigner une autre à l'Esculape.

Quelques heures d'un sommeil paisible suffirent pour faire disparaître tout sentiment de fatigue, et, lorsque j'ouvris la porte de la chambre faisant office de salle à manger, j'y aperçus M. D. qui surveillait les préparatifs du dîner que l'hôtesse se disposait à servir. Sur la table, à laquelle nous prîmes place à l'instant même, étaient disposées plusieurs assiettes de hors-d'œuvre, et au milieu une vaste soupière sans couvercle. Persuadé qu'elle contenait un bouillon succulent, j'y plonge la

cuiller à potage dont je verse le contenu dans une assiette : grand est mon désappointement quand je reconnais que ce que j'avais pris pour un potage n'est autre chose qu'une sorte de limonade froide, sucrée et fortement épicée. Peu faits à pré luder à un dîner par un *consommé* de cette espèce, nous renonçâmes à y toucher ; cependant , à tout prendre , malgré les excentricités de l'assaisonnement, où, par exemple , le cédrat figurait dans une sauce de fricassée, le dîner nous parut passable, et, l'appétit aidant, nous y fîmes honneur.

Au sortir de table nous sommes allés visiter la ville, que je n'avais fait qu'entrevoir le matin. D'abord nous nous sommes dirigés du côté du port, où étaient amarrés un grand nombre de petits bateaux appartenant à des villageois venus de différents points de la baie et de plusieurs îles dans le Ladoga. Après nous être arrêtés quelques instants devant ce tableau riant et varié, nous sommes revenus sur nos pas, et, traversant la place de la principale église,

nous sommes arrivés à la jetée par laquelle nous avons pénétré en ville ce matin. Le soleil inclinait déjà vers l'horizon qu'il colorait de riches teintes d'or, et l'on ne sentait pas le moindre souffle dans l'air. Ce calme solennel et ce silence absolu donnaient à la scène un caractère de majesté. Près de la jetée, des jeunes filles étaient réunies en groupe, d'autres dansaient joyeusement une ronde. Lorsque nous fûmes arrivés à l'autre bout de la jetée, j'escaladai quelques-uns des rochers, qui, en cet endroit, bordent la route, et m'amusai à fouiller avec le bout de ma canne dans les crevasses de la pierre, ce qui me valut la découverte de cristaux de quartz d'une transparence parfaite.

Demain, nous irons visiter les carrières de marbre de Ruskiala <sup>1</sup>, situées à trente verstes de Serdobol dans la direction du nord-ouest.

<sup>1</sup> Voyez la note B à la fin du chapitre.

## VIII.

Serdobol, 5 juillet, minuit.

Me voici de retour d'une longue, mais très-intéressante excursion. Les carrières de marbre dites de Serdobol sont voisines de la station de Ruskiala, deuxième relais sur le chemin de Serdobol à Kuopio, qui est le chef-lieu du gouvernement de ce nom. Cette ville se trouvant au nombre de celles que je me propose de visiter, il eût été naturel de jeter chemin faisant un coup d'œil sur les carrières de Ruskiala, si notre projet n'était pas de faire un détour pour visiter la région pittoresque qui a Neuschlot pour centre.

Nous nous sommes mis en chemin à midi dans le *tarantass*, attelé de chevaux fournis par la poste. Dès l'abord la route me parut excellente et la contrée pittoresque. Nous rou-

lions depuis une demi-heure, lorsqu'un tableau de mœurs vint s'offrir à ma vue. Du côté gauche de la voie, au pied d'un rocher de granit, bivouaquait une famille de bohémiens. Il y avait là cinq individus : le chef de la famille, homme à physionomie fortement caractérisée, aux cheveux noirs et au teint olivâtre ; sa femme, jeune et belle encore, sous les haillons d'une misère abjecte ; enfin, trois enfants de cinq à dix ans, dont le plus jeune était complètement nu. Tous se tenaient accroupis sur une sorte de litière d'herbe mélangée de mousse, à la surface de laquelle gisait dispersé le débris des légumes qui avaient servi au repas commun. On apercevait à côté divers ustensiles en cuivre et des outils de chaudronnier.

Je trouvai, en arrivant à la station de Ruskiala, une maison de poste bien construite, contenant une chambre commune spacieuse, garnie de meubles simples mais parfaitement propres. Une vue charmante s'y offrait aux regards à travers quatre croisées ouvertes. Je

fus reçu par le maître de poste, propriétaire de la maison, qui est un Russe. Ce bon vieillard ayant appris qu'il avait affaire à des compatriotes, témoigna la joie la plus vive et se mit aussitôt à ma disposition pour les services que je pourrais avoir à lui demander. Lui ayant dit que j'étais venu à Ruskiala pour visiter les carrières, il se hâta aussitôt d'envoyer chercher un guide expert. La distance n'étant que d'une verste environ, nous jugeâmes convenable, M. D. et moi, de faire le trajet à pied. Mon valet de chambre demeura dans la compagnie de l'hôte, après avoir reçu pour instructions de faire les apprêts du déjeuner dont les principaux éléments avaient été apportés de la ville, et nous partîmes.

Il fallut suivre pendant assez longtemps la grande route, qui continue de monter dans un terrain très-accidenté que décorait une végétation vigoureuse. Ensuite le guide nous conduisit à travers champs, sur un terrain plus uni. Bientôt j'aperçus en face de moi, à deux

cents pas environ , un monticule d'une blancheur éblouissante , de forme conique. Ce monticule tout entier est formé de débris de marbre que l'on réunit là pour débayer l'intérieur de la carrière, et ses proportions témoignent d'une exploitation pratiquée depuis longtemps sur une vaste échelle.

Lorsque le guide , qui ouvrait la marche , fut parvenu au pied du monticule, il inclina à gauche pour le contourner. Bientôt nous débouchâmes sur une vaste esplanade, entièrement couverte de grands blocs de marbre de forme cubique, préparés pour être enlevés. Un espace avait été ménagé au centre du plateau pour assurer la facilité des communications. Quoique les blocs, aperçus à distance, parussent blancs, on reconnaissait en les examinant de près que le marbre était de couleur grisâtre ; il est de fait qu'il prend même une teinte grise assez foncée quand on le soumet au polissage. La distance qui sépare Ruskiala du lac Ladoga étant de vingt-cinq verstes, c'est seulement pendant l'hiver que l'on transporte

au bord du lac les blocs extraits et dégrossis pendant l'été. Sitôt le printemps venu, de grandes barques pontées à voiles arrivent pour les charger et les transporter à Saint-Pétersbourg. A part les différents genres d'ouvrages auxquels ce marbre convient, on en a fait usage pour revêtir extérieurement la vaste et splendide cathédrale de Saint-Isaac.

Je m'étais arrêté pour prendre un croquis de l'esplanade, lorsque levant les yeux j'aperçus M. D. à la distance de cent pas environ, qui me faisait signe d'aller le joindre au pied de la montagne de marbre ; elle offrait en ce lieu une coupure perpendiculaire, qui, aperçue de loin, paraissait donner accès dans l'intérieur du rocher. Je ne parvenais pas à me figurer où ce passage pouvait conduire, quand je vis M. D. et le guide s'y enfoncer et disparaître. J'y pénétrai à mon tour, et après avoir franchi une quinzaine de pas dans un étroit défilé, j'arrivai, à ma grande surprise, dans une très-vaste enceinte quadrangulaire, dont les murailles de marbre mesuraient en

hauteur près de sept sagènes ou toises, sur près de cent pieds de côté. Cette enceinte est le résultat d'une exploitation des plus actives, qui se poursuit depuis près d'un siècle, et, comme on voit, à ciel ouvert. Je fus frappé de l'éclatante blancheur des parois; leur couleur contribue à rendre solennel et grandiose l'aspect de cette immense salle, creusée à main d'homme dans le rocher. D'ailleurs, quoique les murailles soient généralement perpendiculaires, elles présentent à l'œil mille accidents divers : ici d'énormes masses de marbre s'avancant en surplomb; là, des cavités béantes si profondes, que l'œil ne peut en sonder l'étendue.

J'étais fort contrarié de n'avoir là personne à qui m'adresser pour en obtenir des renseignements sur la manière dont s'opère l'extraction du marbre, lorsque je fus abordé par un personnage portant la redingote militaire d'officier : c'était l'inspecteur des travaux en personne, qui se mit à ma disposition et s'empressa de satisfaire à ma curiosité. Nous le suivîmes dans

la partie de l'enceinte où des travaux d'extraction sont actuellement en activité. Avant de dire comment elle s'opère, il convient d'observer que, bien que la montagne de marbre paraisse ne former qu'un seul bloc, cependant elle est partagée par des joints, disposés suivant des plans sensiblement parallèles entre eux et perpendiculaires à l'horizon ; cette circonstance, on le sent bien, est faite pour faciliter grandement l'exploitation de la montagne. Lorsqu'il s'agit d'attaquer une des parois de l'enceinte, on commence par y creuser trois tranchées, l'une horizontale à la base, et les deux autres verticales aux deux extrémités ; quand ce travail préparatoire, qui est très-laborieux, est achevé, les ouvriers se transportent au sommet du rocher : ici le travail qu'ils ont à accomplir, pour terminer l'opération, varie suivant les circonstances. S'il existe un joint suffisamment rapproché et parallèle à la paroi, trois trous de mine suffisent pour détacher la masse rocheuse ; dans le cas contraire, il faut percer un très-grand nombre

de trous. Dans l'un et l'autre cas, la paroi finit par se détacher en entier, et, ne trouvant pas de point d'appui par en bas, elle descend en s'inclinant, bascule, et vient s'abattre sur le sol de l'enceinte par le côté qui en formait auparavant une des faces.

Du point de l'enceinte où nous nous étions arrêtés, l'inspecteur nous conduisit à un autre pour nous y faire voir un bloc de marbre de taille gigantesque récemment extrait, et dont la séparation d'avec la montagne avait été facilitée par l'existence d'un joint. J'examinai les deux faces, naguère juxtaposées, celle du bloc et celle de la montagne, et demeurai très-surpris de les trouver aussi planes et aussi lisses que si elles eussent été dressées au ciseau. La chute complète de cette masse de pierre avait été empêchée par plusieurs blocs amoncelés au-dessous, de manière à la retenir dans la position inclinée. L'inspecteur me dit que ce fragment de rocher, à cause de son volume mesurant au delà de cent cinquante sagènes ou toises cubiques, passait

aux yeux des hommes compétents pour une vraie merveille. Il est à regretter qu'un pareil morceau de marbre, dont, par exemple, on aurait pu faire un magnifique obélisque, soit destiné à être refendu pour le débiter en morceaux de taille ordinaire.

L'inspecteur me fit encore voir sur un autre point de cette même paroi un filon de cuivre à l'état métallique qui la traversait de bas en haut, suivant une ligne brisée. Ce filon a été mis à nu récemment; mais on a lieu de croire que la quantité de cuivre est trop minime pour valoir la peine de l'exploiter.

L'État afferme cette carrière pour un certain nombre d'années à un entrepreneur, qui, suivant les clauses du contrat, s'engage à livrer à Saint-Pétersbourg telle quantité de marbre qui lui sera demandée; le prix se calcule en raison du nombre de pieds cubes de marbre livré. Ce mode d'exploitation offre l'avantage d'épargner à l'administration toute espèce d'embarras : ouvriers et ingénieurs sont tous au service de l'entrepreneur; quant à l'État,

il se contente d'y entretenir un inspecteur, dont les fonctions se réduisent à veiller au bon ordre parmi les ouvriers et à empêcher toute détérioration de la carrière par une exploitation mal conduite. D'ailleurs ce fonctionnaire, choisi habituellement parmi des officiers vétérans, demeure complètement étranger à la direction des travaux.

J'avais entendu dire qu'il existait aux environs de Ruskiala, outre la grande carrière de marbre gris, une autre carrière de marbre vert dont j'avais vu de beaux échantillons à Saint-Pétersbourg. L'obligeant inspecteur s'offrit à m'y conduire, en me prévenant toutefois qu'il allait falloir franchir trois bonnes verstes sans la moindre apparence de sentier battu. Je ne balançai pas à accepter l'offre, et nous partîmes l'inspecteur et moi, laissant M. D., qui se sentait fatigué, s'en retourner à la station où je lui donnai rendez-vous.

Nous marchâmes longtemps à travers champs, tantôt traversant des prairies basses et tant soit peu marécageuses, tantôt escaladant des

rochers plus ou moins escarpés entre lesquels s'étendent de petits ravins. Un dernier escarpement assez abrupt que l'inspecteur, malgré ses cheveux blancs, descendit d'un pas leste, mais où je ne le suivis pas sans quelque difficulté, nous conduisit en face de la carrière. Celle-ci n'a rien du grandiose de la carrière de marbre gris ; une sorte de berge rocheuse, élevée d'une vingtaine de pieds, compose à elle seule l'exploitation. Des fragments de rocher étaient dispersés à côté, ce qui me permit d'examiner la contexture de la pierre. Le calcaire vert de Ruskiala se rencontre par masses séparées, de forme irrégulière, noyées dans une terre jaunâtre de nature ocreuse. La partie inférieure des masses rocheuses qui reposent sur le sol sans y adhérer offre une infinité de pores et de petites cavités, la plupart ramifiées. Il semblerait, à voir cette disposition, que ce marbre est le produit de l'immersion d'une terre couverte d'herbes et pénétrée de racines déliées dans un liquide solidifiant ; quant à la teinte verte, on sait

qu'elle provient de la présence d'oxydes minéraux. Comme substance propre à servir à la décoration des monuments architecturaux, le marbre vert de Ruskiala satisfait à la fois aux conditions de dureté indispensables pour obtenir un beau poli, et à celles de l'agrément par les veinures qui le sillonnent <sup>1</sup>.

Il restait encore à visiter une carrière de marbre jaune ; mais celle-ci n'est plus exploitée depuis si longtemps que les ronces et la mousse l'ont envahie , au point de la rendre difficile à reconnaître. Sur cet avis, je renonçai à l'aller voir, et, remerciant l'inspecteur de toutes ses complaisances, je me disposai en toute hâte à regagner la station ; mais lui, par excès de politesse, s'obstina à ne me point quitter, et nous nous acheminâmes ensemble du côté du grand chemin de Kuopio, que nous ne tardâmes pas à joindre. Parmi le grand nombre de charretiers que je rencontrai sur la route, il y en eut un auquel mon

<sup>1</sup> Voy. la note B à la fin du chapitre.

guide adressa la parole en lui demandant de quoi se composait le chargement de sa voiture : « De café, répondit-il. — C'est à Kuopio, sans doute, observé-je, que cet homme va porter ce café? — Point du tout, il s'en retourne dans son village après en avoir fait provision à Serdobol. — Et pourquoi faire? — Pour déguster le savoureux breuvage que le café produit, entre parents et connaissances. » Je tombais des nues. L'inspecteur, poursuivant, m'apprit que les paysans de la Finlande sont tous amateurs passionnés de café, au point que les plus pauvres se privent souvent du nécessaire pour satisfaire ce goût dominant. Ils le boivent toujours avec cette excellente crème que l'on trouve partout en Finlande, et dont le goût délicat est dû à l'excellente qualité des pâturages.

A mon retour à la station, j'y trouvai toutes choses disposées pour le repas et le départ. Une pièce de rôti que nous avions apportée de la ville, figurait sur la table auprès d'une vaste jatte remplie de fraises. Nous fîmes, M. D.

et moi , honneur à ces fruits savoureux que nous eûmes soin d'arroser de lait parfumé. Le repas achevé , nous remontâmes en tarantass pour reprendre le chemin de Serdobol. Nous aurions pu visiter en route un vaste moulin à scies, où l'on débite le marbre par plaques ; mais l'heure étant avancée, et cet établissement n'offrant rien de particulier, nous ne nous y arrêtâmes pas.

Il était sept heures quand nous revînmes à Serdobol, on ne peut plus satisfaits de l'excursion, et charmés surtout de la beauté des points de vue qui n'avaient cessé de se succéder pendant toute la durée du trajet. A demain nouvelle partie ; cette fois ce sera en bateau , sur le Ladoga.

---

(Note B, pag. 62 et 74).

#### CARRIÈRES DE RUSKIALA.

L'exploitation des carrières de Ruskiala, qui date de l'année 1766, fut commencée dans le but de fournir les marbres nécessaires à la construction du bâtiment monumental de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg. Un moulin à scier le marbre et à le polir fut établi l'année d'après à proximité du village de Ruskiala, sous la direction du mécanicien Koksom, envoyé sur les lieux pour y organiser les premiers travaux d'extraction. Le 13 septembre 1767, le capitaine Kogine arriva à son tour à Serdobol, avec un chef d'atelier étranger nommé Dunkel, et dès lors les travaux prirent un très-grand développement. Comme échantillon des marbres en voie d'extraction, M. Kogine, qui retourna à Saint-Pétersbourg l'année suivante, y porta un bloc creusé de manière à recevoir les médailles commémoratives de la fondation de la cathédrale de Saint-Isaac, qui eut lieu bientôt après, en 1768. Les montagnes qui fournissent le marbre sont éloignées de trente verstes de Serdobol, dans la direction du nord-ouest, et forment un arc de cercle dont l'étendue est de cinq verstes ou kilomètres.



## **CHAPITRE III**

**EXCURSION AUX CARRIÈRES DE GRANIT**

**PAR LE LADOGA**



Départ de Serdobol par eau. — Mauvais temps; aspect des rivages dans la baie. — Rencontre de familles de paysans. — Vagues menaçantes; effet du vent. — Nous débouchons dans le lac. — Temps épouvantable; dangers que nous courons. — Ilots rocheux; avaries.— Ile de Toulola.— Un préposé; bon accueil. — Intérieur de son habitation. — Le *samovar* national. — Pluie diluvienne. — Je pars à cheval; chemins difficiles. — Aspect des rochers en exploitation. — Sondages préparatoires. — Inspecteurs accourus à ma rencontre. — Les travaux d'extraction; voie ferrée. — Disposition des couches de granit; son excellente qualité; caractères distinctifs; manière de l'extraire. — Retour à Serdobol.



## CHAPITRE III.

### EXCURSION AUX CARRIÈRES DE GRANIT, PAR LE LADOGA.

#### I.

Serdobol, 6 juillet, 10 heures du soir.

Je viens de faire ample connaissance avec le lac Ladoga, et je puis certifier que la navigation en est très-peu commode lorsqu'il fait aussi mauvais temps qu'aujourd'hui. Les arrangements nécessaires pour se procurer un bateau et des rameurs, avaient été pris dès hier soir. Il s'agissait de parcourir la longue baie de Serdobol et d'arriver au Ladoga, pour al-

ler gagner, après une course de plusieurs heures, l'îlot rocheux de Toulola, où se trouvent les vastes carrières de granit de Mentséla, dont l'exploitation se poursuit <sup>1</sup>. Très-grande fut donc ma surprise ce matin, quand on vint me prévenir que le marché ne tenait plus à cause du mauvais temps, ce qui obligerait à faire usage d'une grande chaloupe montée par six rameurs, et moyennant le double du prix convenu. Le temps était en effet peu engageant; il tombait une pluie fine, le ciel était chargé d'épais nuages, et le vent soufflait avec force. Malgré ces indices menaçants, nous eussions regretté, M. D. et moi, de perdre cette journée dans l'inaction; aussi, nous armant de courage, nous décidâmes-nous à partir quand même. En conséquence, je fis répondre que je me soumettais à payer le prix exigé, et que le départ aurait lieu à dix heures précises.

A l'heure dite nous quittâmes la maison, la tête abritée sous des parapluies, pour nous

<sup>1</sup> Voy. la note C à la fin du chapitre.

acheminer vers le port et nous y embarquer. Cruel fut mon désappointement en trouvant là, au lieu de la vaste chaloupe dont on nous avait fait fête, une méchante barque de pêcheur, sans aucune des commodités désirables. Les bateliers n'avaient pas meilleure apparence que le bateau ; c'était un des fils de notre hôtesse, jeune homme de seize à dix-sept ans, qui se disposait à remplir l'emploi de pilote. Si jeune qu'il fût, sa physionomie cependant annonçait un caractère déterminé. Ses hommes, au contraire, avaient un air de mollesse et de gaucherie très-peu fait pour rassurer. L'hôtesse, pour obvier au mauvais aménagement du bateau, envoya sa jeune fille chercher des tapis et des couvertures, et nous pûmes ainsi nous installer tant bien que mal. M. D. et moi prîmes place à la poupe, le pilote s'assit derrière nous, au gouvernail, le domestique interprète se plaça à la proue ; puis les bateliers se mirent à ramer dans la direction d'un rocher noir situé à une grande distance, et qui marque l'entrée de la baie.

Nous continuâmes d'avancer de la sorte pendant une heure, entre des rivages situés à peu de distance l'un de l'autre, et qui sont toujours pittoresques. A leur base se dressent des rochers, qui plus haut se revêtent de mousses entremêlées de fougères, et qui se couronnent de bouquets d'arbres. L'état même de l'atmosphère, entièrement pénétrée de brume, ajoutait à l'effet des points de vue, qui ne se montraient à nous que partiellement et par éclaircies. Cependant, à mesure que nous avançons le vent augmentait de violence, et l'eau, qui auparavant était calme, devenait de plus en plus agitée. Nos bateliers commencèrent à échanger des paroles à voix basse, en les accompagnant de signes où perçait l'inquiétude. Le ciel se chargeait de plus en plus. Sur la question sérieuse que j'adressai au patron, par l'intermédiaire de l'interprète, le jeune homme répondit qu'au sortir de la baie, — ce qui allait avoir lieu dans un moment, — nous trouverions certainement le lac dans un état de très-grande agitation, et que ce serait alors

seulement qu'il pourrait dire s'il y aurait moyen d'avancer sans courir trop de chances.

Une demi-heure après, tantôt ramant, tantôt nous aidant de la voile, nous arrivâmes auprès du rocher qui nous avait servi de direction. Ce rocher forme un cap très-élevé, situé à l'extrémité de la langue de terre abrupte et rocheuse qui couvre la baie au fond de laquelle est située la ville de Serdobol. Nous naviguions alors dans un canal resserré, tout parsemé d'îlots rocheux assez hauts et de forme bizarre. Autour de l'embarcation roulaient de grosses vagues, qui, poussées vers le cap, allaient s'y briser en le couvrant d'écume à une grande hauteur. Tandis que nous avançons, non sans peine, notre unique voile carguée, nous fîmes la rencontre de plusieurs embarcations remplies de familles de paysans qui se rendaient à Serdobol. Ces gens paraissaient très-satisfaits d'avoir quitté le Ladoga, pour naviguer bientôt dans des eaux plus tranquilles. Cependant le vent soufflait avec une furie croissante, et nous voyions

sur le rivage de grands bouleaux que la tourmente faisait craquer en les courbant jusqu'à terre.

La prévision des bateliers ne tarda pas à se réaliser ; car à peine eûmes-nous franchi le dernier rocher du cap et pénétré dans le golfe, que nous nous trouvâmes assaillis de vagues menaçantes et de violentes rafales. Comme le vent n'était pourtant pas tout à fait contraire, le patron du bateau jugea qu'on pouvait avancer en s'aidant de la voile. Bientôt nous passâmes à petite distance d'une rangée d'îles rocheuses situées à notre gauche, au delà desquelles l'œil n'apercevait plus rien. Quelques-unes de ces îles, au dire des bateliers, mesurent plus de trente verstes ou kilomètres de circuit. On peut juger par ce chiffre seul des proportions du tableau qui se déployait devant nous. Dès que nous eûmes doublé la dernière île, l'immense nappe d'eau se découvrit en entier ; au même instant le vent, dont rien ne nous abritait plus, envahit notre voile et en arracha les attaches.

Les bateliers s'empressèrent de la rétablir tant bien que mal ; mais , presque aussitôt après , un second coup de vent faillit nous faire chavirer. Il fallut replier la voile au plus vite et marcher à la rame. Enfin , au bout de près de trois heures depuis notre sortie de la baie , nous aperçûmes , à travers une brume épaisse , une montagne qui paraissait sortir du sein des eaux : c'était l'île de Toulola , où il s'agissait d'aborder. Quoiqu'il ne restât plus que quatre verstes à courir , nos rameurs , vaincus par la fatigue , donnaient des signes de découragement. Le domestique finlandais leur vint en aide , et moi-même je mis la main à la rame. Dès lors , chaque rameur redoublant de zèle , le bateau s'élança sur la crête des vagues , qui de temps à autre nous couvraient d'écume. Enfin nous touchâmes à l'îlot , vis-à-vis d'une côte basse et sablonneuse.

Mais il n'eût pas été facile de mettre pied à terre , sans une sorte de longue jetée , consolidée à l'aide de pilotis , qui sert à l'embarquement des blocs de granit ; car la lame dé-

ferlait avec violence. Arrivé avec difficulté sur le rivage, je n'aperçus devant moi qu'un espace découvert, semé çà et là de blocs de granit équarris, et que bornait à deux cents pas environ un groupe d'habitations. Comme je me dirigeais de ce côté, à travers une prairie inondée et transformée par la pluie en lande marécageuse, je vis accourir à ma rencontre un jeune garçon, qui, m'adressant la parole en langue russe, m'invita de la part de son père, employé aux travaux de la carrière, à venir me reposer dans sa demeure.

Je fus reçu au seuil de la porte par le maître de la maison, simple paysan russe enrichi, qui me fit entrer dans une salle fort propre. Cet excellent homme parut charmé de recevoir chez lui un compatriote : c'est que tous les Russes qui, à différentes époques, se sont établis en Finlande, y sont demeurés comme des étrangers, tant la dissemblance est marquée entre la race slave et la race finnoise. Air du corps, traits du visage, croyance, langue et coutumes, tout diffère entre le Finlandais

et le Russe ; tout établit entre les deux races une séparation profonde.

Notre hôte, nous voyant transis, fit apprêter au plus vite le *samovar* national ; c'est cette sorte de fontaine à thé que l'on rencontre partout en Russie. Mon hôte voulait d'abord me dissuader de me rendre aux carrières par cette pluie battante ; mais me trouvant bien décidé à achever l'aventure, il s'offrit à mettre deux chevaux sellés à ma disposition, et, qui plus est, à me conduire lui-même.

Pendant que nous dégustions son excellent thé, il était allé se chauffer de larges bottes en cuir huilé, et passer un épais cafetan sur ses habits ordinaires. Un moment après nous partions tous les deux au grand trot de nos chevaux. M. D., moins intrépide, avait préféré rester au coin du feu. La distance était de quatre verstes, un peu plus d'une lieue de poste. A tout moment nous avions à franchir de larges flaques d'eau bourbeuse. Pour arriver au sommet de la montagne qui forme le centre de l'îlot, on suit un sentier percé

dans l'épaisseur d'un fourré, où le sol est tout parsemé d'éclats de granit qui en rendent le passage fort peu commode. Malgré le temps et la route, nous arrivâmes cependant en une demi-heure à la carrière. Le premier indice d'exploitation qui frappa mes regards, fut un grand rocher de granit fixe, de forme arrondie, dont la teinte claire tranchait avec les bruyères, les buissons et les arbres qui croissaient à l'entour. Le guide m'expliqua que de nouveaux travaux d'extraction allaient être entrepris en cet endroit. Avant de procéder à la dénudation d'une coupe granitique, par l'enlèvement de la terre végétale et l'extraction des arbres, on pratique des sondages d'essai pour s'assurer que la pierre est de bonne qualité, qu'elle n'a point de fissures, et qu'aucune circonstance défavorable ne rendra les travaux improductifs. Ces essais exigent une profonde connaissance de l'art du carrier et une longue expérience. Je me représentai, d'après la vue de ce rocher, quel aspect présenterait l'île entière si toute trace de végétation venait à y être détruite : ce

ne serait plus alors qu'une surface granitique nue, semée de protubérances et parfaitement lisse.

Ce rocher dépassé, nous continuâmes d'avancer devant nous, et nous atteignîmes, après avoir encore cheminé pendant un quart d'heure, un espace nivelé tout couvert de blocs de granit gris, préparés pour être expédiés à destination. L'esplanade était traversée par une route construite à l'instar des chemins de fer, mais avec la différence qu'ici les rails sont en bois. J'y vis plusieurs chariots de forte construction, les uns vides, les autres chargés de quartiers de granit. Les blocs franchissent ainsi sans difficulté les quatre verstes qui séparent la carrière du lieu d'embarquement. De l'autre côté de la voie s'élevaient plusieurs habitations, petites, mais de bonne apparence. Au moment où je m'en approchais, il en sortit deux hommes, vêtus en bourgeois, que le guide me dit être des contre-mâtres. Ils m'engagèrent beaucoup à me mettre à couvert de la pluie chez l'un d'eux, en me prodiguant les

marques d'une déférence tant soit peu obséquieuse. Sur ces entrefaites, et tandis que tout dégouttant d'eau je mettais pied à terre, l'un de ces hommes adressa à demi-voix une question à mon guide, qui se contenta de sourire sans lui répondre. « De quoi s'agit-il ? lui demandai-je en langue russe, que les contre-maîtres n'entendaient point. — Ils vous prennent, me dit-il, pour un inspecteur envoyé secrètement de Saint-Pétersbourg pour examiner à l'improviste les travaux. » Je ne parvins qu'avec peine à les désabuser. Lorsque enfin ils furent bien convaincus que je n'étais pas l'inspecteur redouté, ils se mirent en devoir de me conduire à la carrière, éloignée d'une centaine de pas. Nous arrivâmes précisément à l'endroit où le chemin à coulisses a son point de départ. Là je me trouvai au bord d'un escarpement formé de degrés irréguliers qui proviennent de la démolition successive du rocher de granit. La montagne tout entière étant formée de couches horizontales, chaque degré marque une de ces couches. Cette espèce

d'escalier, formé de marches ayant plusieurs pieds d'épaisseur, était très-peu commode ; néanmoins je me mis à le descendre.

Toutes les couches de granit sont parfaitement horizontales, planes et d'une épaisseur qui varie entre deux et cinq pieds. Cette disposition, qui est d'ailleurs analogue à celle des masses granitiques de la carrière de Pytarlaks, entre Viborg et Helsingfors, facilite beaucoup l'extraction. Lorsqu'il s'agit de procéder au démolissage d'une montagne de cette espèce, c'est toujours par le sommet qu'on commence. Après avoir enlevé une bonne partie de la couche supérieure, on passe à la couche qui suit ; de cette deuxième couche à la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la base de la montagne, et quelquefois même plus bas : plus on pénètre profondément, meilleure est la qualité du granit. Dans tous les cas, il est essentiel d'isoler la partie du rocher où l'on se propose d'opérer, au moyen de tranchées verticales conduites suivant des plans parallèles entre eux. Dès que les deux tranchées

ont été poussées assez loin, les ouvriers se transportent au sommet du rocher; ils y creusent une rigole profonde, en forme de coin, dans la direction suivant laquelle il s'agit de faire éclater la pierre. Ce travail achevé, de grands et très-forts leviers en fer, garnis de câbles, y sont introduits; des escouades d'ouvriers sont attelées aux câbles, et la masse, après des ébranlements plus ou moins prolongés, finit par se fendre suivant un plan vertical qui traverse la couche en exploitation. Un des blocs récemment détachés, que je mesurai, avait vingt pas de longueur sur quinze pas de largeur. En parcourant les différentes couches en démolition, je vis une large veine d'un blanc éclatant qui reposait sur une pierre noirâtre ressemblant au grès: c'est du quartz, dont un bel échantillon a été envoyé à Saint-Pétersbourg. On l'y a façonné en colonne et soigneusement poli; et cette pièce, au dire de mes guides, avait excité l'admiration des connaisseurs.

Comme la puissance des couches ne dépasse

jamais six pieds, c'est dans une autre partie de l'île que l'on va chercher du granit quand on veut obtenir des blocs d'une plus grande épaisseur. Sur ce dernier point, le rocher tout entier ne forme qu'une seule masse, homogène dans toutes ses parties, où l'on peut tailler à l'aise des morceaux du plus fort échantillon. Une différence aussi frappante dans la contexture de roches placées à une faible distance les unes des autres, semblerait prouver qu'aucune loi uniforme n'a présidé à leur formation. Longtemps je me suis tenu sur la couche située au point culminant de la montagne en exploitation, occupé que j'étais à admirer à quel degré la surface du rocher était plane, horizontale et unie : les plus habiles tailleurs de pierre n'eussent pas mieux fait.

Le granit dit de Serdobol est infiniment supérieur en qualité au granit de Pytarlaks, tant sous le rapport de la finesse du grain que par son excessive dureté : de là des frais d'extraction plus considérables, comme aussi une taille plus dispendieuse. Cette augmentation

dans les frais de main-d'œuvre est cause qu'on ne l'emploie que pour les ouvrages auxquels on veut donner une solidité à toute épreuve. Les travaux si remarquables du vaste pont que l'on vient d'achever à Saint-Pétersbourg sont de ce nombre. En outre, le grain égal et très-serré de ce genre de granit fait qu'il convient à merveille aux ouvrages de sculpture, si évidés et si délicats qu'ils soient ; ce sont ces qualités qui l'ont fait rechercher pour l'exécution des cariatides de vingt pieds de haut qui décorent la principale entrée du nouveau musée de l'Ermitage.

Après avoir employé plus d'une demi-heure à explorer la carrière dans ses différentes parties, tantôt escaladant, tantôt descendant les degrés formés par les couches en démolition, je suis revenu à l'endroit où les chevaux attendaient, emportant un assez grand nombre d'échantillons de roches. Au moment où je me disposais à remonter à cheval, j'eus encore à subir les supplications des deux contre-maîtres, qui voulaient à toute force me régaler de

café à la crème : il est d'usage, en Finlande, d'en offrir à tout visiteur auquel on désire faire politesse. Je ne cédaï point, prévoyant bien que, même en nous dépêchant beaucoup, nous ne serions de retour à Serdobol qu'à une heure avancée. Les remerciant donc, je piquai des deux et partis, laissant mon hôte se dépêtrer comme il le pourrait des cailloux que j'avais confiés à sa garde : charge qui lui a donné tant d'embarras que le bonhomme n'est venu à bout de me rejoindre qu'à un quart de verste plus loin.

Aucun incident particulier ne signala mon retour des carrières à la maison de l'hôte. M. D. laissa échapper un cri de pitié en voyant dans quel triste état la pluie m'avait réduit. L'eau ruisselait de mes vêtements; il me fallut avoir recours à une houppelande d'emprunt que j'endossai pour unique vêtement, tandis que l'on exposait ma défroque à la flamme ardente du foyer. Accoutré de la sorte, j'étais en train de raconter à M. D. ce que je venais de voir dans ma visite aux

carrières, quand l'hôte entra, apportant un plateau sur lequel étaient posés trois gobelets remplis d'une liqueur dorée : « Je viens, nous dit-il, vider ce verre de vin de Madère à la réussite complète de votre voyage. » Et, en même temps, notre amphytrion villageois vidait son gobelet d'un trait ; puis, nous présentant un verre du même vin à chacun, il nous engagea à y faire honneur. Ce ne fut pas sans une sorte d'inquiétude que nous portâmes les verres à nos lèvres, persuadés que ce qu'on nous présentait sous le nom de Madère ne pouvait être qu'une indigne piquette. Mais, ô surprise ! c'était du Malvoisie, et même de qualité supérieure : d'un commun accord nous déclarâmes n'avoir jamais bu de meilleur vin.

Cependant la pluie diminuait sensiblement ; j'avais repris mes vêtements à demi séchés, et bientôt nous pûmes quitter ce toit hospitalier pour nous diriger vers le rivage, où le bateau nous attendait. Malgré mes pressantes instances, l'hôte ne voulut absolument rien recevoir

pour sa cordiale hospitalité, ni même pour les deux chevaux qui avaient fait la course des carrières. Je fis un petit cadeau au jeune fils, qui était accouru le matin à ma rencontre à ma descente du bateau; et encore dus-je profiter pour cela d'un moment où son père était détourné.

Le calme était revenu sur le lac ainsi que dans l'air. Les nombreuses éclaircies qui déchiraient les nuages dont le ciel était encore chargé, présageaient même le beau temps. Nous nous embarquâmes à l'instant même et nous partîmes, poussés par une brise modérée qui enflait assez la voile pour permettre aux bateliers de ramer sans efforts. Différentes parties de la côte, plusieurs écueils d'un aspect pittoresque, et quelques îlots même qu'une brume épaisse enveloppait tout à l'heure, maintenant s'offraient tour à tour à nos regards. La chaloupe qui nous portait avançait rapidement, de sorte qu'après un trajet d'un peu plus d'une heure elle atteignit le cap qui marque l'entrée de la baie de Serdobol; nous le dou-

blâmes sans difficulté. Sur une île verdoyante dont nous côtoyions les bords, et qui paraissait d'une assez grande étendue, un nombreux troupeau de chevaux était en train de paître en complète liberté. Notre abord avait attiré leur attention, et ils s'approchèrent de notre côté comme pour nous mieux voir; mais sans doute effarouché par le bruit des rames, le troupeau se détourna tout à coup, partit en courant, et se déroba bientôt aux regards dans une gorge de la montagne. Le patron me dit que ces chevaux appartenaient à différents habitants de Serdobol et à des paysans des villages voisins. On est dans l'habitude de les amener dans cette île au printemps pour les mettre au vert, et ce n'est qu'aux approches de l'automne qu'on va les reprendre : il n'est jamais arrivé qu'aucun de ces chevaux ait été volé, et pourtant rien n'est plus facile.

Neuf heures sonnaient lorsque je rentrai dans la chambre de notre auberge de Serdobol, où je m'occupe en cet instant à tracer ces

lignes rapides. Un bon repas nous avait été préparé, et nous y avons fait honneur. J'ignore encore à quoi nous emploierons la journée de demain; cela dépendra surtout de l'état de l'atmosphère.

---

(Note C, pag. 76).

## GRANITS DE LA FINLANDE.

Il s'en faut de beaucoup que le granit retiré des différentes carrières de la Finlande soit égal en qualité. La variété est au contraire très-grande. Tantôt c'est le feldspath qui y domine, tantôt c'est le quartz; enfin on rencontre beaucoup de granits tout remplis de houppes de talc feuilleté : ces derniers sont ordinairement d'un grain très-inégal, et les parties constitutives (feldspath, quartz et mica) s'y trouvent mêlées grossièrement. Nonobstant cette grande diversité, on reconnaît généralement deux espèces principales de granit, parfaitement distinctes, qui sont employées à des usages différents dans les grands travaux de construction que l'État fait exécuter, principalement à Saint-Pétersbourg. Par exemple, s'agit-il simplement d'élever une masse compacte, capable d'opposer une grande force de résistance, le granit de Pytarlaks, village situé au bord du golfe de Finlande entre Viborg et Helsingfors, est celui que l'on emploie : les vastes quais qui bordent la Néva en fournissent des spécimens remarquables à tous égards. Lorsque au contraire on se propose d'exécuter des ouvrages plus finis et d'une taille plus évidée, c'est

au granit de Serdobol que l'on a recours, à cause de la finesse du grain et de sa belle couleur égale gris de fer : le granit de Pytarlaks est de couleur rose, tacheté de noir. C'est de l'île de Toulola, dépendante de la commune de Serdobolsk, que le granit dit de Serdobol se tire. Il coûte infiniment plus à extraire que celui de Pytarlaks, et ressemble à s'y méprendre au beau porphyre gris dont les anciens faisaient des statues. Depuis peu on s'est mis à employer ce granit à des ouvrages de sculpture, ce qui a parfaitement réussi. Outre les cariatides colossales, et de la meilleure exécution, qui décorent le péristyle du nouveau musée de l'Ermitage, on rencontre dans l'intérieur même du musée un buste, plus grand que nature, de l'empereur Alexandre, sculpté aussi en granit de Serdobol, et qui justifie complètement, par la perfection du travail, l'idée que l'on a eue de faire servir cette pierre aux mêmes usages de luxe que le porphyre chez les anciens.

---



## **CHAPITRE IV**

**EXCURSION AUX MINES DE CUIVRE DE**

**PITKARANTA**



Pluie contrariante. — Manière de voiturier les planches. — Nous partons pour les mines de cuivre. — Points de vue admirables. Forme des rochers qui bordent le Ladoga. Flottage des bois. Moulins à scies. Eaux colorées. — Pierres précieuses à vil prix ; lieu d'où on les tire. — Le village de Pitkaranta. — Chemin difficile. — L'usine ; bonne réception. — Détails donnés par le directeur. — Minerais différents. — Les ateliers ; fourneaux. — Travaux de charpente et charpentiers de diverses nations. — Nuit passée chez le directeur. — J'assiste à l'affinage du cuivre ; machines ; effet de lumière. Le cuivre en ébullition ; échantillon de métal. — Visite rendue à l'un des puits de mine ; grunstein cuivreux. — L'intérieur de la mine ; humidité ; bruit infernal. Disposition de la galerie ; dans quel terrain repose la veine. — Déjeuner pris avec le directeur. — Retour à Serdobol.

aussi fort; nous avons profité de ce moment de répit pour aller faire un tour par la ville. A l'instant où j'allais descendre le perron extérieur de la maison, j'ai été accosté par une personne, qui, m'adressant la parole en langue française, m'a prié de lui donner quelques renseignements sur l'état sanitaire de Pétersbourg, dont il avait appris que j'arrivais. Mon interlocuteur n'était autre que le médecin que nous avions privé de sa chambre. La conversation s'étant bientôt engagée sur les motifs qui m'amenaient en Finlande, le docteur, qui paraissait être un homme instruit, m'a conseillé fortement de ne pas quitter Serdobol sans avoir visité l'usine de Pitkaranta, tant pour l'établissement lui-même que pour les mines de cuivre et la contrée pittoresque que l'on traverse pour s'y rendre, en côtoyant le Ladoga dans la direction de l'est. J'avais déjà formé le projet de cette course; mais ces derniers renseignements ont achevé de dissiper toutes mes incertitudes, et M. D. s'étant prononcé dans le même sens, il est de-

meuré convenu que nous nous rendrions à l'usine de Pitkaranta demain matin.

Nous allâmes ensuite au hasard par la ville. Pendant que nous remontions une de ses rues caillouteuses, plusieurs charretées de planches de bois de pin passèrent devant nous, venant du port et se rendant au magasin de dépôt situé à l'autre extrémité de Serdobol, d'où on les extrait au fur et à mesure des demandes pour être dirigées par eau sur Saint-Pétersbourg. C'est ici que tous les moulins à scies des alentours versent leurs produits comme dans un réservoir commun. Les voitures employées à cet effet se composent d'un simple essieu monté sur deux roues et attelé d'un cheval, auquel les planches, réunies en faisceau, sont attachées par l'un des bouts ; l'autre bout, qui n'est pas soutenu, traîne sur le pavé. Cette méthode est certainement détestable ; et pourtant les gens du pays se garderaient bien d'en changer, par l'unique motif qu'elle est pratiquée de temps immémorial. A part ce singulier mode de transport, je n'ai

rien observé dans cette promenade qui m'ait paru digne d'être noté.

## II.

Station de Kirjavalaks, 8 juillet, 11 heures du matin.

C'est à dix heures moins quelques minutes que nous avons quitté Serdobol pour prendre la grande route d'Olonetz <sup>1</sup>, qui, côtoyant le lac au milieu des points de vue les plus variés, se dirige vers le village de Pitkaranta, près duquel sont situées les mines de cuivre que nous nous proposons de visiter.

La station de Kirjavalaks, où nous changeons de chevaux en ce moment, est bâtie au bord d'un petit lac communiquant avec le Ladoga, et qui a la plus grande analogie avec le célèbre lac des Quatre-Cantons. Du côté du

<sup>1</sup> Voyez la note D à la fin du chapitre.

nord, la route est dominée par des escarpements considérables, où les rochers de granit sont entremêlés d'arbres. En somme, le tableau qu'offrent ces rochers et les montagnes qui entourent le lac est des plus attachants. Ce qui contribue à embellir les points de vue, c'est l'extrême pureté de l'air ; car le temps s'est complètement remis, et il est actuellement d'une beauté incomparable.

### III.

#### Station de Laskéla.

Le relais que nous venons de fournir offre une suite non interrompue de points de vue enchanteurs. L'expression dont je me sers n'est point exagérée : M. D., qui a visité les parties les plus pittoresques de la Suisse et de l'Italie, ne balance pas à mettre à leur niveau les sites actuellement déployés devant nous.

La seule différence, c'est qu'il n'y a point ici de sommets couverts de neige ; mais c'est d'ailleurs la même harmonie dans les lointains, les mêmes forêts séculaires, les mêmes rochers et la même variété dans les détails du paysage.

Au sortir de Kirjavalaks, la route côtoie le Ladoga pendant huit verstes, tantôt restant presque au niveau de l'eau, tantôt grimpant à la partie supérieure des rochers et surplombant en corniche le dessus du lac, pour redescendre par un autre côté et revenir au rivage. Partout elle est bordée d'escarpements de deux à trois cents pieds d'élévation. La forme qu'affectent les rochers est souvent des plus singulières : figurez-vous des laves bouillonnantes descendant en cascades et qui se seraient tout à coup pétrifiées <sup>1</sup>. L'effet de ces escarpements, au pied desquels passe la route, est tout à la fois grandiose et saisissant : en maint endroit filtrent des eaux qui glissent sur le rocher, en suivent les contours ondu-

<sup>1</sup> Voyez la note E à la fin du chapitre.

leux et vont se déverser en fontaines dans le lac par des conduits souterrains qu'on leur a ménagés. Dans les creux du rocher poussent en abondance différentes plantes de montagnes dont les fleurs au frais coloris se marient agréablement à la teinte rosée des rochers de granit.

#### IV.

##### Station d'Imbilaks.

En quittant la dernière station, qui déjà n'est plus au bord du Ladoga, nous avons pénétré dans une contrée à la fois boisée et montagneuse. A mi-chemin, entre Laskéla et le relais d'Imbilaks où nous sommes, la route traverse un pont solidement construit et très-élevé qui met en communication les deux rives très-escarpées d'une rivière torrentueuse. Au moment où nous la traversâmes, le courant en aval du pont était entièrement couvert

de troncs d'arbres flottants. Ces bois proviennent des forêts qui garnissent les bords de la rivière ; abandonnés au courant, les troncs le descendent à l'aventure sans être réunis en radeaux. Un peu au-dessous du pont que je viens de mentionner, les bois rencontrent un tournant qui en ralentit la marche : là des hommes apostés les arrêtent au passage et les amènent à terre, d'où ils sont transportés à un vaste moulin à scies élevé dans le voisinage, pour y être débités en planches. A en juger par la multitude innombrable de troncs de pin du plus fort calibre qui couvrent la rivière, les forêts doivent fournir chaque année une quantité prodigieuse de planches ; la plupart sont dirigées sur Saint-Pétersbourg. Il ne faut, en effet, rien moins que des forêts aussi vastes que celles de la Finlande, pour suffire à la consommation qui se fait de ces bois d'œuvre de premier choix.

Depuis le pont jusqu'ici, la route traverse un pays de moins en moins montagneux, et les prairies deviennent plus fréquentes. Nous

avons remarqué de nombreux travailleurs, qui, répandus dans ces prairies, s'y occupaient des travaux de la fenaison. La faux dont ils font usage est adaptée à un manche très-court, ce qui oblige le faucheur à travailler le corps plié en deux : il est difficile de supposer que, dans un travail prolongé, cette position forcée n'occasionne pas une fatigue excessive.

## V.

### Station de Kidéla.

Quoique le relais que nous venons de fournir n'offre pas des paysages aussi pittoresques que les précédents, cependant les aspects y sont toujours variés et intéressants. Après Imbilaks les montagnes reparaissent, et la route s'adosse de nouveau à des escarpements considérables. Plus loin elle descend au fond d'une vallée que traverse une

jolie rivière. Je remarquai avec surprise la singulière teinte de l'eau, que des ocres ferrugineuses colorent en brun rougeâtre : la couleur en est si prononcée, que, mise dans un verre, cette eau offre l'apparence d'une infusion de thé très-chargée.

Au moment où notre cocher s'arrêta près de la maison de poste où nous voici — maison qui est établie au centre d'une plaine de granit parsemée de proéminences rocheuses — un homme s'approcha de moi tenant à la main une sébile remplie de grenats plus ou moins gros : ce sont des pierres qu'on trouve dans les rochers des environs. Pour quelques pièces de monnaie j'en ai pu faire une ample collection. Descendu de voiture, je me dirigeai du côté de la maison de poste, en passant par-dessus des croupes granitiques qui me barraient le chemin : à leur surface brillaient des points lumineux, colorés en rouge et reluisant au soleil. Je reconnus à ma grande surprise que c'étaient autant de grenats, d'un beau rouge nacarat, qui se trouvaient incrustés plus

ou moins profondément dans la roche granitique. A l'aide d'un marteau, j'en détachai plusieurs. Le maître de poste, qui baragouine le russe, m'a dit que les plus beaux grenats sont renfermés dans l'intérieur de la pierre. Pour s'en procurer, les enfants du village voisin vont les recueillir dans une carrière de granit peu éloignée, qui n'est plus exploitée ; et il leur arrive souvent de découvrir des grenats de très-belle qualité, en refendant à coups de marteau les éclats de granit dont la carrière est encombrée.

On vient de compléter l'attelage, et nous allons remonter en voiture pour gagner le village de Pitkaranta : là il faudra prendre un chemin de traverse qui conduit à l'usine.

## VI.

Usine de Pitkaranta, 8 juillet, 11 heures du soir.

J'avais calculé en quittant Serdobol que nous arriverions aux mines vers trois heures de l'après-midi, et pourtant ma montre marquait six heures quand nous atteignîmes Pitkaranta<sup>1</sup>, hameau situé à trois verstes des mines qui portent son nom. D'une chaussée ferme et roulante nous passâmes brusquement à un sable fin et profond, où il devint impossible d'avancer autrement qu'au pas : aussi ces trois

<sup>1</sup> Le village de Pitkaranta est situé sur le bord oriental d'une large et profonde baie, que les eaux du Ladoga forment ici en s'avancant très-loin dans l'intérieur des terres. Les Russes d'Olonetz donnent à Pitkaranta le nom de *dolghi-béreg*, par la raison que ce hameau est placé à l'extrémité de la côte

dernières verstes nous parurent-elles interminables ; et ce qui ajoutait à notre impatience, c'était la faim qui nous tourmentait.

Après avoir roulé pendant une demi-heure dans ce chemin, à travers une large percée pratiquée dans la forêt, et ayant par conséquent de chaque côté un épais rideau d'arbres, nous aperçûmes enfin une grande porte pratiquée dans un mur de clôture au-dessus duquel s'élevaient de vastes toitures. Quelques instants après le tarantass fut dépassé par un léger cabriolet, où se trouvaient deux cavaliers costumés à la mode finlandaise d'été, — c'est-à-dire en redingote de basin blanc avec chapeau en feutre gris à larges bords, — et qui s'élança comme un trait sous la porte cochère.

allongée, unie, basse et sablonneuse, qui du côté de l'est borde le lac. En même temps que dans cette direction les escarpements disparaissent, les îlots rocheux, qui vers Serdobol et Keksholm parsèment les bords du Ladoga, cessent aussi de se rencontrer.

Supposant que l'un des deux pourrait bien être le chef de l'établissement, je fis arrêter et envoyai le domestique finlandais annoncer notre arrivée et demander l'autorisation de visiter l'usine. La réponse ne se fit pas attendre : non-seulement l'autorisation était accordée, mais nous étions de plus invités à nous reposer chez le directeur.

Nos chevaux épuisés nous déposèrent au pied d'un large escalier extérieur aboutissant à une sorte de perron couvert, soutenu par une rangée de colonnettes. Sur ce perron se tenaient les deux personnes du cabriolet : l'un était en effet le directeur, et l'autre le sous-directeur de l'établissement. Tous deux, quoique Finlandais, parlaient le russe très-couramment ; et ce fut dans les termes d'une politesse simple et facile qu'ils me firent accueil et nous engagèrent à entrer. La pièce dans laquelle je fus introduit était meublée avec une certaine recherche ; entre autres objets, j'y remarquai un fort beau piano à queue de l'un des facteurs les plus renommés de Saint-Pétersbourg.

Après avoir brièvement fait connaître à nos hôtes que la curiosité et le désir de m'instruire étaient les uniques motifs qui m'amenaient, je leur confiai le double embarras où nous nous trouvions : ni moi ni M. D. n'avions pas mangé de la journée, et nous ne savions où aller passer la nuit ! Le directeur répondit à cette ouverture avec une bonne grâce parfaite, et son assistant s'étant levé sortit aussitôt pour nous faire servir un repas improvisé. En même temps il m'assura qu'il comptait bien que nous n'irions pas coucher ailleurs que sous son toit, bien qu'il existât une hôtellerie à proximité. On se mit à causer, et j'entamai d'abord le chapitre des mines de Pitkaranta. Voici ce que j'appris à ce sujet :

Quoique l'existence de filons métallifères dans cette partie des bords du Ladoga fût connue depuis longtemps, c'est depuis dix-sept ans seulement qu'on en a entrepris l'exploitation. Dans le principe, c'est le propriétaire des terrains miniers qui en avait tenté l'extraction ; mais probablement à cause de

la mauvaise direction donnée aux travaux, l'entreprise avorta complètement, et cet homme, après beaucoup d'essais infructueux, tomba en déconfiture et mourut du chagrin de se voir ruiné. Après sa mort, ses héritiers ont vendu les terrains à une compagnie qui se proposait de poursuivre les travaux pour son propre compte. C'est cette association qui exploite actuellement. Les auspices lui sont favorables, car le minerai est riche en cuivre; mais les bénéfices ont été sans importance jusqu'à présent, à cause des premiers frais qui ne sont point encore complétés. Dans le creusement des galeries de mine, les ouvriers ont quelquefois à souffrir d'exhalaisons délétères; du reste on espère venir à bout de les en préserver à l'aide d'un système de ventilation approprié. A part cet inconvénient, l'extraction de la pyrite cuivreuse ne rencontre aucun obstacle sérieux. Quant aux ouvriers dont la compagnie peut disposer, elle a les paysans des villages, qui se tiennent heureux de trouver là un travail assuré pendant toute la durée

de l'année. Outre les gisements de cuivre, il vient d'être pratiqué plusieurs sondages dans un îlot du Ladoga, peu distant du bord et qui appartient à l'association ; on en a déjà extrait plusieurs échantillons de plomb argentifère. En terminant, le directeur m'a dit qu'il se proposait de me mener voir aujourd'hui même les fourneaux de fonte, et qu'il réserverait l'inspection des mines pour demain matin, avant que nous nous remissions en route pour retourner à Serdobol.

Au bout d'un quart d'heure à peine, le sous-directeur vint nous inviter à passer dans la salle à manger, où nous attendait un repas servi tant bien que mal, nous dit-il. Nous prîmes aussitôt place à une table disposée avec élégance, chargée de cristaux et de porcelaines, et sur laquelle étaient placées plusieurs bouteilles de vins fins. Les deux amphitryons s'assirent en dehors pour nous tenir compagnie pendant le repas. Une servante très-proprement mise remplissait les fonctions de maître d'hôtel. Tout était excellent, et je n'eus de reproche à

faire qu'à l'ordre du service ; jugez-en : D'abord une assiette de fraises, saupoudrées de sucre et nageant dans la crème , fut placée devant chacun de nous ; à ce potage succéda, à ma grande surprise, un rôti de veau froid accompagné de sardines, d'anchois et d'autres hors-d'œuvre ; enfin l'on nous présenta, pour compléter le festin, un plat de poisson d'une fraîcheur irréprochable. Au sortir de table nous rentrâmes au salon, où bientôt le café fut apporté. Ces messieurs et M. D. le dégustèrent en fumant un cigare. Un quart d'heure après nous quittâmes tous la maison, et nous nous dirigeâmes vers l'usine. Le soleil était à son déclin, et une teinte orangée colorait une grande partie du ciel.

Le directeur me mena voir d'abord le fourneau employé à la fonte du minerai. Ce fourneau, comme à l'ordinaire, est surmonté d'une cheminée très-élevée. Pour le charger, on y verse d'abord du charbon de bois, de manière à former une première couche ; à celle-ci succède une couche de minerai, puis de-

rechef une couche de charbon ; et l'on continue ainsi à charger le fourneau en alternant toujours, jusqu'à ce qu'il soit rempli. Cela fait, quelques charbons incandescents sont introduits par-dessous, au centre de la base du fourneau : la première couche de charbon s'allume, et en très-peu de temps le feu se communique de proche en proche et embrase la masse tout entière. Alors on lance dans le foyer un courant d'air impétueux à l'aide d'une machine soufflante. La chaleur, sous l'influence de l'oxygène, s'accroît de plus en plus, de manière à liquéfier les parties métalliques du minerai, qui descendent et vont toutes se réunir à la base du fourneau. Quand on juge que l'opération est arrivée à son terme, on défonce à coups de barres de fer le conduit ménagé dans la maçonnerie, et qui a été soigneusement bouché avec de l'argile. Par cette issue le métal s'écoule comme une lave ardente, suit une rigole disposée à cet effet, et va se déverser dans une cavité circulaire creusée dans le sol de l'atelier. La matière fondue, qui

dans cet état renferme encore beaucoup de soufre, prend en se refroidissant l'apparence d'une masse poreuse d'un gris jaunâtre.

De ce fourneau, où s'opère l'extraction du cuivre au premier degré, mon guide me fit passer dans la partie de l'atelier où se trouve le fourneau d'affinage. C'est dans ce second fourneau que la matte, ou masse métallique impure et poreuse, est purifiée et définitivement convertie en métal. Il eut l'obligeance de me prévenir que l'on allait s'occuper de disposer toutes choses pour me faire assister le lendemain matin à l'opération intéressante de l'affinage. J'en rendrai compte dans une note que je me propose de rédiger demain soir, après mon retour à Serdobol.

Du fourneau d'affinage j'allai voir la machine soufflante que l'établissement possède. J'en parle parce que c'est un produit de l'industrie du pays. L'appareil, construit en fonte, est à deux cylindres et à moteur hydraulique. Un ruisseau qui coule à côté fournit la quantité d'eau nécessaire à la mise en mouvement

d'une roue à aubes, qui par une suite d'engrenages le transmet aux différentes parties du mécanisme. J'admire la justesse de la marche ainsi que le jeu régulier de la machine, et je fus particulièrement frappé de la masse considérable d'air qu'elle est en mesure de fournir.

Au sortir de l'atelier, le directeur nous mena faire un tour de promenade aux alentours, ce qui me permit d'examiner les vastes travaux de charpente qui se poursuivent. De tous côtés retentissait le bruit de la hache des charpentiers, occupés soit à établir des barrières, soit à jeter de petits ponts sur plusieurs ruisseaux, soit à mettre la dernière main à la construction de différents corps de logis. Outre les ouvriers finlandais, il y avait là beaucoup de charpentiers russes. Ces derniers viennent des gouvernements d'Archangel et d'Olonetz. Ils arrivent au commencement de la belle saison et s'en retournent chez eux aux approches de l'hiver, ce qui leur occasionne deux longs trajets à pied dans le cours de l'année.

Le thé se trouvait servi lorsque nous remîmes le pied dans la maison. Nos hôtes le prirent avec nous, et la conversation, qui ne tarda pas à devenir animée, se prolongea jusqu'à près de minuit. Alors l'un et l'autre se retirèrent en nous laissant libres de disposer du salon que l'on avait transformé en chambre à coucher. Eux partis, je me suis mis à rédiger cette note, que je termine en cet instant. Demain matin rendez-vous m'a été donné à sept heures précises, pour aller assister à l'opération qui se prépare.

## VII.

Serdobol, 9 juillet, 11 heures du soir.

Six heures venaient de sonner à la pendule du directeur de l'usine, quand on frappa à la porte de la salle qui nous avait servi de chambre à coucher. Un moment après la servante

de la maison entra, portant un grand plateau chargé d'une cafetière d'argent. On nous traitait selon les usages des gens du pays, qui sont dans l'habitude de prendre une tasse de café à la crème avant de quitter le lit. Celui-ci exhalait l'arome le plus suave. Nous en étions à notre seconde tasse, quand des coups légèrement frappés à la porte se firent entendre de nouveau. Les deux chefs de l'établissement venaient m'annoncer que les ouvriers n'attendaient plus que moi pour procéder au coulement du cuivre, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre.

En arrivant à l'usine, je trouvai une douzaine de robustes travailleurs qui se tenaient auprès du fourneau d'affinage, où l'opération était en train de s'effectuer. Ce fourneau se compose d'un bassin ménagé dans un massif de maçonnerie, à ras de terre, que surmonte à la hauteur de huit pieds environ un large manteau de cheminée, adossé à un épais pilier creux faisant office de tuyau de conduite, tant pour la fumée que pour les exhalaisons délétères.

Derrière ce pilier se trouve l'extrémité du tube qui lance avec force l'air fourni par la machine soufflante. Précisément en face de son orifice est une ouverture circulaire de la grandeur d'une pièce de deux francs, qui permet à l'air de pénétrer dans le foyer à travers la maçonnerie. Pour faire fonctionner l'appareil, on commence par remplir le bassin avec de la matte concassée, au-dessus de laquelle on empile du charbon de bois, de manière à former un monticule de forme conique. Ceci fait, et le charbon ayant été allumé, la machine soufflante est mise en jeu ; l'air se précipite du tube vers le mur, rencontre l'ouverture dont il est percé, y entre, et pénétrant jusqu'au centre du monticule incandescent, y élève la chaleur au point de liquéfier le cuivre et de brûler tout le soufre, le plomb et la petite quantité de fer qui en altèrent la pureté. Au moment où il est à présumer que l'opération est arrivée à son terme, on arrête la machine soufflante pour recueillir le métal fondu, qui se trouve converti en cuivre bon à être livré au

commerce. Je vais dire de quelle manière cette dernière opération a été pratiquée devant moi.

Le directeur commença par me conduire derrière le pilier formant tuyau de cheminée, à l'endroit où se trouve le tube destiné à conduire l'air fourni par la machine soufflante. Il m'engagea à fixer mes regards sur l'ouverture par laquelle le vent pénètre dans le fourneau et va effleurer la surface du bain métallique. Cette ouverture offrait l'apparence d'un point lumineux, resplendissant d'un éclat extraordinaire. D'abord j'eus peur pour mes yeux ; mais il me rassura, et je persistai, continuant à tenir mes regards braqués sur l'ouverture. Ce ne fut qu'après quelques instants que je parvins à distinguer à travers ce trou le métal liquéfié qui bouillonnait dans l'intérieur du fourneau. Cette vue me fit souvenir de la lave que j'avais vu bouillir dans plusieurs petits cratères ouverts au sommet du Vésuve pendant l'éruption de 1834 <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voy. la note F à la fin du chapitre.

Après avoir assisté à ce curieux spectacle, je retournai me placer en face du fourneau. Les ouvriers s'occupaient à relever de temps en temps, à l'aide de pelles, les charbons qui glissaient du monticule embrasé, de manière à le maintenir à la même hauteur ; et chaque fois qu'ils remuaient la masse incandescente, il s'en échappait des langues de feu d'un vert d'émeraude. L'aspect de l'atelier, dans lequel pénétraient quelques rayons de soleil à travers la porte entre-bâillée, offrait alors une apparence fantastique, éclairé qu'il était par ces flammes verdâtres dont le reflet répandait une teinte cadavéreuse sur le visage des hommes réunis autour du foyer.

Le moment de procéder au coulement étant arrivé, on arrêta la machine soufflante et les ouvriers commencèrent à déblayer le fourneau, en précipitant le charbon dans une fosse située à proximité. Par ce moyen ils mirent le bain métallique à découvert. Alors on s'occupa à enlever les scories répandues à la surface, à l'aide d'une sorte de râteau de

bois ; un outil en fer pourrait altérer la pureté du cuivre. Puis un ouvrier y répandit un peu d'eau, ce qui fit immédiatement figer le métal et produisit une croûte d'un pouce d'épaisseur. Deux forts compagnons, armés de barres de fer aiguës à la pointe, s'avancèrent aussitôt et soulevèrent cette croûte, qu'un troisième ouvrier saisit avec une forte pince pour l'entraîner jusqu'à un réservoir plein d'eau : il l'y plongea et l'en retira l'instant d'après. Les mêmes opérations, répétées à quatre reprises différentes, fournirent quatre plaques de cuivre de forme ronde. On juge que l'opération a bien réussi et que le cuivre obtenu est suffisamment pur, quand les plaques sont bien arrondies, sans crevasses à l'intérieur ni échancrures sur les bords ; dans le cas contraire, on doit nécessairement les soumettre à un nouvel affinage. Outre le cuivre de cette espèce, l'usine de Pitkaranta fabrique encore du cuivre moulé en lingots de forme carrée. Pour l'obtenir, on remet le cuivre en disques à la fonte, et on le coule ensuite dans des moules appropriés.

L'opération achevée, je n'oubliai pas de remettre une gratification aux ouvriers ; ce sont tous des Suédois. A peine revenus chez le directeur, il nous invita à prendre place dans une petite calèche appartenant à l'établissement ; puis s'excusant de ne pouvoir nous conduire lui-même aux mines, il chargea son assistant de le remplacer. Celui-ci me fit remarquer pendant le trajet plusieurs percées pratiquées dans la forêt, qui vont aboutir à autant de puits de mine situés sur le prolongement du filon de cuivre. Nous fîmes halte en face de l'endroit où les travaux ont pris le développement le plus considérable, et mettant pied à terre, je dirigeai mes pas du côté du puits.

Des monceaux de minerai, aussi brillants que l'or dont ils ont la couleur, encombraient la voie. Bon nombre d'ouvriers s'occupaient alors à le charger sur de petites charrettes à deux roues, pour le transporter à l'usine. La pyrite cuivreuse de Pitkaranta est d'une richesse extrême ; on la rencontre sous forme de beaux cristaux, associés à des cristaux plus

petits de plomb sulfuré, qui sont incrustés dans un *grunstein* de couleur olivâtre. Le *grunstein* remplit en entier, et à une profondeur inconnue, une large fissure qui existe dans la masse granitique composant le sol de la contrée. Cette faille se dirige de l'est à l'ouest, sous une inclinaison de quarante degrés environ <sup>1</sup>.

M. D. se souciant peu de descendre dans la mine, je priai le sous-directeur de lui faire société et me disposai à effectuer seul cette excursion souterraine, sous la conduite de l'employé préposé à la surveillance des tra-

<sup>1</sup> D'après l'analyse faite récemment à Saint-Petersbourg, dans le laboratoire de l'Institut du Corps des Mines, voici quelle est la composition du minerai de Pitkaranta, en opérant sur des échantillons de choix. Sur cent parties soumises à l'analyse, il a été constaté qu'il renfermait :

Cuivre . . . . .	99,77
Fer. . . . .	8
Argent . . . . .	15

---

Somme égale. . . 100 parties.

vaux. On me fit entrer d'abord sous une es-  
pèce de hangar construit au-dessus de l'ori-  
fice du puits, tant pour l'abriter de la pluie  
et de la neige, que pour garantir la mécanique  
servant à descendre et à remonter les chariots  
qui vont puiser le minerai au fond de la mine.  
Ces chariots roulent sur un plan incliné fort  
roide, reposant sur la paroi inférieure de la  
fissure et qui a par conséquent la même incli-  
naison. De chaque côté de la voie réservée à  
la circulation des chariots, sont deux échelles  
par lesquelles montent et descendent les mi-  
neurs. L'espace qu'occupe chaque échelle est  
très-étroit, ce qui fait que celui qui s'y engage  
se trouve serré entre la paroi de grunstein et  
les chariots roulant avec le bruit du tonnerre.  
Malgré l'incommodité d'un tel passage, j'es-  
sayai pourtant de descendre. Quand je me sentis  
suspendu sur l'abîme, n'ayant pour m'appuyer  
que des échelons rendus glissants par l'eau  
qui suinte entre les fissures du rocher, et dans  
une obscurité à peu près complète, j'avoue que  
j'éprouvai un véritable serrement de cœur. Mais

le guide m'ayant tendu la main, je repris courage, et passant avec précaution d'un échelon au suivant je vins à bout de gagner le fond de la mine. Sa profondeur est de vingt sagènes, à peu près quarante-trois mètres. Ici se trouve la première galerie. Une seconde galerie existe cinq sagènes plus bas. La profondeur totale est donc de vingt-cinq sagènes, ou cinquante-quatre mètres. Les ouvriers qui s'appelaient et se répondaient des deux extrémités du puits, et les chariots lancés de haut en bas avec la vitesse de l'éclair, remplissaient la mine d'un vacarme assourdissant.

J'aperçus par terre une grande quantité d'éclats de bois résineux dont les ouvriers font usage pour s'éclairer ; j'en ramassai un pour remplacer celui aux trois quarts consumé qui m'avait servi à m'éclairer dans la descente. Mon guide, qui s'était muni également d'un flambeau neuf, prit les devants du côté gauche en pénétrant dans la galerie, où j'aperçus à travers la demi-obscurité plusieurs groupes d'ouvriers occupés à enlever le minerai détaché,

pour le transporter à bras jusqu'au bas du puits. Il me fit remarquer que les parois latérales de la galerie, toutes deux inclinées, étaient formées par le rocher de granit; sa largeur, qui est celle de la crevasse à cette profondeur, est d'environ cinq pieds. Les travaux d'extraction ne datant que de peu d'années, on comprend aisément que cette première galerie n'ait pu prendre jusqu'ici qu'un développement médiocre; mais elle va s'étendre avec rapidité, car les travaux sont maintenant poussés avec une vigueur digne de la richesse du minerai, qui, très-souvent, renferme jusqu'à trente-trois pour cent de cuivre. Lorsque nous fûmes arrivés à l'extrémité du corridor souterrain, je saisis une pioche et détachai plusieurs morceaux de grunstein cuivrière : il me parut n'opposer à l'outil qu'une médiocre résistance. Après cet essai de travail, je repris le chemin que j'avais déjà suivi et regagnai le fond du puits, pour sortir au plus vite de cet horrible séjour où j'ai peine à comprendre que des hommes puissent se résoudre

à passer leur vie. J'avais tellement hâte de revoir la lumière que je n'insistai pas pour descendre dans la galerie inférieure, qui, d'ailleurs, à ce que me dit le guide, n'offre rien de particulier.

Aussitôt sorti de la mine, j'allai rejoindre M. D., que je trouvai en compagnie du sous-directeur. J'aurais fort désiré faire accepter un témoignage de gratitude à l'employé qui venait de me servir de guide ; mais celui-ci refusa positivement toute espèce de gratification. Je remontai alors en calèche, et nous reprîmes le chemin de l'usine au grand trot : il était onze heures, et les chevaux de poste qui devaient nous ramener à Serdobol n'avaient été demandés que pour midi. Je pus donc me reposer à mon aise dans la société de nos excellents hôtes, qui nous offrirent un splendide déjeuner à la fourchette, dont ils prirent leur part. La conversation, pendant le repas, fut agréable et roula presque entièrement sur les travaux si intéressants des mines. Enfin, le moment du départ arrivé,

je quittai l'usine de Pitkaranta, non moins satisfait de ce que j'y avais vu que de l'accueil plein de courtoisie que j'y avais rencontré.

Je n'aurais rien à dire de notre trajet jusqu'à Serdobol, sans un accident qui aurait pu avoir des conséquences funestes : le *tarantass* descendait rapidement une rampe escarpée dans la partie du chemin comprise entre les stations d'Imbilaks et de Kirjavalaks, quand nos chevaux prirent le mors aux dents. Le cocher, tout à fait inhabile à diriger un attelage disposé suivant la mode russe, c'est-à-dire avec le cheval du milieu attelé entre deux brancards, perdit la tête : en essayant de les retenir, il leur fit faire un mouvement brusque, qui, soulevant la voiture, la suspendit pendant un instant au-dessus du précipice. Par bonheur, l'équilibre ne se trouva pas rompu, sans quoi c'en était fait de nous : chevaux, équipage et voyageurs, tout roulait dans l'abîme.

A peu de distance de Serdobol, je fus véritablement frappé de l'incomparable beauté des points de vue qu'offraient les différentes

îles éparses dans le lac Ladoga : l'effet du soleil couchant prêtait un nouveau charme au tableau.

Voici deux heures à peine que nous sommes de retour en ville, et déjà nous songeons au départ : cette fois ce sera pour quitter définitivement les parages du Ladoga et nous avancer vers le nord-ouest, dans l'intérieur de la Finlande. Nous ne pourrons cependant partir qu'après-demain, à cause des réparations qu'il faut faire à la voiture.

---

(Note D, pag. 114.)

#### LA VILLE D'OLONETZ.

Olonetz, qui a été fondé en 1649, n'a d'importance que parce qu'il se trouve sur le chemin de Pétrozavodsk, ville renommée pour ses usines de fer et de cuivre, et chef-lieu du gouvernement d'Olonetz. Outre le travail des métaux, il s'y fait un commerce considérable de draps, de tissus de coton, de soie et de laine, de peaux, de toiles, et plus encore de poisson frais et salé. Les moulins à scies, situés dans le voisinage, fournissent beaucoup de planches de divers calibres, qui trouvent un placement assuré à Saint-Pétersbourg. Il se tient chaque année deux foires à Olonetz : parmi les marchandises que l'on y apporte figurent en première ligne les peaux de renards gris-bruns. L'Olonka et la Mégrégha, deux rivières qui entourent la ville, sont très-poissonneuses : on y pêche quantité de brochets, de perches, de *yerchis* (petite perche de rivière), de gardons et de goujons. Avant l'établissement de chantiers de construction navale à Saint-Pétersbourg, c'était à Olonetz que se construisaient tous les bâtiments de faibles dimensions destinés à tenir la mer.

(Note E, pag. 116.)

ROCHERS DE LA SIERRA - NEVADA (CALIFORNIE)  
COMPARÉS A CEUX QUI BORDENT LE LADOGA.

Depuis mon retour de Finlande, j'ai lu dans une des intéressantes lettres du correspondant du *Journal des Débats* sur la Californie, une description des formes que présentent les Montagnes Neigeuses de cette grande région; ce qu'il en dit se rapporte si parfaitement à ce que j'ai pu observer sur le chemin de Serdobol à Pitkaranta, que je crois devoir reproduire ici le passage de la lettre citée : « Le granit, dit M. Derbec, couvre la terre sous toutes les formes.... Tantôt d'incommensurables montagnes nues, d'un seul bloc arrondi, s'élèvent dans l'air en dômes réguliers, comme si la main de l'homme en eût tracé les lignes. Parfois encore, *replié sur lui-même, ou s'abaissant en pente jusque dans les vallées, on dirait qu'il a été jeté là par le flot brûlant des laves.* »

(Note F, pag. 135.)

### CRATÈRES DU VÉSUVÉ PENDANT L'ÉRUPTION DE 1834.

(Extrait de mon journal d'une course en Italie.)

« Le 16 mars 1834 je quittai Naples à neuf heures du matin, en compagnie d'une société nombreuse. Il s'agissait de monter au sommet du Vésuve, alors en éruption. La température était douce, et pas un nuage n'obscurcissait le ciel au moment où nous arrivâmes au bourg de Portici, qui, comme on sait, est éloigné de trois lieues de Naples. Là nous trouvâmes grand concours de loueurs de montures ; j'en choisis une : chacun en ayant fait autant, la troupe partit. Continuant de monter par la route de Résina, nous gagnâmes l'ermitage de *San-Salvador*. Une épaisse fumée s'échappait du cône, produit de l'éruption, qui surmontait la montagne, et l'on entendait des bruits souterrains rouler comme le tonnerre. Après une légère collation à l'Ermitage, la troupe repartit à pied et se mit en devoir d'escalader un escarpement formidable, uniquement tapissé de scories : la montée dura une heure, jusqu'au sommet du volcan. De là nous nous dirigeâmes à travers une fumée âcre et suffocante vers le courant de lave enflammée qui des-

endait lentement la pente de la montagne, semblable à un fleuve de feu. En approchant, je vis un débris de rocher, entraîné par le courant de lave, rouler avec la matière en fusion du sommet d'un escarpement. C'était un terrible et majestueux spectacle! Plus loin, à quelques centaines de pieds au-dessous de nous, sur un champ de scories noirâtres, nous vîmes trois petits cratères s'ouvrir sous nos yeux : ils étaient ronds, et la matière en fusion s'élevait en bouillonnant et s'affaissait alternativement. Bientôt après survint la nuit, et avec l'obscurité les pierres lancées à de courts intervalles en dehors du grand cratère devinrent lumineuses : elles étaient lancées à une hauteur inouïe, comme autant de météores, pour retomber sur le cône et y semer une poussière de feu. La fumée qui s'élevait du cratère principal était d'un rouge ardent. — Nous ne quittâmes la place qu'après être demeurés longtemps à contempler ces merveilles. Pour redescendre jusqu'à l'Ermitage, il fallut, suivant l'usage, se laisser glisser dans la cendre. Arrivés au bas du grand escarpement, nous reprîmes nos montures qui nous ramenèrent à Portici; et de là nous regagnâmes Naples en voiture. »

---



## **CHAPITRE V**

**DE SERDOBOL A NEUSCHLOTT**



Le dimanche à Serdopol. — Arrivée du bateau à vapeur de Schlüsselbourg. — Passagers retenus à bord. — Magasins sur le port. — Promenade par la ville. — Chant religieux ; le chanteur. — Départ pour Neuschlott. — Contrée montagneuse. — Balançoire d'espèce singulière. — Aspect triste de la contrée. — Nécessité de s'embarquer. — La route ; elle est unique dans son espèce. — Château et parc dans un site agreste. — Nous traversons l'eau une seconde fois. — Charmants points de vue ; petite île et kiosque. — Arrivée à Neuschlott ; aspect de son antique citadelle. — Difficulté de se loger. — Promenade par la ville. — Visite au château fort ; il est en partie ruiné. — Sa description. — Salle d'armes. — Une découverte. — Canal intérieur. — Nous quittons le château. — Rencontre d'un ecclésiastique ; obligeant accueil. Nouvelle promenade. — Paysage charmant. — Rochers intéressants pour le géologue. — Nous passons une seconde nuit à Neuschlott.



## CHAPITRE V.

DE SERDOBOL A NEUSCHLOTT.

### I.

Serdobol, 11 juillet, 9 heures du soir.

Les réparations que l'on fait à notre équipage ne seront achevées que demain matin. Outre les travaux urgents, le serrurier de la ville, — car il n'existe point ici de carrossier proprement dit, — doit fabriquer un sabot pour les descentes, et une fourchette de reculement. Ces objets sont en effet indispensables lorsqu'il s'agit de voyager dans une contrée aussi montueuse que celle-ci.

La solennité du dimanche avait attiré dès le matin dans la ville une foule considérable de paysans. Aussi, poussés par la curiosité, nous dépêchâmes-nous de sortir pour aller du côté du port où un grand nombre d'embarcations étaient réunies, tandis que de nouveaux bateaux venaient à chaque instant déposer du monde à terre. Ces bateaux arrivaient des nombreuses îles situées dans le Ladoga, à proximité de Serdobol <sup>1</sup>. Nous étions arrêtés depuis assez longtemps sur le port au milieu de la foule, quand une longue bande de fumée apparut à l'horizon, vers l'entrée de la baie : bientôt on put distinguer un bateau à vapeur qui s'avançait rapidement vers la ville, et qui vint jeter l'ancre à une encablure du rivage. J'appris que ce bateau fait un service régulier entre Schlüsselbourg <sup>2</sup> et Serdobol, en touchant, chemin faisant, à l'île de Konévetz, puis à celle de Valaam, renommée par un

<sup>1</sup> Voyez la note G à la fin du chapitre.

<sup>2</sup> Voyez la note II.

vaste monastère qui attire toujours un grand nombre de fidèles <sup>1</sup>. Le trajet s'exécute en trente heures. Un autre bateau à vapeur, dont le tirant d'eau est moindre, part une fois par semaine de Saint-Pétersbourg, et, remontant la Néva, s'en va chercher à Schlussembourg les passagers destinés au bateau de Serdobol. Ce transbordement est rendu nécessaire par les tempêtes fréquentes qui éclatent dans le Ladoga; un vapeur de trop petit échantillon ne pourrait les affronter sans péril, comme aussi un bateau d'un tirant d'eau trop fort serait incapable de naviguer dans la Néva. Je m'attendais à voir les passagers débarquer; mais on m'apprit qu'en ce moment toute provenance arrivant par eau de Saint-Pétersbourg n'est admise à la libre pratique qu'après avoir subi une quarantaine de six heures.

Sur ces entrefaites, mon attention fut attirée sur plusieurs groupes qui s'étaient formés devant la porte d'un des magasins situés près

<sup>1</sup> Voyez la note I à la fin du chapitre.

du port. Nous allâmes voir de quoi il s'agissait. En approchant, j'aperçus bon nombre de portefaix occupés à en retirer des sacs de farine et de sel pour aller les déposer au bord de l'eau; ces sacs étaient ensuite recueillis par les paysans qui venaient d'en faire l'acquisition, et qui les transportaient au fur et à mesure à leurs bateaux amarés dans le port. C'est le dimanche que les paysans des environs de la ville ont pour coutume de venir renouveler leur provision de farine et de sel; ces deux produits leur sont fournis par l'édilité de Serdobol et à prix fixe. On conçoit aisément que les îles et les parties de la baie où ces gens habitent ne produisent pas une quantité de blé suffisante pour les nourrir, à cause de la nature rocheuse du sol; quant à leurs ressources pécuniaires, elles proviennent surtout de la vente du bétail et du beurre.

Les cloches appelaient les fidèles à la prière, et, quittant M. D., je dirigeai mes pas du côté de l'unique église gréco-russe que possède

Serdobol. Contre mon attente, l'assistance, composée en grande partie de familles de marchands russes et de vétérans, était assez nombreuse. Après avoir entendu l'office, je rentrai pour vaquer aux préparatifs du départ.

Le soir, nous sortîmes de nouveau sur les sept heures pour aller respirer l'air sous un ciel d'une pureté parfaite ; notre intention, cette fois, était d'explorer les rues de la ville que nous n'avions pas encore visitées. Comme nous cheminions à l'aventure, le hasard nous conduisit vers un bâtiment spacieux élevé d'un étage, suivant la coutume du pays, et dont les croisées, sous lesquelles se trouvait un factionnaire, étaient garnies de barreaux de fer. Le triste aspect de cette prison me faisait déjà hâter le pas pour m'en éloigner, quand un chant religieux vint frapper mon oreille : ce chant provenait d'un détenu assis près de la croisée de sa cellule. La physionomie de cet homme portait l'empreinte d'une mélancolie profonde ; sa taille était élancée, et les traits de son visage réunissaient l'expres-

sion de la douceur à celle de l'énergie. Il tenait les yeux levés vers le ciel, et, d'une voix sonore, psalmodiait, entre autres passages du livre des Psaumes, le verset *Laudate Dominum populi*. Je viens d'apprendre que ce malheureux a perdu la raison par suite de chagrins d'amour, et que c'est par mesure de prudence que la municipalité l'a fait séquestrer provisoirement pour être conduit sous peu dans une maison d'aliénés. Je ne saurais exprimer à quel degré la vue de ce pauvre jeune homme m'a tristement impressionné.

Il est à présumer que la prochaine note sera datée de quelque station sur le chemin de Neuschlott.

## II.

Maison de poste d'Ikhalanaia, 12 juillet, 10 heures  
du soir.

Cette maison de poste, éloignée de Serdobol de plus de cinquante verstes et où notre intention est de passer la nuit, est située sur un chemin que nous avons déjà parcouru, entre Serdobol à Keksholm. C'est seulement à quelques verstes plus loin, et par conséquent demain matin, que nous le quitterons pour tourner à droite et prendre la route de Kuopio. Bien que la contrée où nous voyageons soit pour moi une ancienne connaissance, les points de vue y sont tellement variés et si constamment pittoresques, la végétation y est si belle et d'une apparence si vigoureuse, que mes regards ne peuvent se détacher du paysage; et comme d'ailleurs la chaussée est entretenue avec un soin parfait, il me

semble que nous ne voyageons pas, mais que nous nous promenons dans un parc immense.

La maison où nous voici installés est d'une propreté irréprochable, et les provisions de bouche apportées de la ville nous promettent un souper délicat. Tout cela contribue à entretenir chez nous d'excellentes dispositions et à nous faire bien augurer de la suite de l'excursion, malgré les sinistres avertissements des gens de Serdobol, qui affirmaient que nous allions nous enfoncer dans une contrée complètement sauvage.

## III.

Station de Tiouva, 10 heures et demie du matin.

Ainsi qu'il m'avait été dit, c'est à cinq verstes d'Ikhalanaïa que nous avons quitté la route de Keksholm pour prendre celle de Neuschlott. La chaussée que nous parcourons, quoique plus étroite que la précédente, est d'ailleurs aussi bien entretenue. Les accidents de terrain, à mesure qu'on avance dans cette direction, deviennent de plus en plus prononcés et forment une suite de hauteurs parfois assez considérables, mais sans la moindre apparence de roches. Le sol est un *alluvium* arénacé de couleur jaunâtre, mélangé de cailloux de très-petit échantillon. Néanmoins, malgré la nature rocailleuse des terrains, de beaux champs d'orge et d'avoine garnissent en beaucoup d'endroits les bords de la voie.

Nous venions de faire halte à la porte de la maison de poste, lorsque mes regards rencontrèrent un groupe d'enfants réunis autour d'une balançoire d'espèce particulière. L'appareil se compose de deux montants plantés en terre à la distance de quatre pieds environ, à la partie supérieure desquels sont pratiqués deux trous auxquels est adaptée une traverse formant axe, d'où partent deux tiges parallèles terminées en bas par une planchette qui sert de siège ; celui qui veut se balancer va s'y asseoir, et, les bras élevés, saisit de chaque main une des tiges afin de se maintenir solidement assis. Pour mettre la balançoire en mouvement, l'enfant s'aide des pieds, qu'il allonge de manière à atteindre le sol ; peu à peu les oscillations s'accroissent, et elles finissent par atteindre à un degré tel que les deux tiges passent du côté opposé et font le moulinet autour de l'axe : alors, par une inflexion particulière du corps, une nouvelle impulsion est communiquée à l'appareil, qui continue de tourner sur lui-même autant de fois et aussi

longtemps qu'il convient à l'enfant de prolonger le jeu. L'extrême facilité avec laquelle plusieurs petits garçons de neuf à dix ans répétèrent à tour de rôle ce singulier exercice me retint attentif pendant le quart d'heure que les cochers de la station passèrent à atteler. J'ignore s'il existe quelque part des balançoires pareilles ; mais jamais je n'en ai rencontré en Russie, où ce jeu est cependant un objet de divertissement très en vogue parmi les gens du peuple

#### IV.

Station de Kanjaskalia.

Le pays a de nouveau changé d'aspect : les hauteurs ont disparu, remplacées par de vastes plaines qu'une forêt couvre à perte de vue. Le peu de largeur de la voie, l'épaisseur du fourré, le manque absolu de poteaux indica-

teurs des verstes, — poteaux réservés aux routes de première classe, — donnent au chemin que nous parcourons quelque chose de sauvage et de désert. Vers la fin du relais, la forêt s'est cependant éclaircie, et nous avons pu distinguer la rivière Tsimel, l'une des mille artères du Saïma, qui, en cet endroit, forme une lagune d'une étendue considérable dont la surface est toute couverte d'îlots.

Toutes les maisonnettes du village de Kanjaskalia ont des toitures de forme aigüe, et elles sont peintes en rouge à la mode suédoise ; ceci leur donne un aspect original qui n'est point désagréable à la vue.

## V.

## Station de Poutilio.

Le sol étant ici particulièrement sablonneux, et les chevaux du pays n'étant point habitués à tirer, par la raison que la carriole est l'unique véhicule dont les Finlandais font usage, c'est à grand'peine que nous sommes venus à bout de ce relais. Encore ne sommes-nous arrivés qu'en laissant presque toujours la voiture rouler à vide, et nous résignant à la suivre à pied.

Au sortir de Kanjaskalïa, la route longe le bord de l'eau pendant neuf verstes. C'est toujours le Tsimel, mais qui devient ici d'une largeur telle, que, la brume aidant, c'est à peine si nous pouvions distinguer la rive opposée. Plus loin, le chemin s'enfonce dans une forêt de pins et de sapins assez clair-semés. Comme

les troncs y sont généralement dégarnis de branches, l'œil peut en sonder toute l'immensité. En plusieurs endroits je remarquai les traces d'un incendie, qui récemment y a porté le ravage. On sait que l'embrasement des forêts n'est que trop ordinaire en Finlande. L'aspect que présentaient les parties brûlées était des plus tristes : tout feuillage avait disparu, en laissant des troncs nus, calcinés, et garnis seulement de quelques branches carbonisées. Le sol lui-même, dépouillé par l'effet du feu des mousses qui le tapissaient, n'offrait à la vue qu'un désert de sable semé de blocs de granit blanchis par l'embrasement. Il serait malaisé de se représenter un tableau plus navrant.

## VI.

Station de Koulénoch, 10 heures du soir.

Le chemin de Poutilio à Koulénoch présente des particularités frappantes, et je doute fort que rien d'analogue se rencontre autre part. Déjà je savais, pour l'avoir entendu dire à Serdobol, que du côté de Neuschlott la route suivait la crête, en lame de couteau, d'une île rocheuse très-élevée et très-longue; je savais que c'était au moyen de cette île que la route conduisant à Kuipio avait pu être prolongée, avec deux courtes interruptions, à travers l'inextricable labyrinthe des eaux du Saïma. Eh bien! malgré tout ce qui m'en avait été dit, j'ai trouvé que la réalité surpassait de beaucoup tout ce que la pensée pouvait en concevoir.

Après avoir roulé pendant six verstes, au

sortir de Poutilio, à travers une contrée remarquable par la beauté du paysage, nous vîmes apparaître les eaux du Saïma, s'étendant de tous côtés devant nous. Vis-à-vis, à la distance d'une demi-verste, se dressait une berge granitique : c'était l'île en question, à laquelle on arrive au moyen d'un bac. En ce moment un vent impétueux agitait l'eau et soulevait de si fortes vagues, que le cocher, évidemment inquiet, confia au domestique le doute où il était que la traversée fût possible. Il paraît qu'assez souvent des voyageurs se trouvent retenus ici, même pendant plusieurs jours. On peut croire que je trouvais cette perspective peu rassurante. Deux bateliers survinrent. Les dimensions de l'équipage leur inspiraient évidemment quelque appréhension ; cependant, après s'être consultés, ils finirent par se charger de nous transporter : seulement ils ne croyaient pouvoir le faire avec sécurité, qu'en deux fois. On s'occupa aussitôt de dételer les chevaux et d'embarquer la voiture, opération assez difficile à cause de l'exiguïté du bateau.

J'y pris place avec mon valet de chambre, laissant M. D. avec le domestique finlandais sur le rivage. Nos deux bateliers, assistés de la femme de l'un d'eux, se mirent alors à ramer vigoureusement, et l'embarcation, malgré la lourdeur de sa charge, glissa rapidement sur le lac. Nous arrivâmes sans accident, ainsi que mon compagnon de route, que les bateliers allèrent prendre après m'avoir mis à terre. Les chevaux débarqués on se dépêcha de les ratteler, et nous partîmes pour parcourir l'île dans sa longueur, qui est de sept verstes.

D'abord nous eûmes à gravir une pente très-longue, au haut de laquelle se présenta une seconde montée beaucoup plus roide. Arrivés au point culminant du rocher, j'abaissai mes regards à droite, à travers les troncs d'arbres qui en tapissent le versant presque à pic, et je distinguai les cimes des grands pins qui croissaient au bord de l'eau, à près de trois cents pieds au-dessous de moi; je les abaissai de même à gauche, et je vis de ce côté la répétition de ce que je venais d'apercevoir à droite.

Qu'on juge, d'après cela, de la hauteur effrayante de cette chaussée naturelle, et de son peu de largeur ! A l'horizon j'apercevais une immense étendue d'eau, se ramifiant dans toutes les directions, tantôt en vastes lagunes parsemées d'îles rocheuses et boisées, tantôt en canaux contournés en mille replis tortueux. Tout en roulant à la cime de ce rocher, qui n'a littéralement que la largeur de la voie entre deux précipices, je me sentis plus d'une fois pris d'un vertige. Qu'un des chevaux fît un écart, et notre voyage se terminait dans le Saïma !

Au bout d'un certain temps la route descendit presque au niveau de l'eau, pour remonter bientôt à la même hauteur ; et de cette manière nous effectuâmes tour à tour une suite de montées et de descentes plus ou moins faciles. Ce ne fut qu'après une course de plus d'une heure par cette inimaginable route, que nous atteignîmes l'extrémité de l'île. Là se trouve un parc et une maison de plaisance fort belle, dont l'État a fait récemment l'acqui-

tion : il est en effet impossible de concevoir un site plus romantique.

Arrivés à ce premier terme de notre course, nous trouvâmes un bateau faisant office de bac, analogue à celui qui nous avait amenés dans l'île, mais un peu plus grand, et qui put recevoir à la fois la voiture et les chevaux. Ici l'espace à franchir en bateau est beaucoup plus considérable que du côté de l'île par où nous sommes venus. Notre navigation, cette fois, dura trois quarts d'heure. A mi-chemin l'embarcation passa à côté d'un petit îlot rocheux, sur lequel on a eu l'heureuse idée d'élever un kiosque, qu'entourent des saules et différents arbustes plantés dans de la terre végétale introduite à mains d'hommes entre les crevasses du rocher : auprès est un embarcadère où les bateaux abordent avec facilité. Cet îlot est placé dans les dépendances du parc ; la vue tout autour est véritablement ravissante. De chacune des huit arcades en treillage du kiosque, les regards rencontrent un paysage différent, où l'eau vient toujours

se placer entre les rochers que garnissent des mousses verdoyantes et qu'ombragent de grands arbres d'espèces variées.

Dès que l'équipage eut pris terre et qu'on eut rattelé, nous partîmes au grand trot sur une chaussée parfaitement horizontale. Mais, par un contraste singulier, celle-ci est de niveau avec la lagune même, au point que très-souvent le pied des chevaux clapotait dans l'eau. Qui nous eût aperçus en ce moment d'une certaine distance, aurait pu croire que notre voiture, comme le char des fées, effleurerait sans s'y enfoncer la surface du lac.

## VII.

Ville de Neuschlott, 14 juillet, 10 heures du soir.

Malgré mon vif désir d'arriver à Neuschlott de bonne heure dans la soirée, il était deux heures après minuit quand nous atteignîmes le bord de la rivière Haapawesi, au milieu de

laquelle sont situés les deux îlots que la ville occupe. Cette soi-disant rivière n'est, à proprement parler, qu'un canal naturel formé par le rétrécissement accidentel du Saïma, canal au moyen duquel la partie haute de cette suite de lacs enchevêtrés communique avec sa partie inférieure. Il a donc fallu embarquer encore une fois la voiture pour gagner la ville par eau. La barque a passé sous les murailles crénelées et les tours massives d'un antique château fort. Le passage a été long : un brouillard humide ne le rendait pas fort agréable, faiblement éclairés que nous étions par les pâles rayons de la lune, auxquels commençaient à se mêler les premières lueurs du jour <sup>1</sup>.

Débarqué à Neuschlott, mon premier soin fut de m'informer d'un logis. Une seule chambre restait vacante dans l'auberge que l'on m'indiqua, et l'on m'en demandait un prix exorbitant. J'allais me mettre en quête d'une

<sup>1</sup> Voyez la note K à la fin du chapitre.

autre hôtellerie, quand, au bruit que nous faisons sur la place, une fenêtre s'ouvrit : un monsieur à prestance majestueuse, enveloppé d'une belle robe de chambre à ramages, m'adressa du balcon la parole en russe, s'enquérant du sujet de la discussion et m'offrant obligeamment ses services. Je lui dis ce qui m'arrivait et le priai de m'indiquer un lieu où nous pussions trouver à nous loger. Avec un sourire équivoque dont je ne compris la valeur qu'un peu plus tard, le monsieur m'assura que cette auberge était la seule qui fût digne de recevoir des voyageurs en poste, et ajouta qu'on n'avait pas l'habitude d'y surfaire. Vaincu par la fatigue, et nécessité faisant loi, je m'installai dans cet hôtel, faute de mieux. J'ai su ce matin que le personnage officieux n'était autre que l'aubergiste lui-même. Du reste la maison n'est pas mauvaise, et la nourriture y est très-passable, ainsi que le coucher.

Ce matin, à dix heures, nous sommes sortis, M. D. et moi, pour aller visiter le château fort. Nous avons traversé plusieurs rues, or-

nées presque toutes de petits jardins attenant aux maisons et séparés de la voie par un grillage ; puis nous sommes arrivés à un pont qui met en communication l'île que la ville occupe avec l'îlot où s'élève le château fort. Charmé de l'aspect pittoresque qu'offraient ses vieilles tours et ses remparts crénelés, je me disposais à en prendre un croquis, lorsque je vis un militaire, en redingote d'officier, se diriger vers moi : c'était le chef de la compagnie de vétérans préposée à la garde des objets d'équipement emmagasinés dans la forteresse, laquelle est actuellement démantelée et dépend des autorités municipales de Neuschlott. L'officier ne vint pas moins s'enquérir de mes intentions ; mais lorsqu'il vit qu'il ne s'agissait que d'un croquis d'artiste, il fut le premier à m'indiquer le point de vue le plus favorable, m'autorisant de plus à pénétrer dans l'enceinte pour visiter en détail l'antique édifice dont il me parlait comme d'une ruine curieuse.

Après avoir traversé le pont-levis, nous

nous trouvâmes en face d'une large porte cintrée, dont les battants, garnis de bandes de fer, portaient le cachet de la vétusté. Cette porte, sous laquelle je m'engageai, nous amena dans une vaste salle formant vestibule, très-remarquable par l'élégance de sa voûte, où l'architecte a multiplié les entre-croisements les plus compliqués. Un vétérân que je rencontrai se chargea de me servir de guide. Prenant les devants, il commença par nous introduire dans la cour principale du château, qu'entourent de hautes murailles à créneaux avec réduits cintrés à la base, aboutissant à des meurtrières où se trouvaient jadis des pièces d'artillerie de fort calibre. Plusieurs longues et spacieuses terrasses s'y étendent le long des murailles, reliant entre elles les grosses tours destinées à couvrir les parties saillantes. Dans la cour s'avancent deux larges escaliers qui conduisent à ces terrasses. Notre guide se mit à gravir les marches dégradées de l'un d'eux, et nous le suivîmes. Arrivés en haut, il nous recommanda de serrer la mu-

raille de près , de crainte d'accident , attendu que les voûtes menacent ruine ; du reste , l'aspect seul des dalles brisées presque toutes et très-dégradées commandait une extrême prudence. Après avoir suivi avec précaution la terrasse dans sa longueur, nous arrivâmes à une porte donnant entrée dans l'une des tours.

J'y pénétrai , et , m'avançant dans un étroit corridor qui suit la muraille circulaire , j'arrivai à un réduit occupant l'intérieur d'une tourelle suspendue au mur, au-dessus des eaux du Saïma. Si la tradition est véridique , un prisonnier d'État très-important y a vécu renfermé pendant nombre d'années. En quittant la tourelle , nous montâmes un escalier en colimaçon qui me conduisit à l'étage supérieur : je me trouvai dans une vaste salle percée de meurtrières, où, il y a peu de temps encore , plusieurs pièces de canon étaient braquées. De là, je montai au troisième étage, et il ne me restait plus qu'une quarantaine de marches à franchir pour gagner le

sommet de la tour ; mais l'état de complète dégradation de l'escalier m'empêcha d'aller plus loin. Je le regrettai, car le guide m'avait dit qu'il s'y trouvait encore plusieurs vieilles pièces de canon suédoises qu'on n'avait pu enlever à cause de leur poids. Revenu au bas, j'entrai dans un couloir caché dans l'épaisseur de la muraille, et j'arrivai par ce passage secret à la salle d'armes du château. Cette salle est carrée et occupe à elle seule un bâtiment distinct attenant à la tour. Ce qui la rend particulièrement intéressante, c'est la richesse des détails d'ornementation gothique dont elle est décorée, et que faisait encore mieux ressortir en ce moment un rayon de soleil qui illuminait vivement une partie de la voûte.

De la salle d'armes, un escalier droit me conduisit à un balcon découvert, ou plutôt à une petite terrasse qui aboutit à une énorme tour, le plus grand des cinq donjons qui dominent les remparts du château. Cette tour était autrefois beaucoup plus élevée ; mais le tonnerre y étant tombé, le feu prit à des

munitious qui s'y trouvaient emmagasinées, et tout l'étage supérieur s'écroula. C'est à la suite de cette catastrophe que l'on a établi en tôle la toiture actuelle, qui jure d'une manière disgracieuse avec l'ensemble des bâtiments. Je descendis alors un escalier tournant qui m'amena dans une salle ronde, de la grandeur de la tour. Le guide m'apprit que lorsqu'on opéra le désarmement du château, des ouvriers s'étant avisés de soulever quelques-unes des planches formant le plancher de cette salle, y avaient trouvé une quantité considérable d'avoine avariée qui paraissait avoir été cachée là depuis très-longtemps. De cette salle, je gagnai la terrasse attenante d'où j'allai rejoindre M. D. dans la cour par un des escaliers extérieurs.

Pour achever ma visite du château, le vétéran me fit passer dans une belle rotonde que l'on dit avoir servi d'arsenal. Ici encore j'admiraï la hardiesse de la voûte, qui pouvait à juste titre passer pour un chef-d'œuvre d'architecture gothique. La salle n'offrait d'ail-

leurs rien de particulier. Un étroit corridor me conduisit à une seconde cour que partage en deux parties un fossé maçonné rempli d'eau courante. Désirant prendre une idée de la belle vue que l'on embrasse du haut des murailles , j'entrepris de grimper jusqu'au chemin de ronde par un escalier qui très-probablement n'avait pas servi depuis l'époque où il était fréquenté par les arquebusiers : j'y parvins, et pour mieux apprécier la beauté du coup d'œil, je longuai la muraille dans toute sa longueur. Je fus frappé de la variété des aspects que déroulaient à mes yeux ces rivages capricieusement contournés, tantôt verdoyants, tantôt rocheux, que baignent les eaux limpides du Saïma.

N'ayant plus rien à voir dans le château, je remis une gratification au guide et nous reprîmes le pont-levis pour rentrer en ville. Chemin faisant, je fis la rencontre du prêtre russe de Neuschlott, avec lequel je liai connaissance. Le digne ecclésiastique, que j'avais reconnu dès l'abord à sa longue robe de soie violette,

m'invita, ainsi que M. D., à venir nous reposer dans sa modeste demeure : j'y trouvai un appartement tenu avec une propreté charmante, et que décorait, entre autres, une fort belle carte du grand-duché de Finlande, suspendue à la muraille en manière de tableau. Notre respectable hôte, qui paraissait connaître à fond la géographie de la contrée, m'y fit suivre le réseau si compliqué des eaux du Saïma.

De retour à notre auberge, le dîner, qui fut promptement posé sur la table, nous parut passablement bon. Le soir, vers sept heures, apercevant la rue qui de déserte qu'elle était auparavant venait de se remplir de monde, nous nous joignîmes à la foule des promeneurs. Je me trouvai conduit dans une direction opposée à notre course du matin. Après avoir passé devant l'église russe, qui est spacieuse, nous gagnâmes, par une large rue, le pont qui met la ville en communication avec la terre ferme. Au milieu de ce pont, le parapet a été disposé en saillie de forme cir-

culaire , de manière à ménager l'espace d'un banc d'où l'on jouit d'une vue enchanteresse. Bon nombre de personnes y étaient assises ; nous nous y arrêtâmes également , et nous pûmes jouir à notre aise du beau paysage qui s'offrait à nos regards. A gauche se dessinait à l'horizon les lignes dentelées d'un groupe de montagnes. A droite , c'était une rangée de jolies maisonnettes , séparées les unes des autres par de petits jardins entourés de grilles peintes en vert et blanc ; devant nous , enfin , se déployait une vaste étendue d'eau parsemée d'îles aux formes capricieuses, où se reflétaient les teintes ardentes du soleil couchant.

Après être demeuré assez longtemps à jouir de la beauté du coup d'œil , nous traversâmes le pont et suivîmes pendant une bonne demi-verste la route de Kuopio. Chemin faisant , je rencontrai plusieurs croupes granitiques, placées à fleur de terre, dont la surface est toute sillonnée de stries parallèles entre elles, les unes d'une ténuité extrême , les

autres au contraire formant de véritables cannelures. C'était pour la seconde fois, depuis mon arrivée en Finlande, qu'il m'arrivait de rencontrer des roches striées; aussi leur aspect m'intéressa-t-il vivement.

Sur ces entrefaites, l'atmosphère étant devenue quelque peu humide, nous nous dépêchâmes de reprendre le chemin de la ville. A demain le départ pour Kuopio.

---

(Note G, page 136.)

#### LE LADOGA ET SES ÎLES.

Ce qui surtout distingue le Ladoga, outre son immense étendue qui occupe cent soixante et quinze verstes en longueur et cent cinquante verstes en largeur, c'est la grande quantité d'îles dont il est parsemé. Celles qui bordent la rive méridionale sont formées de roches sédimentaires mêlées à des roches de nature ignée : celles au contraire qui en bordent les bords septentrionaux et occidentaux sont exclusivement de formation plutonique. La grande île de Konévetz, placée à peu près à mi-chemin entre l'extrémité sud et l'extrémité nord du lac, bien connue par le monastère qui s'y trouve, est composée exclusivement de roches de dépôt. Plusieurs des îles situées le long du rivage oriental sont dans le même cas. L'île Konévetz indique la limite des roches sédimentaires ; les roches plutoniques apparaissent plus loin du côté du nord. Konévetz est de forme longue, et semée de proéminences qui s'avancent dans le Ladoga sous forme de caps. Cette île est placée en face de la baie de Sordoalaks, unique lieu de refuge pour les bateaux surpris par la tempête dans la partie sud du lac.

Les îles exclusivement formées de roches cristalli-

nes, telles qu'on en rencontre le long des rivages nord et ouest du Ladoga, sont infiniment plus intéressantes pour le géologue. Ces *chkers* (nom qu'on leur donne dans le pays) ont leur point de départ à Keksholm et s'étendent sous forme de chapelet jusqu'aux confins du gouvernement d'Olonetz; des canaux plus ou moins larges les séparent. Quelques *chkers* sont petits au point de ne former qu'un écueil menaçant et nu, parfois élevé au-dessus de l'eau; d'autres, au contraire, embrassent un espace de plusieurs verstes et sont habités. Le plus grand nombre de *chkers* de cette dernière catégorie sont réunis en un vaste groupe à l'extrémité septentrionale du lac, du côté de la ville de Serdobol.

Les îles du Ladoga ont pour habitants des Finlandais et des Russes; mais ceux-ci sont dénationalisés au point qu'ils ont presque entièrement oublié leur langue. Les villages sont toujours situés dans les parties où le sol est uni, au bord de quelque baie; ces emplacements sont préférés à cause des facilités qu'ils offrent pour la pêche, principal moyen d'alimentation des habitants. Le terrain végétal ne formant qu'une couche très-mince, il en résulte qu'il faut le fumer à plusieurs reprises pour l'obliger à produire. Les cultures obtenues par ce moyen se composent de scigle, d'orge, d'avoine, de chanvre, de lin et de pommes de terre; on rencontre même çà et là

des plantations de tabac. Pour se procurer du fumier en quantité suffisante, les habitants ont soin d'entretenir des troupeaux, qui trouvent à paître où ils peuvent : on conçoit que les pâturages ne peuvent être abondants dans ces îles parsemées de rochers. Les troupeaux de moutons sont mis à paître au printemps pour être ramenés au bercail en automne, de telle sorte qu'ils passent tout l'été en complète liberté.

Si peu abondantes sont les récoltes, que non-seulement l'habitant des îles ne vend aucune partie du blé récolté, mais que même il en achète chaque hiver pour se nourrir. Aussi s'estime-t-il heureux de trouver en tout temps un travail assuré dans l'exploitation des carrières de marbre et de granit. Dans les moments perdus, il s'occupe de la pêche dans le lac, qui est renommé pour l'excellente qualité et l'abondance du poisson.

Des différentes îles qui bordent le rivage septentrional du Ladoga, la plus peuplée est l'île de Rékalé; elle est voisine de Serdobol. C'est dans sa partie occidentale que se trouve le principal village. Cette île est séparée de l'île de Toulolé par un étroit canal. A l'est de Rékalé se trouve l'île de Palo-Tsalo : celle-ci, ainsi que l'île de Maki-Salo, sont grandes et contiennent l'une et l'autre plusieurs villages. Les autres îles du groupe sont inhabitées.

Plus à l'est, on rencontre successivement les îles

de Voroutchisary et de Pouzoula : cette dernière est en face du village de Pitkaranta, renommé par la richesse des mines de cuivre qui en ont emprunté le nom. Quoique grande, car sa longueur est de cinq verstes, elle est pourtant déserte ; des fourrés impénétrables, des marécages dangereux et des montagnes de granit des plus escarpées la coupent dans toutes les directions. Un groupe très-nombreux d'îlots se trouve à côté. Ce groupe est placé à l'entrée d'un golfe au fond duquel est le village de Kaïrine. Passé Pouzoula, vers les confins du gouvernement d'Olonetz, se trouvent deux vastes îles. Au midi des îles Markato-Sary, qui ne sont pas habitées, le long de la rive occidentale, est l'île Gouïlaks : sa forme est allongée, et ses bords déchirés forment des criques profondes, très-commodes pour les bateaux que le mauvais temps a surpris. L'île rocheuse de Rakasari est située tout à côté. A partir de Poutçalo, en suivant la côte occidentale, jusqu'à Keksholm, on rencontre une grande quantité d'îlots inhabités.

Les îles qui bordent le rivage septentrional du lac peuvent se partager géologiquement en plutoniques et en métamorphiques : dans les premières on rencontre le granit principalement, et la syénite par exception. Le granit est très-varié dans sa contexture ainsi que dans ses teintes, qui varient du rose tendre au gris presque noir. L'île de Markato-Sari renferme, chose

rare, du granit blanc. En fait de roches métamorphiques, le gneis est surtout abondant ; il est ordinairement de couleur grisâtre et se rencontre accolé au granit. Divers minéraux existent unis aux roches principales que nous venons d'énumérer : par exemple, le grenat, le quartz, la pyrite de fer, et le talc par larges feuilles. Ce dernier minéral affecte la teinte noirâtre, tandis que le quartz est du plus beau blanc. L'île de Licri-Sari est riche en excellente argile à porcelaine.

La végétation, dans les différentes îles du Ladoga, est, à de très-petites différences près, la même que celle des environs de Pétersbourg : ainsi, par exemple, dans les fourrés épais qui tapissent les îles de Poutçalone-Sari, de Rékalé, de Valaam et de Konévetz, c'est le pin sylvestre, le sapin, le bouleau et le tilleul qui dominent ; on y rencontre en outre des trembles, des platanes, des érables et des sorbiers. La violette s'y montre en abondance. Des fraisiers et des framboisiers y croissent à l'état sauvage, à côté d'une grande variété de plantes ; citons le *Sedum telephium* L., le *Hieracium auricula* L., le *Solidago Virgaurea* L., l'*Achillea millefolium* L., l'*Empetrum nigrum* L., le *Vaccinium Vitis Idaea* L., le *Vaccinium Myrtyllus* L., le *Trientalis europaea* L., le *Stachys palustris* L., le *Linaria vulgaris*, et enfin le *Polygonum amphibium* L.

Nous avons dit que les eaux du Ladoga nourrissent des poissons excellents : on cite la perche de rivière, le *perche* (*Perca cernua*), le *soudak* (*Perca lucio-perca*), la *plotva* (*Cyprinus crythrophthalmus*), le *lech* (*Cyprinus Brama*), le *riapouchka* (*Salmo albula*), le *lososs* (*Salmo eriox*), la *palia* (*Salmo trutta*), le *sigh* ou *lavaret*, le *khariouss* (*Salmo Thymallus*), la lotte et le brochet.

(Note H, page 156.)

#### CANAUX DE LA RUSSIE.

Les différents canaux qui sillonnent la surface de la Russie d'Europe se partagent en quatre lignes principales ; à savoir : 1° la ligne qui réunit la mer Baltique à la mer Caspienne ; 2° la ligne qui relie la mer Blanche à la mer Baltique ; 3° celle qui établit une communication entre la mer Blanche et la mer Caspienne ; 4° enfin, celle qui fait communiquer la mer Baltique à la mer Noire. La première de ces quatre lignes principales, la seule dont nous ayons à nous occuper, comprend les trois systèmes de Vichni-Volotchok, de Tikhvinsk et de Marie. Le système de Vichni-Volotchok aboutit à la rivière Volkoff, qui débouche dans le Ladoga ; le système de Tikhvinsk aboutit à la rivière Saïsi, qui également

verse ses eaux dans le Ladoga ; le système de Marie aboutit à la Svira , qui elle aussi est tributaire de ce vaste lac. Mais c'était peu que de faire converger ces trois grandes artères vers le Ladoga , de manière à permettre aux bateaux chargés de gagner Saint-Pétersbourg ; il fallait encore les mettre à l'abri des fortes tempêtes du lac et des écueils qui en rendent la navigation très-périlleuse. C'est à quoi on est parvenu en creusant un canal, qui, partant de l'embouchure de la Svira , contourne le rivage sud-est du Ladoga , gagne l'embouchure du Saïsi , puis celle de Volkoff , et enfin va joindre la Néva sous Schlüsselbourg , au moyen d'écluses monumentales qui sont généralement considérées comme un chef-d'œuvre de construction. A l'époque où Schlüsselbourg n'était qu'un misérable village , il se nommait Orékoff , du nom de l'îlot qu'il occupait. Plus tard , en 1323 , les Novgorodiens l'entourèrent de fortifications , ce qui dès lors lui donna quelque importance. Vingt-cinq ans après , le roi de Suède Magnus leur enleva cette position , et donna à la cité naissante le nom de Péters-Bourg ; mais ce souverain ne la posséda que pendant une année , les Novgorodiens ayant enlevé la ville d'assaut , en 1349. Les Suédois s'en emparèrent derechef en 1411 , et la gardèrent jusqu'en 1594. Cédée à cette époque à la Russie , elle retourna encore une fois à la Suède en 1612. Ce furent en définitive les

armes victorieuses de Pierre le Grand qui la sou-  
mirent d'une manière irrévocable au sceptre russe,  
en 1702, et ce fut le tsar qui donna à la ville le nom  
de Schlüsselbourg, qu'elle continue de porter.

(Note I, page 157.)

#### MONASTÈRE DE VALAAM.

On ignore au juste à quelle époque a été fondé le célèbre monastère de Valaam; seulement il est hors de doute qu'il existait déjà au xvi<sup>e</sup> siècle. Au rapport de quelques chroniqueurs, le roi de Suède Magnus, après avoir vu son armée taillée en pièces par les Novgorodiens en 1349, et se trouvant réduit à chercher son salut dans la fuite, se serait embarqué sur le Ladoga; mais le bateau qui le portait ayant fait naufrage près de l'île de Valaam, Magnus aurait gagné l'île, et s'y serait fixé près d'un petit groupe de religieux pour achever ses jours dans la retraite. — L'île a vingt-sept verstes de tour (27 kilomètres); les bords en sont rocheux dans beaucoup d'endroits, ailleurs ils sont sablonneux. De profondes découpures y forment des baies spacieuses, très-variées dans leurs contours. Le *fer oxydé brun* abonde dans l'île, au point de former des montagnes entières. Toutes les fois que l'eau est violemment agitée, les

vagues rejettent sur ses côtes une sorte de sable ferrugineux, ressemblant à de la limaille, que l'on vend à Saint-Pétersbourg sous le nom vulgaire de *gélezni-péçok* (sable de fer). Les minéralogistes infèrent de ceci qu'il doit exister en cet endroit du lac de grandes masses de fer à l'état natif, dont l'eau détache sans cesse des parcelles. L'île tout entière est peuplée d'une prodigieuse quantité de lapins, et les rochers qui l'entourent sont fréquentés par des troupes de veaux marins de petite taille et de couleur noire.

(Note K, page 175.)

#### NEUSCHLOTT.

Neuschlott, en finnois Sawoulinna, et jadis chez les Suédois Olofsborg, occupe deux îlots réunis par un pont. Sur l'un de ces îlots s'élève un château fort, actuellement à l'état de ruine, que le général Tott, à l'époque où il gouvernait le grand-duché pour la Suède, construisit en 1477. Le but de cette construction était de protéger l'étroite lagune au milieu de laquelle la forteresse s'élève, et qui forme un canal naturel par lequel la partie du Saïma, dite *du midi*, communique avec la partie dite la Saïma *du nord*. Neuschlott fut cédé à la Russie en vertu du traité d'Abo; plus tard, en 1788, les

Suédois en investirent le château fort, dont ils firent le siège, mais sans succès. Des deux tours principales du château, l'une est connue dans le pays sous le nom de *Kirk*, et l'autre sous celui de *Klok*; ce qui fait supposer que dans la première se trouvait la chapelle du château, tandis que la seconde faisait office de clocher. Naguère encore on montrait au sommet d'une des tours des plaques de fer aux armes de la Suède. On y a découvert une sorte d'oubliette pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, où se trouvaient des débris de squelettes humains et des chaînes à menottes rivées dans la maçonnerie.

---



# **CHAPITRE VI**

**DE NEUSCHLOTT A KUOPIO**



Départ de Neuschlott. — Nature du sol ; aspect du pays. Manière d'empiler le foin. — Organisation ecclésiastique. — Couchée excellente. — Les sempiternelles. — Détail d'architecture. — Singulier lit. — Chute d'eau d'Igoroïis. — Usine de fer de Verkaüs. — Magnifique cataracte. — Carrière de marbre blanc ; ce qu'on en fait. — Arrivée à Kuopio ; méchante réception. — Visite rendue à la principale autorité du pays ; bon accueil. Renseignements sur la contrée. — Comment s'opèrent les défrichements. — Banques locales. — Le *tarantass* devenu un objet de curiosité. — La maison de campagne du gouverneur ; site pittoresque. — Le maître et son jardinier. — Un kiosque. — Soirée passée chez le gouverneur. Anecdote.



## CHAPITRE VI.

DE NEUSCHLOTT A KUOPIO.

### I.

Station de Kaloislaks, 15 juillet, midi.

J'étais ce matin sur le point de monter en voiture pour quitter Neuschlott, lorsqu'on me remit une charmante corbeille de fraises : c'était de la part de l'ecclésiastique qui hier m'a si gracieusement accueilli dans sa demeure. Le digne prêtre me faisait dire qu'il n'oublierait pas de prier pour la réussite de mon voyage. Je fus touché de cette attention toute pastorale. Du reste, on se rendra compte du plaisir

qu'avait pu lui causer la rencontre d'un compatriote, si l'on réfléchit qu'il est très-rare que des touristes russes fassent apparition ici. Tous ceux des habitants de Saint-Pétersbourg qui d'ordinaire visitent la Finlande, se contentent de longer le bord du golfe jusqu'à Helsingfors pour aller y passer la saison d'été, et encore ce trajet s'exécute-t-il presque toujours par eau, en bateau à vapeur ; mais Serdobol même, quoique situé sur le Ladoga et en communication directe avec Pétersbourg, n'est visité qu'à de rares intervalles. Quant à l'intérieur même du grand-duché, on peut dire que les touristes n'y mettent pas le pied.

Au sortir de Neuschlott, la route court à travers une contrée montagneuse. Après avoir fourni quelques verstes, nous rencontrâmes une île de forme longue, entourée de lagunes qui dépendent du Saïma. Deux ponts de bonne apparence la mettent en communication avec la terre ferme. Au delà, les montagnes continuent à s'élever et se rapprochent de telle sorte, que l'on finit par voyager au fond

d'une gorge profonde, ayant à droite et à gauche des escarpements granitiques d'une hauteur considérable. Près de la station où nous sommes en ce moment, ces rochers disparaissent tout à fait. L'œil ne distingue plus maintenant qu'un réseau inextricable de lacs, tout parsemés d'îlots verdoyants et de pointes rocheuses de couleur noirâtre.

## II.

### Station d'Inalambi.

Les forêts ont reparu. Elles couvrent un terrain d'alluvium composé d'un mélange de sable jaune et de cailloux de moyenne grosseur, sur lequel s'étend une couche très-mince de terre végétale. Tantôt les eaux du Saïma se montrent brusquement; tantôt elles se cachent derrière les accidents du sol. L'aspect général est celui d'une contrée plate

envahie par une vaste inondation, que borne à l'horizon une longue ligne de montagnes entremêlées de rochers de granit, de couleur blanchâtre et de forme abrupte.

### III.

Station de Randalalmi, 10 heures du soir.

Contrée boisée, rares montagnes, portions de forêts défrichées récemment ou en train de l'être : tels sont les principaux caractères du pays entre Inalambi et Randalalmi. J'observe chemin faisant, aux environs des fermes, qui sont nombreuses, une sorte d'échafaudage qui sert à soutenir les énormes meules de foin en usage dans le pays ; il se compose d'une double rangée de perches, hautes d'une vingtaine de pieds, plantées verticalement en terre sur deux rangs, et que des pièces de bois plus minces relie à moyenne

hauteur, de manière à assurer la solidité du tout. Cet appareil, pris dans son ensemble, a la forme d'un carré long. C'est entre les deux rangées de perches que le foin est empilé en le faisant déborder, de manière à ce qu'elles y restent noyées. On sent que pour des meules qui ont habituellement trente pas en longueur sur vingt cinq pieds de haut, un bâtis de cette espèce peut être nécessaire afin d'en prévenir l'éroulement.

Le bourg de Randasalmi, qui donne son nom à la station, est rangé parmi les principales cures du pays. Son église, du culte luthérien, devant laquelle passe la route, a très-bonne apparence. On sait que ce fut Gustave Vaza qui contraignit les Finlandais à se séparer de la communion romaine pour embrasser le luthéranisme. A cette époque, il partagea la contrée en deux éparchies pour l'administration ecclésiastique : celle d'Abo et celle de Viborg. A la paix de Neustadt, l'évêché d'Abo fut transféré dans la ville de Borgo ; cette division subsiste encore. L'archevêché d'Abo et

l'évêché de Borgo comprennent un nombre considérable de cures, administrées par des pasteurs. Parmi ces cures, celles qui embrassent un trop grand espace sont subdivisées en sections, désignées par le nom de *chapelles*; celles-ci sont administrées par de simples chapelains, sous la surveillance du pasteur du *kirchpil* dont ils relèvent.

La maison de poste où nous nous disposons à passer la nuit a tout à fait l'apparence d'une de ces anciennes demeures de gentilshommes campagnards, dont la tradition se perd de jour en jour. Nous y avons été reçus par deux sempiternelles, qui lorsqu'elles m'entendirent parler le russe, qu'elles ne comprenaient point, se mirent à pousser des *hélas!* de la manière la plus comique. Elles imaginèrent d'appeler notre domestique finlandais, et lui faisant faire office de truchement, elles nous soumirent à un interrogatoire en forme; la scène se prolongeait et nous commençons à être excédés, quand est survenu le fils de la maison. C'est un homme de bon sens, qui s'est empressé de

mettre un terme au bavardage , en faisant tout apporter pour notre installation. L'appartement où nous voici établis est très-confortable , et la salle principale , toute décorée d'estampes coloriées représentant Blücher et d'autres généraux ses contemporains , renferme parmi d'autres plantes un oranger d'une beauté rare ; cet arbre merveilleux produit chaque année d'excellentes oranges , dont le débit est assuré dans la ville de Saint-Michel , située à petite distance , mais en dehors du chemin que nous parcourons.

Comme le repas annoncé tardait à venir , nous sortîmes pour faire quelques pas devant la porte de notre demeure , qu'entourent des hauteurs granitiques d'un aspect pittoresque. En allant et venant , mes yeux rencontrèrent par hasard une rangée de fenêtres basses , pratiquées immédiatement au-dessous du toit ; ne comprenant pas quel en pouvait être l'usage , je grimpai à une échelle fixe , faisant office d'escalier , et je vis une sorte de mansarde d'une propreté parfaite , où étaient disposées

les provisions tenues en réserve pour les voyageurs. Toutes les maisons du pays ont un grenier semblable. Le plancher est établi au-dessous du comble, et c'est à y faire pénétrer le jour que servent les fenêtres en question. Dans ce système de construction il n'existe pas de lucarnes dans le toit.

Mais je m'entends appeler pour aller m'asseoir à une table couverte de différents mets d'apparence appétissante : nous prendrons ensuite, suivant une coutume invariable, une tasse de thé de caravane, dont j'ai eu soin de m'approvisionner à Pétersbourg ; c'est le complément ordinaire de nos repas du soir.

## IV.

Station de Ridtoiss, 6 juillet, midi.

J'ai passé la nuit à Randalalmi, dans un singulier lit : c'est une sorte de commode basse, de forme allongée, n'ayant qu'un seul tiroir que l'on tire ou que l'on rentre à volonté suivant le besoin. Ce tiroir renferme un matelas sur lequel on étend des draps et des couvertures, et le lit est fait. Malgré la singulière sensation que j'éprouvai au premier moment de me sentir enfermé dans ce tiroir, je ne tardai pas à m'y endormir.

Le pays que le relais d'aujourd'hui nous a fait traverser, est entièrement couvert de forêts et tout parsemé de blocs de granit roulé, de moyenne dimension. Çà et là l'œil rencontre quelques carrés conquis sur le fourré par le

défrichement, et transformés en champs de blé qui paraissent promettre une moisson abondante.

## V.

### Station de Katsalaks.

On m'avait beaucoup vanté une chute d'eau située auprès de la station d'Igoroïs, entre Ridtoïss et Katsalaks où nous venons d'arriver. Mais l'attente cette fois a été complètement trompée, car rien n'est plus insignifiant que cette cascade, fort utile d'ailleurs par l'eau qu'elle fournit à un grand nombre de moulins, parmi lesquels sont plusieurs moulins à scies où se débitent quantité de planches de pin provenant des forêts du pays environnant.

Les chevaux qui nous avaient été fournis à la station d'Igoroïs étaient si peu dressés, et le cocher si peu habitué à conduire, que c'est avec beaucoup de peine que nous sommes

arrivés jusqu'ici; encore avons-nous failli culbuter plus de vingt fois en route.

## VI.

Station de Kansala, 11 heures du soir.

A dix verstes en avant de Katisalaks se trouve l'usine de fer de Verkaüs <sup>1</sup>, dont les nombreux et vastes corps de bâtiments en briques attestent l'importance. M. D., étant comme moi d'avis de la visiter, je fis arrêter en face de la porte principale, et envoyai le domestique finlandais demander l'autorisation nécessaire. Peu d'instants après, il était de retour, accompagné du gérant de l'usine, qui m'offrit avec une bonne grâce parfaite de me conduire lui-même dans les différents ateliers. J'allai d'abord visiter les hauts fourneaux où

<sup>1</sup> Voyez la note I à la fin du chapitre.

s'opère la conversion du minerai en fonte ; de là, il me fit passer dans la fonderie, où l'on venait peu d'instants auparavant de couler plusieurs pièces de fort calibre pour l'usage de la marine. Puis je pénétrai dans la grande forge, où plusieurs ouvriers s'occupaient en ce moment de diriger le cinglage de la loupe sous l'action puissante d'un énorme martinet.

De là, j'allai jeter un coup d'œil sur l'atelier des mécaniciens : je les vis en train d'ajuster les différentes pièces d'une machine soufflante, déjà aux trois quarts montée. J'admirai le fini du travail, la précision des engrenages, et l'élégante disposition de l'ensemble. Le minerai dont l'usine fait usage est du fer oxydulé brun, que fournit en abondance un lac éloigné de huit verstes de l'établissement. Toutefois, on ne parvient à communiquer au fer le degré de ductilité nécessaire, qu'en ajoutant une certaine quantité de minerai d'espèce différente, et qu'il faut se procurer par voie d'achat. C'est depuis un petit nombre d'années seulement que l'usine

de Verkaüs a introduit chez elle la fabrication des machines, et cependant elles sont déjà très-recherchées. Aujourd'hui, le directeur songe à substituer à la mise en barres au martinet l'étirage suivant la méthode anglaise. Outre le fer que produit l'usine, tant pour la consommation intérieure que pour l'exportation à l'étranger, on y fabrique une énorme quantité de clous de fort calibre, destinés aux constructions navales des divers chantiers de la Finlande. Un bon ouvrier est en état de confectionner par jour jusqu'à trois mille clous de cette espèce.

Au moment où je me disposais à remonter en voiture, le gérant me proposa de me mener voir une cataracte que l'on entendait mugir à peu de distance. Cette chute d'eau est formée par la rivière Verkaüs, qui sert à joindre entre elles deux parties distinctes du Saïma. Pour arriver à la cataracte, le guide suivit un long barrage à claire-voie, établi en travers du courant de la rivière et n'offrant en largeur à sa surface que l'espace strictement

indispensable pour qu'un homme puisse y marcher. Ce barrage, qui n'interrompt pas le courant, a été établi pour mettre les roues à aubes de l'usine à l'abri de l'agitation de l'eau, qui est excessive au-dessus. Là, roule le courant, qui, contrarié par les brisants qu'il rencontre, poursuit sa course chargé d'écume, tandis qu'au-dessous l'eau reste dans un état de calme parfait. J'éprouvais, au bruit assourdissant du torrent qui se frayait un passage sous mes pieds à travers les pilotis du barrage, un sentiment de vertige dont je ne pouvais me défendre. Je passai de la sorte devant la chute en partie masquée par des rochers, et gagnai en définitive l'îlot. Il fallut pour jouir de la vue de la cataracte le traverser dans sa longueur, ce qui était assez difficile à cause des blocs de granit et des ronces qui s'y entre-croisent dans tous les sens et interceptent le chemin. Après avoir surmonté ces obstacles, je fus amplement récompensé de mes efforts par la magnificence du coup d'œil. La largeur de la rivière en cet endroit est immense ; une

ceinture de rochers à travers lesquels l'eau s'écoule en mugissant, s'étend depuis l'îlot jusqu'au rivage. Au-dessous est un saut dans lequel le tourbillon tombe en bondissant. Prise dans son ensemble, la cataracte de Verkaüs rappelle la célèbre chute du Rhin qu'on admire à Schaffouse.

Après avoir contemplé pendant assez longtemps le magnifique coup d'œil de cette masse d'eau tombant avec violence, broyée contre les rochers et réduite en poussière qui monte et se projette au loin, je repris le chemin de l'usine, en traversant de nouveau le barrage dans sa longueur. De retour auprès du tarantass, je retrouvai M. D., qui s'y était établi pour m'attendre et employait son éloquence à calmer l'impatience du cocher. J'y pris place au moment même, et nous partîmes au grand trot. Notre intention est de passer la nuit dans cette maison de poste, qui est située au milieu d'une forêt de pins d'une hauteur prodigieuse, et du plus majestueux aspect.

## VII.

Station de Nivolo, 17 juillet.

Comme le chemin, au sortir de Katisalaks, suit une rampe pratiquée sur le penchant d'une montagne, il en résulte que l'œil peut embrasser une vaste étendue de pays. Les eaux du Saïma l'occupent en grande partie, ici se répandant en lagunes dont la surface scintille au soleil comme autant de miroirs d'argent, là s'écoulant en rivières ou se repliant en canaux sinueux, qui serpentent à travers la plaine, contournent le pied des coupes rocheuses, et vont porter de l'un à l'autre l'abondant tribut de leurs eaux.

## VIII.

Station d'Enrichnass.

Cette maison de poste est admirablement tenue, et tout y annonce le voisinage d'une ville importante. C'est qu'en effet dix verstes seulement nous séparent de Kuopio, le chef-lieu du gouvernement de ce nom.

Nous venions de traverser une contrée pittoresque et nous n'étions plus qu'à deux ou trois portées de fusil de la station, quand j'aperçus à droite de la route une excavation profonde, pratiquée dans une pierre d'un blanc éclatant. Fidèle à la règle que je me suis prescrite, j'ai fait arrêter et suis descendu de voiture pour aller voir ce que c'était. Un sentier pratiqué dans le rocher même m'amena en peu d'instant au fond de l'excavation. La pierre exploitée est un calcaire saccharoïde de fort belle qualité,

que l'on pourrait utiliser, sans aucun doute, pour des ouvrages de sculpture, et qui sert tout uniment à faire de la chaux. Les couches du calcaire sont inclinées suivant un angle de quarante-cinq degrés environ, et rencontrent des couches d'un schiste de couleur grisâtre qui les coupent à angle droit. La chaux qui en provient est employée à tous les ouvrages de maçonnerie que réclame la province. Ils sont du reste assez peu nombreux dans un pays où toutes les constructions s'exécutent en bois.

La station d'Enrichnass est située au bord d'une rivière qui dérive du Saïma, pour aller le rejoindre à quelques verstes plus loin. Sur ses rives se dressent des escarpements plus ou moins élevés, fendus et déchirés d'une manière extraordinaire. Cela donne à ce pays, où les futaies se mêlent aux rochers, un caractère singulièrement pittoresque. On m'assure que les beaux paysages nous accompagneront jusqu'à Kuopio; j'accueille cette annonce avec d'autant plus de plaisir, que je me sens las à mourir des continuelles forêts

de pins qui bordent sans interruption la route depuis Neuschlott. A part cette monotonie dans les aspects, le chemin que nous venons de parcourir est bon partout, les maisons de poste sont assez bien approvisionnées, enfin les habitants m'ont paru bons et serviables.

## IX.

Ville de Kuopio, 10 heures du soir.

Kuopio a infiniment meilleure apparence que Serdobol et Neuschlott. La ville est située au bord du lac Kallavesi, qui est en communication avec le Saïma. Elle a été fondée en 1776. La distance qui la sépare de Saint-Pétersbourg est à peu près la même que celle qui la sépare au sud d'Helsingfors et au nord-ouest de Tornéo. C'est surtout la grande exportation qui s'y fait de résine et de bois d'œuvre qui a contribué à son développement.

Chose singulière , malgré la vaste étendue de la province dont Kuopio est le chef-lieu, c'est l'unique ville qui s'y trouve. La population y est actuellement de deux mille cinq cents âmes.

Notre équipage venait de s'arrêter à la porte de la principale hôtellerie, lorsqu'une calèche, — véhicule fort rare ici , — où se trouvaient deux dames et plusieurs enfants, passa devant nous, et, tournant tout à coup, pénétra sous la porte cochère d'une maison qui fait face à l'auberge. Notre cocher, qui avait respectueusement levé son chapeau, me dit que l'une de ces dames était l'épouse du gouverneur. Il m'avait semblé qu'elle avait jeté sur nous un regard où se peignait l'épouvante ; et de fait, plus nous avançons dans le pays, plus on semble redouter l'approche de personnes arrivant de Pétersbourg, où, comme je l'ai dit, règne une cruelle épidémie. Ce que je n'avais fait que soupçonner me fut bientôt confirmé par l'aubergiste, qui vint tout effaré me dire que le bourgmestre de Kuopio désirait s'entretenir avec moi. Ce fonctionnaire m'aborda comme

un homme bien élevé, et, m'adressant la parole en très-bon français, me fit part des vives inquiétudes que ma présence excitait chez les habitants de la ville : il désirait, en conséquence, savoir au juste depuis combien de jours j'avais quitté Saint-Pétersbourg. Naturellement je lui donnai des explications tout à fait satisfaisantes, en le priant en outre de rapporter au gouverneur que mon intention était d'aller lui rendre visite le soir même. Sitôt après la sortie du magistrat, et le repas terminé, je réparai à la hâte le désordre de ma mise ; puis je traversai la rue et demandai à être introduit chez le chef de la province <sup>1</sup>.

Je fus accueilli par le gouverneur, ancien colonel finlandais retraité, avec une politesse parfaite : la conversation s'établit aussitôt entre nous en langue française. Je lui dis que c'étaient mes études géographiques et mon goût pour les voyages qui seuls m'avaient amené

<sup>1</sup> Voy. la note M à la fin du chapitre.

dans une partie de la Finlande que les touristes fréquentent peu. Cette ouverture lui fournit l'occasion de me communiquer plusieurs détails curieux sur la contrée. Je me propose de les consigner dans ma note de demain. Aussi bien aurai-je à parler alors de mon excursion projetée à la campagne du gouverneur dont on m'a vanté les sites pittoresques.

## X.

Kuopio, 18 juillet, 10 heures du soir.

Fidèle au rendez-vous, je suis allé chez le gouverneur ce matin avant onze heures. Mais le temps qui menaçait ne tarda pas à tourner à l'orage, et il devint très-douteux que nous pusions exécuter notre partie. Les nuages qui obscurcissaient le ciel crevèrent en effet tout à coup, laissant échapper des torrents de pluie auxquels se mêlait le roulement du tonnerre.

Il fallut abandonner toute idée d'excursion ; d'un commun accord elle fut renvoyée à l'après-dîner. Dans l'impossibilité de traverser la rue, je dus forcément prolonger de beaucoup ma visite. Ceci me valut un entretien substantiel, dont j'extrai les divers renseignements qui suivent sur la contrée, en y ajoutant ceux que j'avais recueillis hier.

Tous les défrichements déjà opérés ou qui sont en train de l'être, que nous avons rencontrés en si grand nombre chemin faisant, s'exécutent dans les conditions que voici. La majeure partie des forêts du nord de la Finlande étant encore vagues, chacun a le droit d'y entreprendre des défrichements pour son compte. L'opération, toujours fort longue, se partage en deux périodes distinctes, entre lesquelles s'écoule un laps de temps qui souvent embrasse plusieurs années. Après avoir marqué sur place l'étendue du terrain sur lequel il se propose d'opérer, le défricheur attaque d'abord à la hache les arbres qui y croissent, et les abat tous sans exception. Cette partie de sa

tâche achevée, il abandonne le terrain dans cet état jusqu'au printemps de l'année suivante : alors il ébranche les troncs abattus, met à part les pièces les plus belles, et forme avec le reste, et les branches détachées, des bûchers disposés par rangées régulières à la surface du sol. On y met alors le feu, et l'embrasement se communiquant aux mousses et aux racines finit par envahir l'espace tout entier. Quand tout a été consumé et que le feu est éteint, il devient facile de passer la charrue sur le terrain : c'est ce que fait le défricheur, en se bornant à donner un léger labour, pour ensemençer aussitôt après en avoine. Malgré la présence des souches que le feu n'a pu détruire, et l'énorme quantité de fragments erratiques usés par le frottement et de dimensions variables, presque toujours cet ensemençement procure une récolte suffisante, dont le produit sert à nourrir le bétail pendant l'hiver. L'année d'après, on procède à un second labour, suivi d'un nouvel ensemençement ; mais cette fois la récolte est d'ordinaire

beaucoup moins productive. Les opérations que je viens d'énumérer constituent la première période du défrichement. Désormais le champ est abandonné à lui-même, et on le laisse se regarnir librement de jeunes pousses. Un fait digne de remarque, c'est qu'en pareil cas ces nouvelles pousses appartiennent toujours à des essences feuillues, telles que l'aune et le bouleau, en remplacement des essences résineuses qui auparavant garnissaient le sol. Les choses demeurent en cet état jusqu'au jour où le défricheur s'est procuré une somme suffisante, ordinairement au moyen d'un prêt que lui fait le comptoir d'escompte dont la localité relève ; alors, — et c'est ici que commence la seconde période des travaux, — cet homme prend à gages quelques bons ouvriers ; et tous, armés de leviers et de pics, attaquent vigoureusement les énormes souches qui ont résisté à l'incendie, pour les arracher du sol les unes après les autres. Des souches ils passent aux cailloux dont le champ est encombré, et ceux d'entre eux dont le poids

est trop lourd pour qu'on puisse les déplacer, deviennent les noyaux d'autant de pyramides formées par l'entassement des cailloux plus petits. Ce n'est qu'après que toutes les pierres ont été enlevées, que le défricheur s'occupe de donner un labour définitif pour fumer ensuite et ensemercer en orge ou en seigle. Que de travail et de ténacité dans l'accomplissement d'une pareille œuvre ! Il est vrai que le défricheur est récompensé en proportion de ses peines, car tous les blés que nous avons vus pendant la route au milieu des forêts les plus touffues étaient de la plus grande beauté.

J'ai nommé les comptoirs d'escompte <sup>1</sup>, il en a été fondé trois en 1840; à savoir, à Abo, à Vaza et à Kuopio; on les nomme Vaxel-Kontor. Le but a été de faciliter aux petits fermiers les moyens d'améliorer l'état de leurs propriétés, soit par le dessèchement des marécages au moyen d'un système de rigoles d'é-

<sup>1</sup> Voyez la note N à la fin du chapitre.

coulement, soit par des défrichements plus ou moins étendus. Les prêts sont hypothéqués sur la propriété, et se font toujours à une année de terme. L'intérêt, réglé dans une pensée de philanthropie bien entendue, ne dépasse pas deux pour cent. A l'excellente institution de ces banques, il convient de joindre la présence dans chaque province d'un Conseil établi dans l'intention de stimuler les petits propriétaires à améliorer l'état du sol. Ce Conseil, en majeure partie composé de paysans propriétaires, est présidé par le gouverneur lui-même, de manière à assurer à l'institution le plus grand degré d'influence possible. Chaque année, à époque fixe et d'après une règle invariable, le Conseil distribue des primes aux cultivateurs les plus habiles, aux défricheurs les plus entreprenants et aux éleveurs les plus capables.

Il était une heure de l'après-midi quand je rentrai au logis. La pluie avait cessé, le ciel s'était en partie éclairci, et des flots de population sortaient de l'église cathédrale,

située sur une place que l'on aperçoit d'une des croisées de l'appartement. Ce qui nous frappa, M. D. et moi, dans l'aspect de ces gens, appartenant la plupart à la population rurale des environs, c'est l'extrême propreté de leur mise. Les hommes étaient vêtus d'un pantalon et d'une veste en drap bleu ou brun ; quant aux femmes, leur mise, uniforme chez toutes, n'était pas exempte de recherche. Ce costume se compose d'une robe de couleur sombre, ordinairement bleue, avec tablier de soie noire, corsage serré à la taille et collerette blanche ; un mouchoir de soie, de couleur écarlate, couvre la tête, et encadrant le visage, vient se nouer sous le menton. Quelques-unes d'entre elles étaient chaussées de souliers, mais le plus grand nombre marchaient pieds nuds ; ce qui tient évidemment à une coutume du pays, et ne peut avoir pour motif la pauvreté.

Nous tenions les yeux attachés sur le tableau mouvant qui se déroulait à nos regards, quand notre attention fut soudainement attirée par des éclats de rire : c'était mon valet de cham-

bre qui , en entrant pour mettre le couvert , me raconta que la cour de l'auberge était pleine de personnes , accourues pour contempler le tarantass, comme un véhicule d'espèce singulière ; les malles , les poches et autres accessoires d'une voiture de voyage, leur paraissaient la chose du monde la plus étrange , par la complication que leur réunion présentait. Mais ce qui surtout ébahissait ces braves gens, c'était le sabot d'enrayure et la fourchette suspendue à l'arrière du train , pour garantir la voiture, dans les montées rapides, contre des chances d'accident. Quoique notre équipage de route n'ait après tout que les dimensions ordinaires d'une calèche, dont il ne diffère que par l'absence de ressorts, tout son attirail de voyage lui donne une ampleur qui le fait paraître lourd ; de là la surprise des habitants, accoutumés à ne voir chez eux que de légères carrioles dénuées d'accessoires.

A sept heures sonnantes le gouverneur me fit monter dans son phaéton. Au bout de deux verstes rapidement franchies , nous mêmes

aidé à terre à la porte d'une clôture treillagée de très-bon goût, et nous nous dirigeâmes du côté de sa maison de campagne, située à mi-côte d'une hauteur qui occupe à elle seule toute la propriété. Cette habitation n'offre rien de particulier; mais du belvédér qui surmonte la maison, l'œil embrasse un vaste et splendide panorama. En sortant du pavillon, nous suivîmes un sentier qui nous conduisit sur le revers de la montagne; de là nous gagnâmes une petite maison qui sert de demeure au jardinier, et non loin de laquelle est une maisonnette munie de baignoires et d'un appareil pour l'application des douches. Après avoir jeté un coup d'œil dans l'intérieur du bain, je suis allé voir l'habitation du jardinier. L'aisance et la propreté me parurent y régner; nous y trouvâmes le maître du logis et sa jeune femme réunis auprès du berceau de leur enfant. Je fus frappé dans cette rencontre de l'aisance avec laquelle ces gens accueillirent le propriétaire chez lequel ils servaient; la simplicité, la bonhomie, l'air de parfaite entente sem-

blaient seuls régler les rapports entre le maître et ses domestiques. Inutile d'ajouter qu'il n'existe en Finlande ni glèbe, ni servage d'aucune espèce. La constitution du pays reconnaît l'existence de différentes classes de personnes, parmi lesquelles se trouve une noblesse placée au sommet de l'échelle sociale, mais qui d'ailleurs n'exerce aucun genre de suprématie sur la classe des paysans <sup>1</sup>. Nous nous remîmes à monter, et bientôt nous arrivâmes jusqu'à un kiosque qui occupe le point culminant d'un rocher à pic, élevé de plusieurs centaines de pieds au-dessus de la vallée. Je ramassai chemin faisant plusieurs morceaux de schiste alumineux, qui brillait au soleil comme de l'argent poli. Arrivé dans le kiosque, je vis se déployer devant moi un paysage d'une étendue et d'une richesse incomparables. La vue embrasse un espace immense occupé par des plaines verdoyantes et des champs cultivés couverts de fermes et de moulins.

<sup>1</sup> Voyez la note O à la fin du chapitre.

Plus loin l'œil étonné distingue des milliers de lacs, qui semblent liés entre eux par des filets d'argent, et qui tous ensemble communiquent avec le Saïma. Le gouverneur m'expliquait avec une obligeance parfaite les différentes parties du panorama ; il m'apprit que les bateaux chargés de résine et de bois d'œuvre à Kuopio peuvent, à la faveur des eaux du Saïma, franchir une étendue d'environ quatre cents verstes dans la direction du sud. Plus tard, lorsque le beau système de canalisation que l'on est en train d'exécuter sera achevé, les produits du nord de la Finlande pourront arriver en droiture jusque dans le golfe, pour y être chargés sur des navires venus des ports de l'Europe entière. Ce sera là sans doute un bien digne et bien magnifique résultat.

Revenus en ville, le gouverneur m'en fit parcourir les principales rues, après quoi il m'engagea à venir passer la soirée chez lui, ce que j'acceptai <sup>1</sup>. Dans son cabinet de travail,

<sup>1</sup> Voyez la note P à la fin du chapitre.

une paire de flambeaux d'argent attira mon attention par leur singulière monture ; au lieu de supports en métal , c'étaient deux fortes serres d'aigle qui leur servaient de pieds. Mon honorable hôte m'en raconta l'histoire. Il y a environ deux ans, un aigle énorme, — de pareils oiseaux ne sont pas rares en Finlande, — fondit sur un enfant qui se trouvait dans un champ à petite distance de sa mère : se sentant saisi par la tête , le petit malheureux y porta instinctivement les deux mains , et avant que l'aigle eût eu le temps de reprendre son vol, il se jeta à terre et se renversa sur l'oiseau en poussant de grands cris. La pauvre femme accourut immédiatement armée d'un bâton, suivie de près par un ouvrier qu'avaient attiré les cris de l'enfant et ceux de la mère. A eux deux ils vinrent à bout d'assommer l'aigle et de délivrer l'enfant , qui sortit de là dans le plus piteux état , la face déchirée à coups de bec. Il fut confié aux soins des hommes de l'art par l'autorité locale, et on le sauva. Quant à l'oiseau, on lui avait coupé les deux serres pour les re-

mettre au magistrat chargé de la police rurale, afin de toucher la prime accordée pour la destruction des animaux nuisibles ; et c'est ainsi qu'elles arrivèrent au gouverneur, avec le rapport où toutes les circonstances de ce singulier accident étaient consignées.

En passant du cabinet de travail dans les appartements de réception, j'y trouvai la maîtresse de maison et sa belle-sœur, auxquelles je fus successivement présenté. Toutes deux s'exprimaient en français avec une grande facilité. D'autres personnes étaient réunies en assez grand nombre dans un second salon, de même que le premier, décoré avec autant de goût que d'élégance. Les deux parties de la société ne tardèrent pas à se réunir dans le salon principal, et alors la conversation devint générale ; mais, par malheur pour moi, elle avait lieu dans une langue que je n'entendais pas, en suédois : c'est la langue dont font usage ici les classes élevées. La langue finnoise, qui n'a pas la moindre analogie avec le suédois, n'est parlée d'ordinaire que par les

gens du peuple. Je commençais à trouver ceci peu divertissant, lorsqu'un jeune officier d'artillerie, arrivant de sa garnison, vint me tirer de peine en entamant avec moi un entretien en langue russe. Somme toute, je me tiens entièrement satisfait de ma soirée, du bon ton qui régnait dans cette réunion d'élite, de l'affabilité des gens du pays, du gracieux accueil que m'ont fait les maîtres de la maison, sans oublier même l'excellent thé qui fut servi vers les dix heures avec une élégance peu commune. Une demi-heure après, je pris congé du gouverneur, prétextant la nécessité d'aller faire mes préparatifs de départ.

Demain matin nous nous mettons en route pour Idensalmi. On m'a prévenu qu'il nous faudra monter en bateau au sortir de la ville, et traverser le Taiwola-Pass, qui est une espèce de spacieux canal naturel dépendant du Saïma. Ce sera à Idensalmi, pastorat renommé, que nous prendrons un parti définitif au sujet d'une excursion que nous voulons faire aux

chutes d'eau de Kaïana. Si la route qui y conduit, à travers une contrée que l'on dit tout à fait sauvage, est praticable pour le tarantass, l'excursion aura certainement lieu.

---

(Note L, pag. 211.)

DE L'INDUSTRIE DU FER EN FINLANDE.

Quoique l'extraction du fer et sa fabrication en Finlande soient des industries fort anciennes, comme le démontre une foule de chansons populaires, c'est seulement dans ces dernières années que cette industrie a commencé à sortir de l'état de complète enfance où elle était demeurée. Une ère nouvelle vient de s'ouvrir pour elle, et tout semble présager non-seulement que la fabrication du fer atteindra en Finlande à ce degré de perfection où elle est arrivée ailleurs, mais encore que ce sera pour la contrée une branche de revenus considérable. En effet, les minerais de fer abondent dans toute l'étendue du grand-duché. On en trouve à la fois dans le sein de la terre, au fond des marécages et sur le bord des lacs qui parsèment la contrée. Les minerais de fer acidulés, qui appartiennent à la dernière catégorie, sont ceux dont la mise en œuvre est la plus récente. Il résulte de documents statistiques relatifs à l'année 1835, qu'il y avait alors en Finlande vingt-cinq gisements miniers de fer en exploitation, avec quinze hauts fourneaux et vingt et un martinets.

(Note M, pag. 221.)

MODE D'ADMINISTRATION DU GRAND-DUCHÉ DE  
FINLANDE.

La Finlande est gouvernée en vertu de lois qui lui appartiennent en propre. A l'époque de sa réunion à l'empire russe, l'empereur Alexandre, par un décret du 6 novembre 1811, établit à Saint-Pétersbourg un comité spécial pour les affaires concernant le grand-duché de Finlande. Ses attributions consistaient à préparer, d'accord avec les lois et coutumes du pays, toutes les mesures principales d'administration, pour ensuite être soumises à l'approbation souveraine par l'entremise du secrétaire d'État de la Finlande. En 1826, une décision souveraine prescrivit de mettre fin à l'existence de ce comité, dont les attributions furent dévolues au secrétaire d'État du grand-duché.

Une ordonnance, datée du 18 décembre 1834, accorda à ce haut fonctionnaire le titre de ministre; il fut dès lors désigné par le titre de ministre secrétaire d'État. C'est lui qui dirige la chancellerie impériale de la Finlande. Il lui fut donné un adjoint, quatre expéditeurs chargés des expéditions, et le nombre d'employés nécessaire. C'est au ministre secrétaire

d'État que toutes les affaires exigeant une décision suprême sont adressées : il décachète et examine les dépêches et en soumet le contenu à la décision du souverain. Les manifestes impériaux, le budget de chaque année, les règlements d'administration, ceux qui se rapportent à l'emploi de sommes considérables, le travail relatif à l'élévation des fonctionnaires à des grades élevés de la hiérarchie, en un mot tous les papiers d'une certaine importance reçoivent la signature impériale et sont contre-signés par le ministre secrétaire d'État. Celui-ci transmet ensuite la décision intervenue au gouverneur général du grand-duché pour être mise à exécution : ou bien ce dernier y procède directement, ou bien encore il l'adresse dans des cas déterminés au sénat de Finlande, qui siège à Helsingfors.

Le chef suprême de l'administration du grand-duché est le gouverneur général. D'après la teneur de l'instruction confirmée le 12 février 1812, les attributions de ce haut dignitaire consistent à veiller à la tranquillité et au bon ordre du pays, et à faire exécuter en tout point les mesures prescrites par l'autorité souveraine; il doit veiller aussi à ce que les habitants jouissent d'une protection constante, dans leurs personnes et dans leurs biens, et qu'il ne soit point empiété sur les droits et privilèges qui leur appartiennent. Sont principalement soumis à

sa haute surveillance, à savoir : la police des villes et la police des campagnes; les directions des postes, des douanes et de l'arpentage; tout ce qui se rapporte à la milice, aux finances, y compris la rentrée des impôts; les magasins publics, les établissements de charité, etc.

Il est spécialement tenu d'encourager le développement progressif de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Dans le cas de circonstances exceptionnelles, se rapportant aux objets qui sont soumis à sa surveillance, il adopte, de concert avec le département économique du sénat, toutes les mesures et décisions nécessaires, en se conformant toujours aux lois et règlements sur la matière. S'il advenait que faute de temps et en raison d'empêchements de force majeure, il se trouvât dans l'impossibilité de se concerter avec le sénat pour des mesures à prendre, le gouverneur général pourrait agir directement et comme autorité indépendante, en ayant soin toutefois d'informer le sénat des mesures qu'il aurait jugé à propos d'adopter. Il ne doit pas s'immiscer dans les arrêts à rendre par les cours de justice, autrement qu'en renvoyant les requêtes des plaideurs mécontents aux tribunaux supérieurs, ou bien en prescrivant au procureur général de procéder à une enquête sur l'objet en question.

Pour s'entourer de renseignements certains sur les

besoins et l'état de la contrée, le gouverneur général fait tous les ans des tournées d'inspection, suivies de temps à autre de rapports adressés au souverain sur toutes les particularités administratives qui lui paraissent mériter une attention spéciale. Il est le président du sénat de Finlande : en cette qualité, le gouverneur général veille à ce que la justice soit rendue sans lenteur et conformément aux dispositions de la loi. Toutes les fois que la multiplicité de ses occupations lui en laisse le temps, il siège dans le sénat, au département de la justice : s'il lui arrive, en traitant une affaire, de se trouver en désaccord d'opinion avec le sénat, l'opinion exprimée par lui est immédiatement transcrite dans le protocole, pour ensuite être soumise à l'examen du monarque. Dans les affaires dont la décision est spécialement réservée au sénat, la décision de ce corps est exécutoire quand bien même son opinion différerait de celle du gouverneur général. Toutes les affaires adressées par le pouvoir souverain au sénat, et *vice versa* celles qui sont placées par le sénat sous les yeux de Sa Majesté, sont préalablement examinées par le gouverneur général. Le sénat a soin de l'informer, dans un laps de temps déterminé, de la marche de toutes les affaires qui se traitent dans son sein.

Comme les gouverneurs généraux de la Finlande sont toujours choisis parmi les plus hauts dignitaires

de l'État, déjà surchargés d'occupations à l'intérieur de l'empire, il fut observé qu'il leur était impossible d'accorder une attention de tous les instants à la marche des affaires dans le grand-duché. Afin d'obvier à l'inconvénient, un décret, en date du 12 (24) avril 1833, créa une charge d'Assistant du gouverneur général de la Finlande : ce fonctionnaire est tenu à la résidence et il est revêtu de toutes les prérogatives attachées au titre même de gouverneur général.

L'assistant du gouverneur général correspond avec le sénat, avec le ministre secrétaire d'État, avec les gouverneurs des provinces et les tribunaux, touchant la mise à exécution des arrêts, les envois de numéraire, etc. C'est actuellement l'assistant du gouverneur général qui exécute les tournées annuelles d'inspection, et qui prend toutes les mesures nécessaires pour assurer l'ordre, la tranquillité du pays, et le bien-être de tous.

Un comité supérieur d'administration, revêtu du titre de conseil-dirigeant, avait été créé pour la Finlande le 6 (18) août 1809. Il se composait de quatorze membres, dont moitié choisis parmi la noblesse du pays et moitié parmi les autres classes d'habitants désignés pour trois ans. Plus tard, en 1814, le gouvernement de Viborg (partie de la Finlande conquise par Pierre le Grand), ayant été annexé aux autres parties du grand-duché, ce conseil reçut une aug-

mentation de deux membres. Ce fut le 9 (21) février 1816, que ce conseil administratif fut revêtu du titre de sénat de Finlande.

C'est un corps purement administratif et judiciaire, qui ne possède pas la faculté de faire des lois nouvelles. Il ne peut pas non plus établir de taxes ni d'impôts nouveaux, ni modifier les recettes ou les dépenses de l'État. Le sénat se divise en deux départements : le département de la justice, et le département économique. Dans des cas prévus, ces deux départements se réunissent et composent ce qu'on nomme le *Plenum*, qui rend la justice chambres réunies. En matière criminelle, les arrêts portés par le sénat qui portent condamnation à la peine capitale, ne deviennent exécutoires qu'après qu'ils ont reçu la confirmation souveraine.

Un procureur est placé par l'autorité près du sénat, pour y veiller à ce que les affaires suivent leur cours régulier. Ce magistrat est tenu en toute circonstance d'assister le gouverneur général dans le soin de veiller à la bonne observation des lois et à la conservation des droits de tous. Les maisons de force sont toutes placées dans ses attributions directes.

Les différentes administrations centrales que l'on rencontre à Helsingfors, sont les suivantes : 1° le *Censur-Ofver-Styrelse*, ou comité de censure ; 2° l'*Ofverstyrelsen for Medicinalverket*, ou admi-

nistration médicale ; 3° le *Vaxel-Depositions och Lane-Banken*, ou banque ; 4° le *Post-Directionen*, ou direction des postes ; 5° le *General-Tull-Directionen*, ou direction supérieure des douanes ; 6° le *General-Landtmateri-Contoiret*, ou comptoir général d'arpentage ; 7° l'*Intendents-Contoiret*, ou comptoir de l'intendance ; 8° le *Lots-Verket*, ou inspection du pilotage ; 9° le *Bergs-Statén*, intendance des mines ; 10° l'*Allmanna Revisions-Ratten*, ou tribunal général de révision (cour des comptes) ; 11° le *Chartæ-Sigillatæ-Contoiret*, ou comptoir du papier timbré ; 12° le *Direction for Stromrensnings-och Canal-Arbetet*, ou direction du curage des rivières et canaux ; 13° enfin, le *Manufactur-Directionen* ou direction des manufactures.

A la suite du département de la justice du sénat de Finlande, viennent se placer trois hauts tribunaux ou *Hofgherikht* ; celui d'Abo, établi par Gustave (II)-Adolphe, en 1623 ; celui de Vasa, établi par Gustave III, en 1776 ; enfin celui de Viborg, fondé en 1838, pour veiller à la bonne administration de la justice dans la Finlande orientale. Des tribunaux inférieurs relèvent des *Hofgherikhts*.

Pour ce qui concerne l'administration de la police rurale, la Finlande est partagée en un certain nombre de *lagsagh*, dans chacun desquels préside un juge. Ce magistrat porte le titre de *Lagman*, ce qui signifie

*principal juge rural*. Le tribunal du lagman forme l'instance inférieure la plus rapprochée du *hofgherikht*, et ne s'occupe uniquement que des affaires civiles. Ce tribunal ne se rassemble qu'une fois par an, dans une localité déterminée de l'arrondissement dont il fait partie. Il est composé de douze membres élus par la classe des cultivateurs, sous la présidence du *laghman*. Dans le cas où l'avis de la totalité des membres diffère de celui du président, c'est l'avis du tribunal qui prévaut dans la décision à intervenir; mais il suffit que le *laghman* ait pour lui un seul des douze assistants, pour que ce soit son opinion qui l'emporte.

La première instance de la juridiction rurale est le tribunal du *gheradsk*, présidé par un *gherads-gheddingh*, ou juge rural de district. La Finlande étant partagée en *dom-saghi* ou districts, chacune de ces subdivisions comprend un certain nombre de paroisses ou *kirchpils*. Dans chaque paroisse le tribunal du *gheradsk* siège habituellement deux fois l'année. Quand il s'agit de paroisses très-peu nombreuses, plusieurs sont ordinairement réunies de manière à former un arrondissement juridique, ou *tingslag*. Toutes les fois qu'un crime a été commis ou qu'il survient une affaire importante qui exige une décision prompte, ce tribunal est convoqué extraordinairement.

Le *gherads-gheddingh* a pour l'assister douze asses-

seurs, choisis parmi les cultivateurs. Les règles suivies dans le tribunal par rapport au partage des voix, sont les mêmes que celles dont fait usage le tribunal du laghman. Le tribunal du gheradsk instruit et décide en première instance toutes les affaires criminelles et civiles. Parmi les affaires criminelles, celles qui sont particulièrement graves, après instruction faite et prononcé de jugement, passent par voie d'appel à l'hofgherikht. Quant aux affaires civiles, sauf de rares exceptions, elles passent de ce tribunal à celui du laghman.

Dans les villes, la partie juridique est confiée aux conseils municipaux (*rathaus*), dans lesquels, suivant que la population est plus ou moins nombreuse, siègent un ou deux bourgmestres, assistés d'un nombre plus ou moins grand de *ratman*, ou assesseurs choisis parmi les habitants. Les appels des jugements qu'ils rendent sont portés à l'*hofgerikht*. Dans les principales villes, outre le tribunal du *rathaus*, il existe encore ce qu'on nomme les tribunaux du *kammersk*, dont les arrêts passent, en cas d'appel, au tribunal du *rathaus*. Ces sortes de tribunaux ont un juge qui porte le titre de *kammers-præses* ou président; il a pour le seconder plusieurs assesseurs. Dans un petit nombre de très-petites villes où il n'existe pas de conseil municipal, on charge un magistrat spécial; nommé *ordningsman*, de veiller au bon ordre.

La Finlande entière comprend huit arrondissements de *laghman* ; quarante-sept arrondissements de *gheradsk* ; vingt-sept *rathaus* ; neuf tribunaux de *kamners-præses* ; enfin trois *ordningsman*.

Outre les différentes juridictions que nous venons d'énumérer, il existe en Finlande deux tribunaux d'un genre particulier ; à savoir : 1<sup>o</sup> le tribunal de l'arpentage ou *agodelnings-ratt*, chargé d'arpenter les propriétés et d'en fixer la délimitation, siégeant à Viborg (toutes les affaires provenant du fait de partage de terres lui sont soumises) ; 2<sup>o</sup> le tribunal des mines ou *bergs-tingsratt* : son nom indique clairement quelles sont ses fonctions.

Le recueil des lois civiles et criminelles adoptées en Suède par l'assemblée législative de 1734, pendant le règne de Frédéric I<sup>er</sup>, est maintenu pour la Finlande, et a été confirmé à l'époque de la réunion du grand-duché à l'empire. Ce recueil a été publié à Saint-Pétersbourg en 1824, avec la traduction russe en regard, sous le titre de *Code suédois, adopté par l'assemblée de 1724, et confirmé par Sa Majesté l'empereur pour le grand-duché de Finlande*. Une commission permanente, instituée en 1833 à Helsingfors, s'occupe à classer dans un ordre systématique toutes les lois et ordonnances postérieures, tant avant qu'après la réunion de la Finlande à l'empire.

Quoique la peine de mort existe dans le code

finlandais, cependant en vertu d'un ukase en date du 21 avril 1826, les tribunaux supérieurs de la Finlande sont autorisés dans un grand nombre de cas, à commuer la peine de mort en un châtiment corporel suivi de la déportation en Sibérie. Ceci ne s'applique qu'aux hommes; quant aux femmes, la peine de mort est commuée en une réclusion perpétuelle avec travail forcé. Ceux des condamnés qui n'ont pas encouru la peine de mort, sont renfermés dans des maisons de force en Finlande, et appliqués aux travaux forcés à temps ou à vie.

La Finlande est partagée en huit gouvernements; ce sont les gouvernements de Neuland, d'Abo, de Tavastheus, de Saint-Michels, de Viborg, de Kuopio, de Vasa et d'Uleaborg. Chacun de ces gouvernements, ou *len*, est administré par un gouverneur ou *landsterdingh*. Le gouverneur est le chef supérieur pour tout ce qui se rapporte à l'administration économique et à la police; il a dans les mains l'autorité exécutive, veille en toute chose à la conservation des droits de la couronne, et en même temps à ce qu'aucun des habitants ne soit lésé dans les siens. Il fait publier toutes les décisions prises par l'autorité supérieure, et veille à ce qu'elles reçoivent leur entier effet. C'est lui qui est tenu d'avoir soin des terres appartenant à l'État, et qui surveille la rentrée de l'impôt; sans avoir le droit de justice, il doit veiller

à ce que les tribunaux se conforment dans leurs arrêts aux lois établies. Dans le cas de quelque imperfection dans le jugement d'une affaire, le gouverneur porte le fait à la connaissance du *hofgherikht*. Le clergé, quoique indépendant, est placé sous la surveillance du gouverneur de la province. Les gouverneurs relèvent directement du gouverneur général, ainsi que du département économique du sénat.

Chaque gouverneur a sous ses ordres un *landsskretare* ou secrétaire de gouvernement, placé à la tête d'une chancellerie spéciale; un *landskamererare* ou camérier de gouvernement; enfin un caissier de gouvernement. Le premier de ces fonctionnaires est chargé de toutes les écritures, le second du recouvrement des taxes et de la comptabilité, le troisième de la caisse provinciale.

Chaque gouvernement, sous le rapport économique et politique, est divisé en un certain nombre d'arrondissements. Chacun d'eux est administré par un *krono-fogde* ou magistrat désigné par l'autorité, et placé sous les ordres du gouverneur. Ce magistrat est investi du pouvoir exécutif, et c'est lui qui fait rentrer les impôts pour en transmettre le montant au caissier provincial. Chaque *fogde* a pour l'assister un certain nombre d'agents de police inférieurs, qui portent le titre de *lausman* : il y en a un dans chaque paroisse. La Finlande entière comprend

deux cent dix-neuf arrondissements de *lansman*.

Dans chaque ville, et même dans les principaux bourgs, la police est faite par un ou plusieurs agents subalternes nommés *lands-fiskaler* chargés de veiller à l'ordre et de procéder à l'arrestation des délinquants.

Sous le rapport médical, la Finlande est partagée en vingt-quatre arrondissements, qui tous ont leur médecin, chargé d'y exercer une surveillance continue. Chaque gouvernement a son hôpital; à celui de Helsingfors est joint l'Institut de clinique; en outre, chacune des quatorze maisons de force du grand-duché possède son infirmerie.

Chacun des huit gouvernements qui partagent la Finlande dispose de plusieurs arpenteurs payés par l'État : le nombre total de ces agents est de quatre-vingt-trois. Près des neuf dixièmes du grand-duché ont déjà été convenablement arpentés.

En outre, dans chaque gouvernement il existe un corps spécial de préposés pour veiller à ce que tout mesurage et tout pesage soit fait avec des balances et des mesures exactes : ils relèvent d'un tribunal spécial et ont à leur tête le directeur du comptoir d'arpentage.

Chaque chef-lieu de gouvernement possède son bureau d'administration de la poste aux lettres : ces bureaux ont pour chefs des inspecteurs chargés d'as-

surer la bonne distribution et l'exactitude du service : le nombre total des bureaux de cette espèce est de trente-six.

La direction supérieure des douanes a sous ses ordres vingt-huit chambres de douanes. Pour faciliter les rapports commerciaux de la Finlande avec la Russie, des agents commerciaux, vulgairement désignés par le titre de *consuls*, résident à Saint-Pétersbourg, à Revel et à Riga ; ils sont sous les ordres directs du ministre secrétaire d'État.

(Note N, pag. 226.)

#### BANQUE FINLANDAISE.

Outre les comptoirs d'escompte, qui sont des établissements locaux dont les moyens sont nécessairement bornés, il existe une banque finlandaise établie à Helsingfors sous le titre de *Vaxel-Depositions och Lane-Banken* ; elle a pour objet de faciliter toute espèce de transaction commerciale, territoriale et industrielle. Dans le principe, le capital de l'établissement n'était en tout que de deux millions de roubles papier (deux millions de francs). Cette somme, depuis lors, s'est accrue de différentes réserves. Partie a été mise en dépôt pour former la garantie des billets que la banque émet. Ces billets

ont cours au pair de l'argent dans tout le grand-duché, et même il n'est point rare d'en rencontrer dans le commerce de détail à Saint-Pétersbourg, où on les reçoit volontiers.

Outre son capital propre, la banque conserve en dépôt et fait valoir les capitaux assignés par l'État à l'entretien des maisons de force et des hospices, et ceux qui ont pour destination des encouragements à donner aux manufacturiers et aux agriculteurs.

L'établissement est administré par quatre directeurs, assistés par un nombre suffisant d'employés.

(Note O, pag. 231.)

#### LES DIFFÉRENTES CLASSES DE CULTIVATEURS.

La classe des cultivateurs comprend trois catégories, à savoir : les paysans dits *de la couronne*, les paysans dits *des propriétaires*, les paysans dits *propriétaires*. Les premiers habitent sur des terres qui font partie du domaine de l'État, qu'ils cultivent pour leur compte, moyennant un prix de loyer : ce prix est invariable, et ils ont la certitude de n'être point expulsés aussi longtemps qu'ils continuent d'acquitter exactement le prix de location. Le privilège dont les tenanciers jouissent est transmissible de génération en génération, de manière à constituer une

sorte de propriété ; outre ce principal avantage, tout paysan établi sur des terres appartenant à l'État peut en devenir légitime et complet propriétaire, pourvu qu'il acquitte comptant et d'avance le prix de trois années de location. Le paiement effectué, le tenancier passe de plein droit dans la classe distincte des paysans propriétaires. Les paysans dits *des propriétaires* jouissent des différents privilèges accordés aux habitants des villes : ils habitent sur des terres appartenant à la noblesse du pays, à des conditions librement débattues entre le propriétaire et le paysan. La classe des paysans dits de la couronne est la plus nombreuse. Les terres qu'ils possèdent passent par droit de succession à leurs héritiers ; ils sont autorisés à les vendre, à les céder à titre gratuit, ou bien encore à les donner en gage. D'après des renseignements précis, entre les années 1825 et 1835 mille trois cent trente cultivateurs ont acquitté à l'avance trois années de loyer des terres sur lesquelles ils vivaient, et ont acquis par là le droit de propriété sur ces terres.

(Note P, pag. 232.)

DÉTAILS CONCERNANT KUOPIO.

La contrée dont Kuopio est le chef-lieu se partage en quatre sous-paroisses ou *chapelles*, dont la principale a son siège dans la ville même de Kuopio : celle-ci compte environ vingt-six mille âmes, tant habitants de la ville que paysans. L'auteur du livre dont nous extrayons ces détails fait observer à ce sujet que la paroisse de Kuopio est, par conséquent, la plus nombreuse qu'il y ait dans tout l'univers protestant ; fait assez curieux en effet pour mériter d'être consigné. Le vivre, à Kuopio, est passablement cher, ce qui provient de ce que la majeure partie des paysans des alentours préfèrent exporter leurs produits, qui trouvent toujours un placement très-avantageux à Saint-Pétersbourg, plutôt que de les vendre dans le pays. On élève quantité de chevaux aux environs de Kuopio, et ces chevaux ont la réputation d'être très-durs à la fatigue. Le grand nombre des moulins à scies établis dans le voisinage procurent aussi des profits considérables aux propriétaires des forêts. Les bois d'œuvres (planches et poutrelles de pin) qui en proviennent sont embarqués sur le lac Kallavesi, en communication avec le Saïma, d'où ils

gagnent facilement Vilmanstrand. Bientôt même ils pourront gagner le golfe de Finlande, près de Viborg, quand le beau canal, dont nous aurons occasion de parler, sera achevé.

La ville possède un gymnase et une école élémentaire supérieure, une typographie et des magasins de librairie. On y publie deux journaux. Le *Saïma* (c'est le titre de l'un d'eux) compte au delà de huit cents abonnés; c'est probablement, des différentes feuilles qui se publient en Finlande, celle qui est le plus généralement lue.

---



## **CHAPITRE VII**

**DE KUOPIO AU PASTORAT D'IDENSALMI**

**EXCURSION A KAÍANA**



Départ de Kuopio. — Une librairie. — Long trajet par eau ; danger. — Trait de désintéressement. — Arrivée au pastorat d'Idensalmi. Position embarrassante. — Les difficultés s'aplanissent. — Comment vit le pasteur. — Dîner. Les convives. — Promenade à pied. — Un monument. — Soirée chez le pasteur ; grande affluence. Nuit passée au pastorat. — Départ pour Kaïana ; ce qui m'attire dans cette ville. — Contrée sauvage. — Contrariété ; nécessité de coucher en route. — Il faut changer de véhicule. — Forêts étranges. — Arrivée à Kaïana. — L'auberge. — Visite rendue à l'une des cataractes. — Effet de lumière singulier. — Ruines ; souvenirs qu'elles rappellent. — Le lendemain , longue excursion en bateau. Belles écluses ; avantages qu'elles procurent au pays. — Le lac Uléo. — Retour en ville. — Une montagne à gravir. — Encore une nuit passée à Kaïana. La deuxième cataracte. — Manière de conduire les bateaux. — Rencontre inattendue ; entretien. — Départ.



## CHAPITRE VII.

DE KUOPIO AU PASTORAT D'IDENSALMI.

EXCURSION A KAIANA.

### I.

Station de Taïvola, 19 juillet.

Il était midi quand nous sommes montés en *tarantass*, pour quitter Kuopio. Après avoir traversé la principale place de la ville, j'ai mis pied à terre pour quelques instants à la porte d'une librairie : je voulais me procurer une carte du grand-duché. Le maître du magasin m'en a fait voir une fort belle, dont j'ai fait l'emplette. Dans sa boutique se pressaient alors

une foule de jeunes gens, qui venaient y chercher des journaux ou des livres : le mouvement était grand et les conversations animées. J'examinai les rayons, où j'espérais découvrir quelque volume à faire entrer dans notre bibliothèque de voyage ; mais je n'y vis que des titres d'ouvrages en suédois, en allemand et en langue du pays : pas un volume en français ni en russe !

Après avoir traversé plusieurs rues de la ville, la voiture arriva au bord d'une lagune immense, toute parsemée d'îlots très-variés de forme et de grandeur. C'était le Taivola-Poss, canal de cinq verstes de largeur qui met en communication les deux lacs Kallavesi, dépendants l'un et l'autre du Saïma.

Cette fois la voiture présentait de graves difficultés à l'embarquement, à cause du peu de largeur du bateau. Six bateliers, aidés de leurs femmes, ne s'en mirent pas moins en devoir d'opérer le chanceux transbordement. Un cabriolet dans lequel se trouvait une dame du pays, fut d'abord installé à titre de premier

arrivé ; puis bateliers et batelières s'attaquèrent à notre puissant véhicule, dont les roues de derrière trouvèrent facilement à se loger dans l'embarcation : quant aux roues de devant, il fallut les installer tant bien que mal sur deux bouts de planches posés en dessous, et dépassant de près d'un pied le plat-bord du bateau. Les choses ainsi disposées, le câble servant d'amarre fut détendu et notre navire surchargé lancé au large. Une voile avait été déployée pour aider à l'action des rames qui étaient maniées vigoureusement. Tout allait bien, et nous nous disposions à doubler une île boisée qui se trouve au milieu du canal, quand mon valet de chambre eut la fatale idée de monter sur le marchepied du tarantass pour arranger quelques effets dans l'intérieur. Au moment où je m'en aperçus, il était déjà trop tard ; la voiture mal assujettie avait fait un mouvement, et les roues de devant glissèrent hors des planches qui les soutenaient. Nous nous crûmes tous perdus. C'en était fait de nous si la cheville ouvrière qui dépassait l'essieu en

dessous ne se fût engagée dans le rebord de l'embarcation, de manière à retenir la voiture qui allait rouler dans le lac et faire chavirer tout avec elle. C'est moi qui ai payé la rançon du salut commun. Au moment où l'essieu s'abat-  
tait, un des brancards du tarantass m'atteignit au front, et me frappa si violemment qu'on me releva à demi évanoui. Il m'est resté de ma chute des douleurs de reins et de tête dont je souffre encore beaucoup.

La durée du passage accrue par la nécessité de contourner l'île dont je viens de parler, a été de plus d'une heure : chaque instant nous apportait de nouveaux points de vue. Ce qui contribue à varier les aspects, c'est la forme très-découpée des bords du Kallavesi, qui tantôt présentent aux regards les masses verdoyantes d'une riche végétation, et tantôt ne montrent que des rochers noirâtres, revêtus de mousse. A peine le bateau eut-il pris terre que la dame sortit de l'état d'immobilité léthargique qu'elle avait conservé durant le passage, pour lancer un coup de fouet à son cheval et partir

au grand trot. Le fait est que dans une contrée où les bacs sont aussi fréquents, l'usage généralement suivi en pareil cas, par tous les voyageurs, est de traverser l'eau sans sortir de voiture.

## II.

Station de Savokaniarvo, 9 heures du soir.

Un léger accident arrivé au tarantass vient de me fournir l'occasion d'apprécier l'obligeance et le désintéressement des paysans de ce pays. Nous roulions depuis assez longtemps à travers une forêt de pins de l'aspect le plus monotone, quand une forte odeur de brûlé se répandit tout à coup. La voiture s'arrêta, et nous reconnûmes, non sans effroi, que c'était l'une des extrémités de l'essieu de devant qui menaçait de prendre feu. Il est bon d'observer qu'en Russie les voitures du genre de la nôtre ne sont jamais garnies que d'essieux de bois ;

coutume qui du reste tend à disparaître de plus en plus. Il était de toute nécessité de démonter la roue et de graisser l'essieu échauffé ; mais les outils nous manquaient aussi bien que l'ingrédient indispensable, du *déghote*<sup>1</sup>. Tandis que nous délibérions sur le parti à prendre, survient un brave paysan qui cheminait au pas avec sa charrette : le domestique finlandais l'arrête, et lui fait part de notre embarras. Cet homme, sans balancer, saute à bas de sa charrette, prend sa hache<sup>2</sup>, pénètre dans la forêt

<sup>1</sup> Le *déghote* est une espèce particulière de goudron préparé avec de la résine de bouleau, dont la propriété principale est d'être particulièrement onctueux. On en fait usage dans la Russie entière, tant pour graisser les essieux des charrettes et autres voitures communes garnies d'essieux de bois, que pour oindre les engrenages des mécanismes dans les machines où le bois tient lieu du fer.

<sup>2</sup> Tout paysan russe, lorsqu'il quitte sa demeure, a soin d'emporter sa hache, qui pour lui est un outil universel à l'aide duquel il se tire d'embarras dans mille circonstances. Cet usage, comme on voit, est commun au paysan finlandais.

et en revient dix minutes après, apportant la tige d'un jeune pin qu'il venait d'abattre et d'ébrancher. A l'aide de ce levier improvisé nous pouvons soulever la voiture, enlever la roue, et enduire l'essieu de graisse que le paysan s'était empressé de nous offrir. Au moment où rentré en voiture je me disposais à le récompenser de ses peines, je reconnus à ma grande surprise que l'homme n'était plus là. Il s'était remis en chemin, et sa charrette était déjà loin. On courut après, et ce ne fut pas sans peine que je vins à bout de lui faire accepter une légère gratification en reconnaissance du service signalé qu'il nous avait rendu.

La maison de poste où nous sommes est de si chétive apparence, que nous balancions à y passer la nuit; mais maîtres et domestiques étaient excédés de fatigue, et il a fallu en prendre notre parti. Au surplus nous n'avons pas tant à le regretter que nous le pensions. Le linge de l'hôtesse est d'une blancheur irréprochable, la crème excellente, et le couvert

qui vient d'être mis n'est pas même sans un certain luxe; plusieurs pièces d'argenterie brillent sur la table qui nous attend, et cependant nous sommes ici dans la demeure d'un simple villageois.

### III.

Station de Veviamia, 20 juillet.

Induits en erreur par une liste de relais fautive, nous avons dépassé le pastorat d'Idensalmi et le point où le chemin de Kaïana vient s'embrancher à la route de Kuopio à Uléaborg que nous sommes en train de suivre. Cette maison de poste n'offre de ressources d'aucune espèce; affamés et exténués comme nous le sommes, nous ne pouvons songer à gagner immédiatement Kaïana, dont près de cent verstes nous séparent. Donc, nous nous décidons à rebrousser chemin vers le pastorat, qui est à quatre verstes en arrière et en vue du chemin,

pour y demander une hospitalité que le maître de poste nous assure ne pouvoir être refusée.

Il résulte des renseignements que cet homme vient de me donner , que la route qui conduit à Kaïana n'a été régularisée et rendue véritablement carrossable que depuis deux ans. Quand l'empereur Alexandre , qui visitait la Finlande en 1819 , entreprit d'aller voir les chutes d'eau qui rendent cet endroit célèbre , il dut cheminer par des sentiers à peine tracés dans des forêts marécageuses et rarement fréquentées. Les travaux dernièrement accomplis contournent les escarpements trop rapides , ce qui fait que nous avons chance de parvenir à gagner la ville des cataractes sans encombre.

Ainsi renseignés , nous avons décidé que notre excursion aurait lieu demain , après avoir passé la nuit au pastorat. On attelle maintenant les chevaux au tarantass ; dans un instant nous allons mettre à l'épreuve l'hospitalité proverbiale des pasteurs de la Finlande.

## IV.

Pastorat d'Idensalmi, 20 juillet, 11 heures du soir.

Arrivés en vue de l'allée qui conduit au presbytère, j'ai donné l'ordre au cocher d'arrêter, et j'ai chargé le domestique finlandais d'aller prier le pasteur de recevoir notre visite et de nous accorder l'hospitalité. Le messenger vint me dire au bout d'un moment que nous serions les bienvenus ; mais nous verrons bientôt qu'il s'était fort mal acquitté de sa commission. Afin d'amortir un peu le bruyant éclat de notre arrivée, M. D. et moi mêmes pied à terre, et nous acheminâmes vers la maison presbytériale que nous voyions vis-à-vis de nous au bout de l'avenue. Le pasteur, homme d'un certain âge tout habillé de noir, se tenait sur le perron extérieur. Je l'aborde, et lui répète en russe ce que déjà le messenger avait dû lui annoncer de ma part. Pour toute ré-

ponse , le pasteur me fait entendre par signes qu'il ne comprend pas un mot de ce que je lui dis. Lui à son tour prend la parole en allemand , langue que toute personne bien élevée possède en Finlande. C'est à mon tour de ne le pas comprendre. J'essaye du français, tentative inutile. Nous aurions pu tourner longtemps dans ce cercle sans issue , d'autant plus qu'à l'air d'indécision peint sur la physionomie du pasteur je vis que le domestique ne lui avait pas dit un mot de l'hospitalité que nous réclamions. En désespoir de cause , M. D. et moi nous tâchions de nous faire entendre par signes ; mais cet expédient ne nous faisait pas comprendre. Nous songions déjà à remonter en voiture et à retourner passer la nuit tant bien que mal à la station voisine , quand arrive un beau et grand jeune homme , accompagné d'un monsieur d'une quarantaine d'années. Le premier était le fils du pasteur , élève au gymnase de Kuopio <sup>1</sup> ; l'autre un des

<sup>1</sup> Voyez la lettre Q à la fin du chapitre.

professeurs du gymnase. Heureusement ce dernier avait habité pendant deux années de suite Moscou, où l'autorité finlandaise entretient constamment un professeur appartenant à l'un de ces établissements d'éducation, pour s'y initier à fond dans la connaissance de la langue et de la littérature russes, de manière à pouvoir les enseigner plus tard en Finlande. Il parlait couramment le russe, et nous pûmes nous expliquer. Aussitôt le front soucieux du digne pasteur s'éclaircit, et il se montra d'une affabilité tout à fait cordiale. La femme de charge de la maison reçut l'ordre de disposer une bonne chambre pour nous dans une aile séparée, de manière à nous laisser toute liberté. Pendant ce temps notre hôte nous conduisait dans son jardin, d'où l'on jouit d'un magnifique point de vue sur un vaste lac qui communique avec le Saïma. La conversation qui s'établit aussitôt roula sur différents sujets relatifs au pays. Il me fournit plusieurs indications précieuses, et me parla en particulier du climat de la Finlande, en termes capables

d'intéresser <sup>1</sup>. Plus tard, je tâchai de diriger l'entretien sur l'excursion projetée aux cascades de Kaïana. Les renseignements que le pasteur me donna confirmèrent ceux du maître de poste ; cependant il ajouta qu'il ne pouvait me dire au juste si nous trouverions partout des chevaux en nombre suffisant, et surtout s'ils seraient en état d'enlever notre lourde voiture à travers le pays très-montueux au milieu duquel la ville de Kaïana est située.

L'intendante qui venait annoncer au pasteur que le dîner était servi, interrompit notre entretien : il était deux heures de l'après-midi. Notre digne hôte se leva, et se tournant vers nous il nous invita collectivement à venir nous asseoir à sa table ; puis il prit les devants, et nous le suivîmes. Arrivé dans le salon principal, j'y trouvai la femme du pasteur à laquelle on me présenta, et avec elle sa fille et une jeune personne arrivée la veille de Kuopio. Outre le fils de la maison, avec lequel j'avais

<sup>1</sup> Voyez la note R à la fin du chapitre.

déjà fait connaissance , il y avait là le chapelain chargé d'assister le pasteur dans l'exercice de sa charge, et plusieurs jeunes gens des environs.

On passa dans la salle à manger , où je trouvai le couvert mis avec une rare élégance. Mon hôte m'offrit pour commencer une liqueur au citron de couleur dorée et d'une force extrême ; chacun en prit un petit verre , puis on se mit à table. Deux servantes, habillées avec recherche à la mode du pays, portèrent à la ronde deux grands plats de poisson accommodé au gratin. Je jugeai que ce devait être le plat de résistance , attendu qu'on nous en servit deux fois coup sur coup. L'entretien était devenu animé entre les convives , tandis que moi , pour échanger quelques paroles avec la maîtresse de la maison, près de laquelle on m'avait fait asseoir , j'en étais réduit à l'officieuse entremise du professeur. Mon ami, mieux partagé , se trouvait auprès de la jeune et belle habitante de Kuopio, qui s'exprimait passablement en français , mais qui ne le

parlait qu'avec une répugnance évidente ; très-probablement elle mettait une sorte de patriotisme à ne point employer une autre langue que celle de son pays, disposition qui se conçoit jusqu'à un certain point chez des personnes qui vivent isolées entre elles, sans aucune communication avec le dehors. Cette disposition peu communicative se faisait même remarquer, à des degrés différents, chez toutes les personnes réunies à table, sans en excepter le fils de la maison ; tous, plus ou moins, paraissaient nous regarder comme des êtres venus d'une autre planète. Aux plats de poisson succéda une jatte de fraises, que l'on nous servit, comme de coutume, saupoudrées de sucre et baignant dans la crème ; puis arriva un rôti de veau, accompagné d'une salade : le tout couronné de plusieurs assiettes de confitures et de pâtisseries. Le pasteur avait eu l'attention de faire placer près de moi une bouteille de vieux vin de Bourgogne, auquel je fis honneur en portant la santé de notre excellent hôte.

Au sortir de table , les convives reprirent le chemin du salon , où le café fut servi. La gêne résultant de la difficulté de se faire entendre fit que je n'y demeurai pas longtemps , et me dépêchai de me retirer dans l'appartement qui nous avait été préparé. Le pasteur lui-même voulut nous y conduire , accompagné de l'obligant professeur transformé en interprète.

Avant leur départ , je convins avec ce dernier qu'il viendrait nous prendre vers les sept heures du soir , pour faire avec lui une promenade dans les environs du pastorat. Nous voulions visiter le monument que la famille Dolgorouki a fait élever au général de ce nom , tué en 1808 dans une rencontre avec un détachement de l'armée suédoise <sup>1</sup>.

M. D. et moi fûmes exacts à l'heure dite , et nous partîmes en compagnie du professeur. Tout en marchant , nous nous entretenions de sujets relatifs au pays , et je recueillis quelques renseignements d'un certain intérêt , tandis que

<sup>1</sup> Voyez la note S à la fin du chapitre.

M. D. prenait les devants dans une voiture que le pasteur avait fait mettre à notre disposition. J'appris, par exemple, que les soldats finlandais sont tous des engagés volontaires, et que nonobstant les exigences d'une discipline rigoureuse, le nombre des postulants est toujours très-nombreux. Au moment où il s'enrôle, le jeune soldat reçoit, à titre de prime, une certaine somme calculée à raison de dix francs par chaque année d'engagement, sans que toutefois il puisse être engagé pour un laps de temps qui dépasse sept ans; outre la prime, l'engagé reçoit pendant toute la durée du service une paye de cinq francs par mois. Au sujet du clergé du pays, le professeur m'apprit que la nomination des principaux pasteurs est réservée à la désignation souveraine : quant à leurs revenus, le pasteur d'Idensalmi, par exemple, qui compte parmi les principaux du grand-duché, retire, année moyenne, de seize à dix-sept mille francs de son pastorat. On conçoit aisément que dans un pareil pays, un pasteur puisse vivre avec

luxe, lorsqu'il dispose d'un tel revenu. Je questionnai mon guide sur la manière dont les Finlandais ont pour habitude de partager la journée ; voici ce que j'appris : dès sept heures du matin, tout Finlandais ouvre sa journée par une tasse de café à la crème, qu'il prend au lit. A dix heures, toutes les personnes de la famille se réunissent autour d'une table commune pour le déjeuner à la fourchette : vient alors le temps des affaires jusqu'au dîner, qui a lieu invariablement à deux heures de l'après-midi ; il est suivi de la sieste, laquelle est d'un usage général, et qui se prolonge pendant une vingtaine de minutes. A huit heures, le thé rassemble de nouveau les membres de la famille, pour ne plus se quitter. Un souper solide coupe la soirée, qu'occupent différents jeux, et qui se prolonge jusqu'à minuit ou une heure. Nous arrivâmes au but de notre course. Le monument se compose d'un obélisque en fonte, entouré d'une jolie grille : une inscription, gravée sur une plaque de bronze doré, consacre le souvenir de l'événement.

De retour au presbytère, nous en trouvâmes la cour toute remplie de cabriolets appartenant à différentes personnes réunies chez le pasteur. La compagnie était nombreuse au salon, mais de même que la veille tout le monde parlait suédois. Pour échapper à l'ennui qui commençait à me gagner, j'allai m'asseoir auprès d'une table couverte de livres à gravures, la plupart représentant des sites de la Finlande. Il y avait là aussi divers journaux; malheureusement tous en langues suédoise et finlandaise<sup>1</sup>. Les repas se succèdent en ce pays-ci avec une rapidité incroyable! Après un thé accompagné d'un grand nombre de pâtisseries nourrissantes, et dans un intervalle d'une heure au plus, l'intendante vint annoncer que le souper était servi. Tandis que la société s'ébranlait pour passer dans la salle à manger, je m'esquivai. Aussi bien nous devons nous mettre en chemin demain de bonne heure pour arriver à Kaïana le soir même s'il est possible.

<sup>1</sup> Voyez la note T à la fin du chapitre.

## V.

Station de Rakhala, 21 juillet, 11 heures du matin

Sept heures sonnaient quand l'intendante de la maison entra dans notre chambre, portant un large plateau sur lequel se trouvaient plusieurs vases en argent, contenant le café, la crème et des pâtisseries. Je sortis peu d'instants après pour hâter par ma présence les préparatifs du départ. Trois chevaux de poste venaient d'entrer dans la cour ; mais ils étaient conduits par un enfant incapable de remplir les fonctions de cocher, et de plus ils étaient sans le moindre harnachement. Tandis que je m'efforçais de faire comprendre à notre très-peu intelligent domestique finlandais, que dans un pareil état nous n'en pouvions tirer aucun parti, le pasteur survint. Quelques mots qu'il dit au jeune garçon suffirent pour tout accommoder. Les

trois chevaux furent emmenés, puis, vingt minutes après, nous les vîmes revenir convenablement équipés. On m'expliqua que dans ce pays chacun voyage avec ses propres harnais, et qu'il est d'usage de faire soi-même office de cocher, le maître de poste se contentant de procurer le nombre de chevaux réclamés avec un enfant chargé de les ramener du relais suivant.

Au moment de quitter le presbytère, j'allai prendre congé de la femme du pasteur et lui témoigner ma gratitude de l'hospitalité si gracieuse que j'avais trouvée sous son toit. Désespérant de parvenir à me faire prendre place à une table abondamment servie, autour de laquelle étaient réunis les convives de la veille, l'excellente dame fit remplir les poches de la voiture de différentes provisions. Bientôt le tarantass prit l'avance au pas, et nous le suivîmes à pied, en compagnie du pasteur et de l'obligeant professeur : ils ne nous quittèrent qu'après nous avoir mis en voiture au bout de l'allée, et quand le premier coup de fouet eut été lancé aux chevaux.

D'abord nous franchîmes le bout de route déjà parcouru hier ; puis le cocher tournant à droite prit le chemin nouvellement établi dans la forêt pour relier la grande route d'Uléaborg à la ville de Kaïana , située du côté du nord. La route nouvelle est de beaucoup moins large que celle que nous quitions ; à peine notre attelage disposé à la mode russe avec trois chevaux de front pouvait-il y passer. Du reste la chaussée était bien entretenue et assez roulante.

Si tout ce que le maître de poste de cette station m'a dit des difficultés qui nous attendent du côté de Kaïana est exact, nous aurons sans doute de la peine à y arriver aujourd'hui : mais jusqu'à ce moment je garde l'espoir qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'il nous a rapporté au sujet de pentes considérables que notre lourd véhicule ne pourrait franchir. Jusqu'ici nous avons voyagé à travers une forêt continuelle , de l'aspect le plus morne : des mousses parasites l'ont envahie tout entière en se substituant bien souvent au feuillage des

pins qu'elles ont rongés. Ces grands arbres étiolés végètent à la surface d'un terrain tourbeux imprégné d'eau. Çà et là apparaissent des croupes granitiques qui rompent la triste uniformité de la forêt marécageuse : au total rien de plus navrant que l'aspect de cette forêt.

## VI.

### Station d'Urviervi.

Des montées et des descentes, se succédant sans fin ni cesse, ont rendu le relais que nous venons de parcourir singulièrement pénible. Déjà nous avons éprouvé d'assez grandes difficultés à passer plusieurs pentes rapides. Dans le cas où, comme on le prétend, des montées encore plus roides se rencontreraient dans le relais qui nous attend, j'ignore en vérité comment nous pourrions nous en tirer. Les chevaux qu'on nous fournit sont bons ; mais cependant

il leur manque l'habitude du tirage , et à la moindre résistance ils lâchent pied et la voiture s'arrête.

Au moment où nous faisons halte à la porte de la mesure que l'on décore du titre de *maison de poste* , trois hommes d'apparence sauvage , armés chacun d'une bride , sortirent en courant , traversèrent le chemin et pénétrèrent dans la forêt. Dix minutes après nous les avons vus revenir , amenant chacun un cheval. On laisse ici les chevaux , non dans une écurie , mais en pleine liberté dans quelque clairière ; et ils sont si bien apprivoisés qu'ils accourent au premier appel de leur maître. D'ordinaire ces animaux ont un endroit de la forêt , peu éloigné de la maison à laquelle ils appartiennent , où ils se rendent de préférence , de manière qu'il est toujours facile de les retrouver.

## VII.

Station de Kanala, 10 heures du soir.

Nous avons couru deux relais depuis Urviervi, et déjà nous en fournissions un troisième, conduisant à la station actuelle, quand les chevaux s'arrêtèrent court devant une côte plus escarpée que les précédentes ; car, à vrai dire, tout le pays d'aujourd'hui n'est que montées et descentes. Depuis plus d'une heure nous nous épuisions en efforts pour décider nos chevaux à pousser en avant, lorsqu'en désespoir de cause, et, voyant le jour baisser, je pris le parti d'envoyer le cocher en estafette chercher du secours au prochain relais. Pour comble d'infortune, la pluie tombait à flots, tandis que, blottis au fond de la voiture, nous attendions avec impatience le retour du messager. Enfin trois chevaux frais nous sont arri-

vés, qui ont enlevé le tarantass et nous ont déposés à Kanala. Mais, d'ici à la ville, on compte encore trente verstes : impossible de songer à les fournir ce soir par une nuit affreusement noire et une pluie battante.

Je ne puis dire à quel point la forêt de pins que nous sommes en train de traverser est morne ; et ce caractère de tristesse devient de plus en plus prononcé à mesure qu'on avance : on se croirait au milieu d'une région inhabitable que le pied de l'homme n'a jamais foulée. Ce ne sont de tous côtés qu'arbres couchés dans la mousse fangeuse, dont les troncs, d'une longueur extrême, à demi dépouillés de leur écorce, pourrissent sur le sol en se tordant <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La torsion du tronc accompagne partout ici sa pourriture ; plus l'état de décomposition du bois est avancé, plus les fibres sont tordues, ce dont il est toujours facile de s'apercevoir, tant parce que le bois est dépouillé de son écorce, qu'à cause de l'état de fendillement de la substance ligneuse, qui met en évidence la direction des fibres. Ces troncs tordus, que l'on rencontre par milliers dans les forêts qui

Entre les arbres renversés croissent des pins, la plupart d'une hauteur excessive, qui, de la base au sommet, sont envahis par des mousses rongeantes. Cette végétation parasite dont le tronc est enveloppé gagne les branches, suit les rameaux, et finit par se suspendre en longues grappes d'un vert pâle, ou bien par s'étendre en festons d'un arbre à l'autre. Il arrive fréquemment qu'après avoir complètement dévoré le feuillage, les mousses s'y sont substituées, amenant ainsi l'arbre à un état de rapide dépérissement, précurseur de sa chute. Il est aisé de concevoir quel aspect morne et désolé offrent d'immenses forêts marécageuses réduites à cet état de décrépitude <sup>1</sup>.

séparent Idensalmi de Kaïana, ressemblent beaucoup à un gros câble ; leur couleur est d'un gris terne.

<sup>1</sup> J'ai trouvé dans la relation du voyage de MM. Huc et Gabet une description de certaines forêts de pins du Tibet, qui correspond tout à fait avec ce que j'ai vu en Finlande aux environs de Kaïana. Voici en quels termes les deux intéressants voyageurs s'expriment : « En sortant de la vallée de Ta-So on monte

## VIII.

Ville de Kaïana, 22 juillet, 2 heures de l'après-midi.

Nous n'avons pu, à cause de la pluie, quitter ce matin avant dix heures la station de Kanala ; car il s'agissait de monter en carriole découverte. L'expérience d'hier au soir a d'ailleurs été un trop rude enseignement pour nous aventurer encore aujourd'hui dans notre lourd tarantass. Je l'ai donc laissé à Kanala sous la garde de mon valet de chambre. Le domesti-

à un plateau. De là nous entrâmes dans une forêt magnifique.... Les branches et les troncs de ces grands arbres sont recouverts d'une mousse épaisse qui se prolonge en longs filaments extrêmement déliés.... Il n'est rien de plus monstrueux et de fantastique, comme ces vieux pins qui portent un nombre infini de chevelures suspendues à leurs branches ! »

que finlandais nous accompagne pour nous servir de truchement, car on ne rencontre ici personne qui entende le russe. Rien de plus primitif que les pièces dont se compose le harnachement d'un cheval attelé à une carriole du pays ; c'est un simple collier, fait de deux morceaux de bois échancrés, sans garniture à l'intérieur, auquel sont attachées deux courroies servant à fixer le cheval aux brancards de la carriole : ceux-ci sont percés par le bout, de manière à y introduire une cheville, qui retient la courroie et l'empêche de glisser.

L'aspect du pays, dans la partie comprise entre Kanala et la ville, n'offre rien de particulier. Ce sont toujours des forêts sombres et moussues, couvrant un terrain qui devient de plus en plus montueux à mesure qu'on avance vers le nord. La vue ne se découvre qu'aux approches de la ville, qui se déploie avec ses maisons disposées en amphithéâtre sur le penchant d'une hauteur dont la Kaïana baigne le pied. C'est cette rivière qui forme les deux célèbres cataractes, l'une située au-dessus et

l'autre au-dessous de la ville. Devant nous se dressait le clocher de la principale église, se détachant en clair sur un fond de montagnes, qui, du côté opposé, encaissent la vallée. La Kaïana va se jeter à trois verstes au-dessous de la ville dans le lac Uléo, d'où sort la rivière de même nom, dont le cours torrentueux, fréquemment interrompu par des rapides et des cataractes, finit par déboucher dans le golfe de Bothnie sous Uléaborg. Sans la nécessité de mener avec soi le tarantass, j'aurais pu entreprendre de m'y rendre par eau en descendant l'Uléo, dont les rives sont des plus pittoresques. Cette voie de communication était la seule qui fût ouverte autrefois aux habitants de Kaïana, lesquels n'entretenaient guère de rapports qu'avec la Suède. Mais il s'en fallait de beaucoup que ces communications fussent régulières et surtout sûres; car d'une part le lac Uléo est horriblement orageux, et de plus le passage des rapides de la rivière n'est pas sans danger. Il n'y a plus actuellement que les bateaux chargés de résine, en destination pour

les ports de l'étranger, qui suivent cette voie incommode.

L'auberge où je trace ces lignes est fort proprement tenue, et le dîner qui vient d'être posé sur table n'a pas mauvaise apparence. Le repas achevé, nous partirons à pied pour aller visiter la plus proche des deux cataractes.

## IX.

Kaiana, 22 juillet, 10 heures du soir.

La cataracte de Koïvoukovski, *cataracte de la Boulaie*, que nous avons visitée aujourd'hui, répond complètement par sa magnificence à la haute opinion qu'on m'en avait donnée. Nous avons dû, pour nous y rendre, traverser plusieurs rues très-propres, bordées pour la plupart de maisons peintes en rouge avec un encadrement de couleur blanche autour des portes et des fenêtres. De ces rues disposées paral-

lèlement au cours de la rivière, nous avons descendu une ruelle étroite et presque à pic : la cataracte est à peu de distance du bas de l'escarpement, qui mesure plusieurs centaines de pieds.

Avant de contempler le majestueux spectacle que nous réservait la chute d'eau, mon attention, toujours sollicitée par ce qui me paraît utile, s'est arrêtée sur un beau canal de dérivation, muni de solides écluses, au moyen duquel les bateaux chargés de résine et de bois d'œuvre évitent la cataracte. A tous égards c'est un travail important : il a fallu attaquer un rocher de granit, d'une extrême dureté, et surmonter des difficultés de diverse nature. Le canal a été terminé en 1846, et maintenant il est en pleine exploitation, à la grande joie des habitants de la contrée, pour qui le commerce des résines est d'une importance majeure. On m'apprend qu'un canal analogue a été établi à la hauteur de la seconde cataracte ; nous le verrons demain. Pour donner une idée du grand avantage que le pays retire de ces tra-

vaux, il suffira de rappeler qu'auparavant tous les bateaux chargés de résine en destination pour Uléaborg devaient être déchargés au-dessus de la ville, puis que des chevaux enlevaient les tonneaux, et allaient les déposer au bord de la rivière, au-dessous de la deuxième cataracte, ce qui nécessairement entraînait une grande perte de temps et des frais considérables. Aujourd'hui cette double opération est évitée et les dépenses se réduisent à l'acquit d'une taxe modique, dont le produit est appliqué à l'entretien des écluses et au salaire des préposés à la manœuvre<sup>1</sup>.

Nous sommes arrivés à la cataracte par une

<sup>1</sup> Tous les travaux de cette nature sont exécutés en Finlande par un corps d'ingénieurs spéciaux, qui est une annexe au corps des voies et communications de l'empire : l'un et l'autre corps sont organisés militairement, et les officiers qui les composent portent l'uniforme militaire. Nous aurons occasion de parler plus au long des ingénieurs finlandais, à propos des grands travaux de canalisation qui se poursuivent actuellement en Finlande.

longue jetée solidement construite, qui a pour objet de ménager un canal conduisant aux écluses. Cette jetée, formée au moyen d'un caisson en madriers et en planches, dans lequel on a empilé des blocs de granit très-irréguliers dans leur forme, n'est pas facile à traverser. A son extrémité, je me trouvai juste au-dessus de la chute. Un spectacle majestueux et terrible s'offrit alors à mes regards : la violence de l'eau précipitée était extrême et sa masse considérable. Les rochers par-dessus lesquels bondit la cascade, usés à la surface par le frottement séculaire, ressemblent à des coupoles arrondies ; les mêmes rochers, par en bas, sont au contraire creusés et comme évidés à un degré extraordinaire. Je ne saurais mieux les comparer qu'à une moitié de coquille d'œuf brusquement rompue, et dont le bord circulaire resterait irrégulièrement dentelé. En abordant ces rochers, l'eau commence par glisser sur la partie bombée, et rencontrant les dentelures, elle se précipite en nappe perpendiculairement. La lumière, très-vive en

cet instant, — car le soleil brillait du plus vif éclat, — en pénétrant à travers l'eau dans ces creux, communiquait à la nappe un reflet ombré de l'effet le plus étrange. Plusieurs grandes coupoles granitiques partagent le courant, de manière à former autant de cascades principales, qui, quoique distinctes, mêlent leurs eaux. Une infinité de chutes plus petites s'entre-croisent au milieu des chutes les plus grandes, et, se choquant, elles lancent au loin des torrents d'écume, en faisant bouillonner l'eau à grande distance de la cataracte. Assis sur le bord de la jetée, je demeurai longtemps en contemplation, le corps penché au-dessus du gouffre mugissant, et suivant de l'œil le jeu capricieux de ces myriades de cascatelles.

J'ai recueilli, de la bouche du surveillant des digues, divers renseignements sur les environs de Kaïana. J'ai appris, par exemple, qu'aujourd'hui encore il n'existe pas de voie carrossable au nord de la ville, et que toutes les communications entre Kaïana et les établissements situés dans cette direction ont lieu au

moyen de messagers à pied ; même à cheval , elles seraient souvent interrompues par les nombreux marécages dont le pays est coupé. La ville de Kaïana est donc comme reléguée en dehors des centres de population ; et sans la route qu'une administration jalouse d'accroître la richesse du pays a fait établir pour relier cette ville à Kuopio et à Uléaborg, Kaïana continuerait d'être à peu près inabordable. Dans leurs longues courses pédestres, surtout pendant la saison de la fonte des neiges , ces messagers doivent souvent contourner de vastes lagunes , et parfois même traverser des torrents, qui à tout moment mettent à l'épreuve leur constance et leur intrépidité. S'il leur arrive de s'égarer , ce qui n'est pas rare , ils savent , comme les Sibériens , si bien décrits par M. de Wrangell , retrouver leur chemin par l'observation des arbres : les branches des sapins, toujours plus inclinées et plus longues du côté du midi que du côté du nord ; les troncs des plus vieux arbres , qu'une mousse plus épaisse garantit au nord contre les vents

glacés ; la couleur de l'écorce , noirâtre du côté du nord ; enfin , la forme des nids de fourmis , dont le vaste cône est plus évasé au midi qu'au nord : toutes ces remarques sont pour eux autant de fils conducteurs <sup>1</sup>.

## X.

Kaiana, 23 juillet, 10 heures du soir.

Nous avons à aller voir ce matin la deuxième cataracte , celle d'Aemma , nom qui signifie en langue finnoise , *la cascade de la grand'mère*. Notre hôte , qui est le meilleur

<sup>1</sup> Voici en quels termes le savant amiral s'exprime à ce sujet dans son Voyage en Sibérie : « Il n'est pas un tertre , un buisson , une flaque d'eau , une pierre dans les vastes déserts qu'il parcourt , dont le Yakoute ne se souvienne ; et grâce à ce don merveilleux de la Providence , il vient à bout de traverser des espaces immenses complètement déserts , sans jamais courir le risque de s'égarer. »

homme qui se puisse imaginer , avait fait disposer à l'avance un bateau pour nous y conduire par eau en traversant les deux écluses. A dix heures précises, nous sommes arrivés au lieu d'embarquement, accompagnés de l'hôtelier, faisant office de *cicerone*. Le bateau qui se trouvait amarré dans le chenal conduisant à l'écluse de la première cataracte , était de construction tout à fait primitive : une sorte d'auge , sans vestige de banquette pour s'asseoir. Pour nous tirer d'embarras, le batelier imagina de poser une longue planche en travers de l'esquif , sur laquelle , au risque de le faire chavirer , nous fûmes nous asseoir. Quoique le mécanisme des écluses soit en tous pays le même , je vais dire en peu de mots comment on s'y prit pour nous faire traverser celle-ci. Le batelier donnant un coup de rame, chassa la nacelle et la poussa dans le bassin de l'écluse , dont la porte fut aussitôt fermée sur nous. Alors, par le moyen d'un cric, une soupape ménagée dans la seconde porte fut ouverte , pour permettre à l'eau du bassin de

s'écouler ; quand notre embarcation, descendant avec l'eau, se trouva ramenée au niveau de la partie inférieure de la rivière, nous pûmes sortir de notre réduit pour nous lancer à travers des flots d'écume soulevés par l'impétuosité du courant. Plus loin, nous rencontrâmes une eau plus tranquille, où notre batelier fit usage de la rame pour passer sous le tablier d'un pont monumental construit en même temps que les écluses. Il est divisé en deux parties par un îlot, sur lequel se voient encore les ruines, malheureusement trop peu conservées, d'un ancien château fort.

A un quart de verste au delà du pont, nous avons rencontré les secondes écluses, établies là pour contourner la cataracte de l'Aemma. Cette fois, c'est dans une colline de granit que les ingénieurs ont dû pratiquer une large tranchée, profonde de quarante pieds. Le bassin de l'écluse a ses parois revêtues d'une sorte de grillage formé de poutrelles disposées verticalement et suffisamment distancées : elles servent à empêcher les bateaux d'aller se heurter contre

les anfractuosités du roc, que la mine a fait éclater d'une manière inégale et raboteuse. Cette disposition à claire-voie m'a permis d'examiner à mon aise la contexture de la pierre, au sein même du rocher. Le granit s'y présente entremêlé d'une grande quantité de talc, disposé çà et là par houppes feuilletées, qui reluisent comme de l'or; par contre, le mica y est rare. De belles veines de quartz cristallisé, d'un blanc plus ou moins grisâtre, coupent le granit, qui, pris dans son ensemble, est de couleur rose.

Dès que le bateau eut franchi l'écluse, nous nous trouvâmes en face, et à peu de distance, de la cataracte de l'Aemma; je pouvais en embrasser l'ensemble d'un seul coup d'œil. Sa hauteur est moindre que celle de la cataracte de Koïvoukovski, mais elle l'emporte sur celle-ci par les effrayants tourbillons que le torrent produit dans sa course fougueuse. En plusieurs endroits, l'eau précipitée par cascades interrompues s'engouffre dans des cavités profondes, d'où elle rejaillit en

gerbes semblables à autant de jets d'eau. Pour contempler la chute sous ses différents aspects, j'aurais bien désiré traverser ici la rivière et aller aborder au moulin à scies qui est situé sur l'autre rive, tout près de la chute ; mais le batelier et le guide s'y refusèrent d'un commun accord, et ce ne fut même pas sans peine que je les décidai à descendre la rivière jusqu'au point où elle débouche dans le lac Uléo, sur lequel je désirais jeter un coup d'œil.

Les rives de la Kaïana, dans la partie située entre la ville et le lac Uléo, sont d'un aspect riant. Nous voyions tour à tour se succéder devant nous des prés d'un vert éclatant, de beaux champs de blé à demi mûr, des rochers couronnés d'arbres ou tapissés de mousse et de fougère, et un assez grand nombre d'habitations isolées, généralement de très-bonne apparence. Plus près du lac, la scène change ; toute trace d'habitation et de culture disparaît, et l'on se trouve alors face à face avec une nature sauvage, au milieu d'un pays coupé de

montagnes et tout rempli des sites les plus romantiques.

Le bateau a continué d'avancer sur le lac l'espace d'une verste, et à mon très-grand regret j'ai dû consentir à ce que nous revinssions sur nos pas; mais l'heure nous le commandait, sans compter la mauvaise volonté du batelier. Nous mêmes, bien entendu, plus de temps à remonter la rivière que nous n'en avons mis à la descendre. Il ne nous fallut cependant pas plus d'une heure pour regagner la cataracte de l'Aëmma. Cette fois le passage de l'écluse nous plut moins qu'à la descente, à cause de l'eau qu'il fallait faire tomber dans le bassin où l'on nous avait enfermés pour le remplir et former le niveau entre l'eau du bassin et la partie supérieure du courant. Je soupçonne fort l'homme préposé à la manœuvre d'avoir cherché à nous étonner, en ouvrant la soupape toute grande, de manière à faire tomber près de nous, d'une hauteur d'environ quarante pieds, une masse d'eau énorme. J'avoue que mon cœur se serra lors-

que, confiné au fond de cette espèce de puits, je sentis notre nacelle se débattre convulsivement au milieu du tourbillon, tandis qu'à mon oreille retentissait le fracas assourdissant de l'eau précipitée en cascade.

Sur l'avis du guide, nous allâmes débarquer sur la rive droite de la rivière, au pied d'une haute montagne qui domine la ville, disposée en amphithéâtre sur le rivage opposé : j'entrepris d'en gravir le sommet pour y contempler une vue que l'on disait être magnifique. J'exécutai l'ascension en compagnie de l'hôtelier, sans que j'eusse eu l'utile précaution de retenir près de moi le domestique interprète : aussi me devint-il impossible de tirer le moindre renseignement de mon guide, qui n'entendait point le russe. Arrivés aux trois quarts de la hauteur, je quittai le sentier pour m'enfoncer dans la forêt qui tapisse la montagne de la base au sommet : ici la marche devint très-pénible, à cause de la grande quantité de quartiers de roc que je rencontrai à chaque instant et qu'il fallait

escalader. Enfin je touchai à la crête : mais là, quel désappointement ! La montagne est entièrement couverte de grands arbres et d'épais fourrés, à travers lesquels la vue saisissait à peine quelques rares échappées, suffisantes néanmoins pour donner une idée du magnifique panorama dont on jouirait de ce point élevé, si on le faisait débarasser des pins de stature colossale qui l'ont envahi.

Après le dîner, M. D. et moi profitâmes de la beauté du temps et d'un peu de jour qui nous restait encore <sup>1</sup> pour retourner jeter un

<sup>1</sup> J'ai déjà fait observer qu'en Finlande comme dans le nord de la Russie, il n'y a pas, à proprement parler, de nuit pendant toute la durée de l'été; c'est là, ai-je ajouté, ce qu'à Saint-Pétersbourg on est convenu d'appeler *les longs jours* : mais aux approches du mois d'août, quoique la nuit ne se fasse pas encore tout à fait, la clarté crépusculaire, qui en été succède au coucher du soleil, a déjà perdu en partie son éclat, annonçant la prochaine venue de la nuit et avec elle l'arrivée de l'automne.

coup d'œil sur les ruines du château fort, qui occupent, comme je l'ai dit, un îlot situé au milieu du pont de la Kaïana. Sa destruction est récente ; elle a été nécessitée par la construction même du pont pour ouvrir un passage à la voie. A cette heure il ne reste plus que quelques pans de muraille qui bordent le chemin des deux côtés. Ce château, qui portait le nom de Kaïanaborg, fut construit en 1560 par le comte Braghé, auquel Gustave-Adolphe avait accordé l'usufruit de la province de Kaïana. Il avait pour objet de protéger la ville fondée par ce seigneur en 1551, contre les déprédations des populations environnantes, à cette époque encore à demi sauvages. Plus tard, la province de Kaïana ayant fait retour à l'État, le château de Kaïanaborg fut transformé en prison d'État. Le plus célèbre des prisonniers qui y furent détenus a été Jean Messenius, qui y demeura pendant près de vingt ans. On sait que ce savant avait été accusé de favoriser les prétentions du roi Sigismond, et qu'en conséquence Gustave-

Adolphe l'avait fait condamner à une réclusion perpétuelle. Retenu dans un cachot humide, Messenius ne se laissa point abattre par l'adversité, et ce fut pendant ses longues heures de loisir qu'il rédigea ce vaste ouvrage intitulé *Scandia illustrata*, imprimé à Stockholm en quatorze volumes in-folio. Gustave-Adolphe étant mort, son successeur, pour adoucir le sort de l'illustre prisonnier, le fit transférer dans la forteresse d'Uléaborg, où il termina sa vie. Malgré l'apparence informe des pans de murs demeurés debout, j'en explorai tous les recoins dans l'espoir de parvenir à me faire une idée de ce qu'avait été le château autrefois; mais, à part un souterrain transformé en magasin par la municipalité de Kaïana, je n'ai pu reconnaître que des restes sans liaison entre eux. Le château avait été construit en entier avec de gros blocs de granit roulé, encastrés dans un ciment grossier. A défaut de l'intérêt qui manque actuellement à ces ruines, j'y ai pu jouir au moins d'un magnifique point de vue. L'effet magique du

soleil couchant ajoutait encore en ce moment à la beauté du spectacle. Chaque point de l'horizon a son caractère qui lui est propre : à l'ouest, c'est la cataracte de l'Aemma, encadrée dans un splendide paysage ; au nord, la haute montagne boisée et rocheuse qui domine la ville ; à l'est, la cataracte de Koïvoukovski, vue de face et se déployant dans toute sa magnificence ; au sud, enfin, c'est la ville entière avec ses maisons peintes en rouge et blanc, se détachant de la manière la plus heureuse sur les massifs de verdure qui en forment le fond.

Il était près de neuf heures du soir lorsque nous sommes rentrés de cette seconde promenade. Demain, dans la matinée, je ferai mes adieux définitifs aux merveilles de Kaïana ; mais nous ne partirons pas avant d'avoir jeté un dernier coup d'œil sur la cataracte de l'Aemma, que j'irai contempler de ce moulin, perché au-dessus de la chute, où nous n'avons pu arriver ce matin.

## XI.

Kaiana, 24 juillet, midi.

Nous revenons du moulin construit au bord de la cataracte de l'Aemma, et d'ici à un quart d'heure nous reprendrons le chemin de la station de Kanala, où le tarantass nous attend. En cheminant à travers plusieurs rues pour gagner le moulin, le hasard nous a fait déboucher sur une place où un assez grand nombre de charpentiers travaillaient à élever une maison spacieuse <sup>1</sup>. Parmi eux je reconnus tout d'abord, à la coupe de l'habit ainsi

<sup>1</sup> Le système de construction usité en Finlande est le même que celui que l'on suit de temps immémorial en Russie : ce système consiste à disposer des troncs de pins, simplement écorcés, les uns sur les autres, et à les assembler dans les points de jonction

qu'à l'air du corps, deux ouvriers russes que je saluai dans ma langue. L'effet que produisit sur eux l'accent de l'idiome national ne saurait se décrire ! Aussitôt leur physionomie s'illumina, et le dialogue suivant s'établit entre le plus âgé des deux paysans et moi. Je le rapporte à cause de ce qu'il a de caractéristique : il me paraît porter le cachet du sentiment national qui s'est conservé si pur de toute altération parmi cette classe d'hommes.

MOI.

Bonjour, frères ! si je ne me trompe, vous et moi sommes compatriotes. Par quel coup du sort vous trouvez-vous relégués dans ce pays éloigné ?

LE CHARPENTIER.

Vous ne vous trompez point ! En effet , moi et

à l'aide d'échancrures. Non-seulement les villages et les fermes (heïmats), mais les villes elles-mêmes du grand-duché sont construites en bois ; la brique n'y est employée que par exception, et presque uniquement pour les édifices publics.

mon camarade sommes Russes l'un et l'autre : il y a environ deux mois que nous sommes partis de notre village, situé dans le gouvernement d'Arkhangel, pour venir nous acquitter ici par notre travail envers un marchand de la ville auquel nous devons quelque argent. — Mais vous-même, par quel hasard êtes-vous venu dans ce pays-ci, que les nôtres ne fréquentent guère ?

MOI.

J'aime à parcourir des contrées nouvelles : c'est dans ce but que j'ai quitté dernièrement Piter <sup>1</sup>, et que je me trouve de passage en cette ville.

LE CHARPENTIER.

S'il en est ainsi, je rends grâce à Dieu, et de vous avoir protégé pendant la route, et de nous avoir procuré la faveur de rencontrer une personne de chez nous ; car depuis que nous travaillons ici,

<sup>1</sup> *Piter*, diminutif de *Peterbourgh* (Pétersbourg) ; nom que les gens du peuple emploient communément en Russie pour désigner la ville immense que la voix puissante de Pierre le Grand fit surgir d'un marécage.

c'est la première fois qu'il nous arrive d'entendre parler notre langue ; aussi le son de votre voix nous a-t-il réjoui le cœur !

Arrivé au moulin à scies, je montai aussitôt à l'étage d'en haut, où les bois se débitent en planches de différente épaisseur : elles sont destinées à être exportées pour l'étranger par la voie d'Uléaborg. Ni le mécanisme des scies, ni le plan incliné par lequel les troncs d'arbre sont hissés jusque dans l'atelier, ne me parurent offrir rien de particulier. Mais en compensation, placé à une des croisées du moulin, précisément au-dessus de la cataracte, j'en pus embrasser l'aspect complet : ici comme au Koïvoukovski, les rochers sont creusés dans leur partie inférieure, et produisent les mêmes effets de lumière.

La scierie est dominée par une hauteur escarpée, de cent pieds au moins, où gravit un étroit sentier. Inutile d'ajouter que je n'en voulus pas perdre le coup d'œil. La vue s'étend à l'ouest jusqu'au lac Uléo, et à l'est jus-

qu'au Koïvoukovski, dont le bouillonnement blanchâtre se détachait sur un rideau de sombres montagnes. En face de moi se dressait la berge, non moins élevée, qui borde la rivière du côté droit, et à mi-côte de laquelle se trouvent les bâtiments du pastorat : ils offrirent un abri, en 1819, à l'empereur Alexandre, qui lui aussi avait désiré connaître les cataractes de Kaïana.

Tandis que nous reprenions le chemin de l'auberge, nous avons vu plusieurs bateaux en construction, analogues à celui dans lequel nous avons fait notre excursion d'hier. Ils ont pour quille une forte planche qui se relève aux deux bouts en s'arrondissant, et c'est sur elle que sont cloués les bordages en les superposant bord sur bord. Dans l'intérieur sont disposées quelques membrures de peu d'épaisseur ; elles complètent la construction du bateau, qui, somme toute, est d'une légèreté excessive. Cependant on assure que ces embarcations sont d'une solidité à toute épreuve.

Le moment de nous séparer des sites de

Kaïana est venu. Je dépose la plume pour aller prendre place dans la carriole qui doit nous ramener au relais de Kanala ; de là nous nous acheminerons vers Uléaborg.

---

(Note Q, page 271.)

#### ÉTABLISSEMENTS D'ÉDUCATION EN FINLANDE.

Le premier établissement d'instruction publique fondé en Finlande le fut par Gustave-Adolphe, en 1630, dans la ville d'Abo. Simple gymnase dans le principe, dix ans après l'établissement fut transformé en université par les soins éclairés du comte Braghé, qui à cette époque gouvernait le grand-duché. En même temps un gymnase fut créé à Viborg, et bon nombre de simples écoles dans les autres villes de la Finlande.

Malgré l'état nécessaire où l'université d'Abo fut laissée pendant longtemps, elle contribua puissamment à développer l'instruction en Finlande. Pendant le règne de Charles XII, l'état de guerre continu qui troublait alors la contrée fut cause que les travaux de l'université éprouvèrent une suspension. Plus tard, ils purent être repris ; en même temps diverses collections furent ajoutées à celles que l'université possédait déjà, et un jardin botanique fut créé pour son usage. En 1802, le roi Gustave-Adolphe vint à Abo pour y poser la première pierre d'un bâtiment neuf, où devaient fleurir côte à côte l'université finlandaise et une haute école de théologie. Plus

tard, l'empereur Alexandre accorda des sommes importantes à la ville, ce qui la mit en état d'étendre beaucoup les bâtiments, qui alors se trouvaient encore en construction. Sa haute sollicitude s'étendit aussi au corps enseignant; grâce à lui le nombre des professeurs fut doublé. En 1827, un malheur affreux atteignit l'édifice à peu près achevé; l'incendie le dévora. Ici de nouvelles largesses souveraines vinrent effacer les traces du désastre qui avait été complet, et, comme il s'agissait de construire à neuf, on préféra transporter l'université dans la moderne capitale du grand-duché, à Helsingfors. Elle fut inaugurée pendant l'automne de 1848. Vingt-deux professeurs en titre y sont attachés, avec quinze *suppléants*, cinq *lecteurs*, et sept maîtres spéciaux pour l'enseignement des beaux-arts: un certain nombre de professeurs libres sont attachés à l'université. Le nombre des étudiants y a constamment varié entre trois et cinq cents. L'établissement universitaire a à sa tête un vice-chancelier de l'université et un recteur, choisis pour trois ans. Il y a un conseil dont tous les professeurs sont membres et qui est présidé par le recteur.

Outre l'université finlandaise, des gymnases sont établis dans plusieurs villes. L'évêché de Borga compte deux gymnases, dont l'un établi dans la ville même de Borga; Viborg et Kuopio ont aussi leurs

gymnases : six *lecteurs* (professeurs), avec un suppléant et un maître de langue russe, sont attachés à chaque établissement de ce genre.

Le nombre des écoles d'un rang inférieur aux gymnases est très-grand en Finlande. Quatre maisons d'éducation pour les filles existent à Viborg, à Fredriksham, à Neuschlott et à Keksholm.

En réunissant aux élèves de ces divers établissements environ cent élèves de l'École militaire établie à Fredriksham, l'auteur où je puise ces renseignements évalue le nombre total des jeunes gens élevés dans les établissements publics du grand-duché à un peu plus de trois mille ; ce qui ferait un élève par quatre cent cinquante habitants.

(Note R, page 273.)

#### DU CLIMAT DE LA FINLANDE.

Le climat de la Finlande est généralement considéré comme sain, quoique à des époques éloignées des maladies épidémiques y aient exercé d'affreux ravages. Les parties boisées et rocheuses sont réputées les plus saines ; là sur cinquante individus il en meurt un dans le courant d'une année. A Abo, qui à cause de ses rues peu spacieuses ne jouit pas d'une réputation de salubrité parfaite, il meurt en moyenne

un individu sur quarante à quarante-cinq habitants.

On conçoit qu'en une contrée située au delà du soixantième degré de latitude, le cachet d'une nature boréale soit fortement imprimé. Un hiver rigoureux et prolongé, un été court et étouffant, le passage rapide de l'une de ces saisons à l'autre, composent les traits principaux du climat de la contrée. Plus on avance vers le nord, et plus ces traits deviennent saillants. Toutefois, dans ces derniers temps, une modification sensible a été observée dans les conditions climatériques du pays. Actuellement l'hiver arrive plus tard, et presque toujours il est moins rigoureux qu'autrefois : en même temps l'automne est devenu plus prolongé. Des modifications aussi sensibles doivent être attribuées aux travaux exécutés pour dessécher les marécages et diminuer l'étendue des forêts. Malgré tout, les gelées blanches, qui en Finlande sont très-fortes, continuent à être l'épouvantail du laboureur : souvent il suffit d'une seule gelée blanche pour détruire en une nuit les flatteuses espérances de la plus riche moisson. On espère venir à bout de triompher de cet inconvénient avec le dessèchement progressif des marais.

Comme l'étendue du pays du nord au sud est considérable, il existe des différences de climat remarquables entre ses diverses provinces. La saison la plus chaude de l'année a son point de départ au commen-

cement de juillet : en général, la différence du degré de chaleur pendant l'été, entre l'extrémité sud et l'extrémité nord de la Finlande, est loin d'être aussi grande que la différence du degré de froid pendant l'hiver entre ces mêmes parties.

La durée de l'hiver dans le nord de la Finlande est de sept mois ; dans les provinces du sud sa durée varie entre cinq et six mois. C'est sur les côtes que la différence de climat entre le nord et le sud est principalement appréciable. En effet, l'eau de la mer, quand elle a été réchauffée par l'action continue des rayons du soleil, ne se refroidit pas aussi vite que la terre, dont la couche extérieure seulement est sensible aux variations atmosphériques : sur les côtes, le voisinage d'une vaste étendue d'eau, à une température relativement chaude, influe sur celle de la contrée environnante et retarde l'apparition de l'hiver. Le contraire a lieu au printemps : dans cette saison, les vents froids de la mer refroidissent l'air dans les parties de la contrée situées le long des côtes et retardent la végétation, alors que, dans l'intérieur du pays, la force productive commence déjà à agir. Plus on s'élève en latitude, et plus l'influence de la chaleur sur la végétation s'accroît. A Tornéo, par exemple, l'orge commence déjà à monter en épi cinq semaines après les semailles ; à la dixième, il est mûr et prêt à être moissonné. Dans les provinces du

sud de la Finlande, il faut à l'orge de quatorze à seize semaines pour arriver à maturité.

Sous le rapport météorologique, on compte à Helsingfors dans le courant de l'année (en moyenne s'entend) quatre-vingt-treize jours sereins, cent quatre-vingt-neuf jours couverts, et quatre-vingt-trois jours nébuleux. Le mois de l'année où le temps est habituellement le plus beau est le mois de mai; par contre, le mois de novembre est de tous les mois le plus sombre.

(Note S, page 276.)

#### DU MONUMENT ÉLEVÉ PRÈS D'IDENSALMI.

Voici à peu près en quels termes un auteur russe s'exprime au sujet du monument en question : « L'obélisque dont le monument se compose, dit-il, porte l'inscription suivante :

ICI  
FUT TUÉ  
LE 15 OCTOBRE 1808  
PENDANT LA GUERRE AVEC LES SUÉDOIS  
LE BRAVE ADJUDANT GÉNÉRAL  
PRINCE MICHEL PÉTROVITCH-DOLGOROLKI.  
CEUX QUI RÉVÈRENT SA MÉMOIRE ONT RÉÉDIFIÉ  
CE MONUMENT EN 1828.

« Au près de l'obélisque, à une certaine distance, on voit un enfoncement dans le terrain sablonneux; c'est précisément l'endroit où périt le prince Dolgo-

rouki. Ce jeune général, que Sa Majesté honorait d'une confiance particulière, avait été envoyé peu de temps auparavant sur le théâtre de la guerre et n'avait encore pris part à aucun combat important. La veille était le dernier jour d'un assez long armistice : il devait expirer à midi. Le bouillant militaire tenait sa montre à la main, et comptait avec impatience les minutes à courir jusqu'au commencement de l'action : enfin elle s'engagea. Les Suédois, ayant traversé sur un petit pont le détroit qui réunit deux lacs et séparait leur position de celle des Russes, prirent quelque avantage. Le prince s'efforçait de rétablir le combat ; mais tandis que, redoublant d'énergie, il s'avancait à la tête de ses braves, une balle l'atteignit et le frappa mortellement. »

(Note T, page 279.)

#### JOURNAUX FINLANDAIS.

Dix journaux et feuilles périodiques se publiaient en Finlande en 1836. En voici le détail par villes :

A Helsingfors. . . . .	5
A Abo. . . . .	2
A Uléaborg . . . . .	2
A Viborg. . . . .	1

Dans ce nombre six étaient rédigés en langue suédoise, dont quatre publiés à Helsingfors et deux à

Abo ; les autres se publiaient dans l'idiome national, qui de jour en jour est plus assidûment cultivé.

Le journal qui se publie à Helsingfors en langue suédoise est consacré à la politique : c'est la feuille officielle, une sorte de *Moniteur*. Deux autres journaux, dont un en langue suédoise et l'autre dans la langue du pays, ne traitent que de sujets religieux. Les autres feuilles finlandaises sont principalement consacrées à la littérature et aux questions d'économie intérieure.

Voici maintenant quel est le mouvement qui s'est opéré depuis lors dans la presse périodique de Finlande. En 1837, le journal qui se publiait à Viborg a cessé de paraître, ce qui réduit à neuf le nombre des journaux du grand-duché. Une nouvelle extinction eut lieu en 1838 ; en sorte qu'il n'y eut plus alors en Finlande que huit journaux, dont sept rédigés en suédois et un en langue finnoise. Enfin en 1840, époque où s'arrêtent nos renseignements, le nombre total était remonté à neuf, dont huit journaux publiés en suédois ; en voici le tableau :

A Helsingfors . . . . .	5
A Abo. . . . .	2
A Borga. . . . .	1
A Vaza . . . . .	1



## **CHAPITRE VIII**

**DE KAIANA A ULÉABORG**



Le temps redevient détestable. — Séjour prolongé à Kanala. — Bain de vapeur. — Péril auquel nous sommes exposés dans notre chambre. — Le temps se remet. Départ. — Nous regagnons le chemin d'Uléaborg. — Usine de Salakhmé. — Station de Nissila; souvenirs que ce lieu rappelle. — Une rencontre. — Changement dans le caractère de la contrée. — Cultures; comment elles sont établies. — Marécage; la chaussée qui le traverse. — La rivière Sukaïoki. — Moulins d'espèce particulière. — Heïmats; *dimokours* sibériens. — Le golfe de Bothnie. — Arrivée à Uléaborg. — Difficultés inattendues. — Effroi que nous inspirons. Réclusion forcée. Délivrance et départ pour Torneo.



## CHAPITRE VIII.

DE KAIANA A ULÉABORG.

### I.

Station de Kanala, 24 juillet, 10 heures du soir.

Nous sommes de retour à la station où il y a deux jours j'ai laissé notre voiture de voyage, en m'embarquant pour Kaïana dans une carriole de poste. Ne sachant trop, sortis de table, à quoi employer notre temps, nous sommes allés jeter un coup d'œil dans le bain de vapeur qui fait partie des dépendances de la maison ; il était rempli de baigneurs. J'avais eu même l'idée d'en essayer

aussi ; mais à peine en eus-je entr'ouvert la porte, qu'une vapeur suffocante qui s'échappa de l'étuve me fit vite renoncer à ma velléité. Autant que j'en ai pu juger par un coup d'œil jeté à la dérobée, la salle de bain se compose d'une vaste chambre, noircie par la fumée du fourneau où l'on a fait rougir des cailloux, d'où se dégage, en les aspergeant d'eau, la quantité de vapeur nécessaire. A mi-hauteur est établie une sorte de soupente treillagée, à laquelle conduit une échelle fixe : c'est là que les baigneurs se placent, après s'être enduit le corps de savon, pour s'y étendre et se fouetter avec des balais faits de menues branches de bouleau garnies de leurs feuilles, de manière à surexciter la transpiration. A cette hauteur, en effet, la température est encore plus brûlante qu'en bas. Au moment où mon regard pénétra à travers la porte entr'ouverte, le nombre des personnes étendues sur la soupente à claire-voie me parut assez grand, et toutes étaient en train de se flageller avec une véritable émulation.

## II.

Station de Kanala, 25 juillet, 9 heures du soir.

Nulle possibilité, hélas ! de quitter cette station de Kanala , qui me semble le plus maussade endroit du monde , située qu'elle est au milieu de l'immense et triste forêt dont j'ai tracé le tableau. Il pleut à verse , et nous mettre en route par un temps pareil serait exposer nos domestiques à être mouillés jusqu'aux os. Le ciel cependant commence à s'éclaircir, et tout semble présager que la pluie va cesser bientôt. En ce cas , nous nous mettrons en route demain matin de bonne heure pour regagner le grand chemin d'Uléaborg , et nous diriger ensuite vers le golfe de Bothnie.

Ce matin, entre onze heures et midi, dans un moment où la pluie tombait à torrents,

nous avons couru le risque d'être inondés dans notre chambre : l'eau, qui probablement s'était amassée dans un coude de la cheminée servant d'issue à la fumée du poêle, a tout à coup fait irruption dans la chambre par une fissure de la maçonnerie. Tous les gens de la maison sont accourus aussitôt, les uns pour étancher le plancher déjà couvert d'eau, les autres pour boucher la fente par où s'échappait la cataracte. Ils en sont venus à bout, mais non sans quelque peine.

### III.

Station de Vériama, 26 juillet, midi.

Nous voici enfin revenus au grand chemin d'Uléaborg, arrêtés à la porte de la station même d'où il nous avait fallu rebrousser chemin le jour où par erreur nous avions dépassé le pastorat d'Idensalmi. A partir d'ici c'est

dans une contrée inconnue que nous allons nous engager.

Ainsi que je l'avais prévu hier, la pluie cessa pendant la nuit ; et lorsque nous prîmes place dans le majestueux tarantass, entre huit et neuf heures du matin, le soleil dardait déjà ses rayons à travers les derniers nuages qui obscurcissaient encore quelques parties du ciel. Grâce à son éclat, la forêt m'a paru moins triste cette fois que lorsque je la traversai pour gagner Kaïana : une légère brise se jouait dans le feuillage des grands pins, qui agitant leurs branches toutes chargées encore d'humidité, éparpillaient autour d'elles une pluie de gouttelettes aussi brillantes que le diamant.

Le beau temps m'a permis d'examiner, chemin faisant, de quelle manière s'y sont pris les ingénieurs finlandais pour construire une chaussée dans les endroits où le sol est le plus spongieux. Afin d'y établir une fondation solide, on a commencé par planchéier l'espace à l'aide de poutrelles solidement liées

les unes aux autres et placées en travers du chemin ; puis sur ce plancher on a étendu le sable et les détritns de roches granitiques, destinées à former le macadamisage qui a transformé en une route excellente un terrain qui auparavant n'était pas même accessible aux chevaux.

#### IV.

Station de Koumpoumiaki, 26 juillet, 10 heures  
du soir.

Après les lugubres aspects des forêts moussues qui bordent l'étroit chemin de Kaïana, le pays que nous traversons me paraît un paradis. La route est large, et partout il y a de l'espace pour la vue, qui n'est plus arrêtée par un rideau de la plus sombre et de la plus triste verdure qui se puisse imaginer. A droite du chemin, de petits lacs nous apparaissent de temps à autre, et sont très-nombreux. A l'ho-

rizon se dressent des montagnes d'un aspect imposant. Du côté opposé, c'est-à-dire à notre gauche, les yeux se reposent avec plaisir sur des cultures merveilleusement bien ordonnées, derrière lesquelles apparaît une vaste forêt d'arbres résineux. Je n'avais pas encore pu apprécier aussi bien que cette fois l'habileté persévérante des cultivateurs finlandais. Chacun de ces champs a été conquis sur la forêt, dont le sol est essentiellement pierreux; et il a fallu pour cela ramasser les cailloux et en former de ces pyramides de pierres dont j'ai déjà eu occasion de parler. Tout autour règnent des bandes de gazon aussi nettement découpées que dans le jardin le mieux soigné.

La route est d'ailleurs bordée en beaucoup d'endroits par de beaux heïmats, ou fermes finlandaises, composés de plusieurs corps de logis, la plupart à deux étages, badigeonnés en rouge avec des encadrements de couleur blanche autour des croisées. Il paraît que plus on avance vers Uléaborg, et même plus loin vers Torneo, plus les fermes deviennent

nombreuses et la population riche : du reste, c'est ce que nous serons bientôt à même de vérifier.

## V.

Station de Salakhmé, 27 juillet, midi.

Le pays que nous parcourons est montagneux, contrairement à l'opinion que je m'en étais faite à l'avance, sur des récits inexacts. Partout les moissons mûrissent et se dorent, promettant une belle récolte. Derrière les champs qui s'espacent au bord de la route, comme au premier plan du tableau, la forêt continue de former un fond obscur ; enfin des heïmats de bonne apparence se montrent à de courts intervalles et animent le paysage en le diversifiant.

A une verste environ de Koumpoumiaki nous avons rencontré sur la lisière du chemin un pin isolé, de grosseur prodigieuse,

qui a été frappé de la foudre pendant l'orage d'hier. Toute la partie supérieure de l'arbre, garnie de son branchage, gisait à terre et interceptait en partie la voie, et la portion du tronc restée debout était déchirée en deux, du pied au sommet, dans une longueur d'environ quarante pieds. Jamais, dans mes nombreux voyages, je n'avais rencontré un pareil exemple des effets du tonnerre.

A mi-chemin du relai se trouve l'usine de Salakhmé; nous y avons fait halte pour la visiter. Cet établissement jouit dans le pays d'une réputation méritée, à cause de la bonne qualité du fer qu'il produit. Le minerai, recueilli sous forme de limonite au bord d'un lac éloigné de soixante verstes, est converti en fonte dans des hauts fourneaux construits sur place. Cette fonte est ensuite transportée à Salakhmé pour être soumise au martinet et réduite en fer sous forme de barres. Une partie des produits trouve son placement dans la contrée avoisinante, et le reste est exporté à l'étranger par le port d'Uléaborg. Outre la

fabrication du fer, j'assistai à sa réduction en longs clous destinés aux constructions navales des différents chantiers que l'on rencontre sur les bords du golfe de Bothnie.

## VI.

### Station de Nissila.

Le pays entre cette station et la précédente a un aspect d'aridité qui contraste avec les belles cultures que nous laissons derrière nous. Ce qui contribue à lui donner un air de désolation, c'est le grand nombre de portions de forêts dévastées par l'incendie que l'on y rencontre. Là plus aucune trace de végétation : non-seulement le feuillage a été détruit, mais le feu a rongé même les mousses qui tapissaient la mince couche de terre végétale étendue à la surface d'un sol caillouteux, reposant sur une base de granit. Au

surplus la roche granitique fixe se rencontre partout à petite profondeur.

C'est de la maison de poste où je suis que l'empereur Alexandre, pendant son excursion de 1819 en Finlande, quitta le grand chemin pour aller visiter les cataractes de Kaïana. Faute de route praticable, on lui avait conseillé de faire le trajet par eau, ce qui faillit avoir les suites les plus désastreuses <sup>1</sup>.

## VII.

### Station d'Akko.

Dans le trajet entre Nissila et la station où nous relayons en ce moment, nous n'avons rencontré qu'un seul voyageur; encore allait-il à pied, le dos courbé sous le poids d'un objet volumineux, soigneusement enveloppé

<sup>1</sup> Voyez la note U à la fin du chapitre.

d'une toile. Je sus de notre cocher que cet homme était un des nombreux joueurs d'orgue suédois, qui partent de Stockholm au printemps pour aller exercer leur industrie en Finlande. Ils la parcourent à pied d'une extrémité à l'autre, et s'en retournent à l'automne retrouver leurs familles.

C'est dans ce canton que commence le vaste marécage de Pelsuo, qui n'a pas moins de cent verstes de longueur. Il s'étend vers le nord-ouest, parallèlement à la rive gauche de la rivière Sikioki, et va aboutir au golfe de Bothnie. Pour établir la chaussée que nous suivons, il a fallu effectuer un remblai au-dessus de cette immense lagune où croissent çà et là quelques pins et quelques sapins de chétive apparence.

## VIII.

## Station de Puppo.

L'aspect de la contrée est devenu d'une monotonie et d'une tristesse extrêmes : de quelque côté que se portent les regards, l'œil ne se repose que sur une plaine moussue et détremmée, semée de flaques d'eau croupissante où nagent au gré du vent des débris de plantes en décomposition. L'air lui-même est imprégné d'une vapeur moite et glaciale, qui communique au corps un sentiment de frisson singulièrement pénible et à l'âme un abattement involontaire.

Néanmoins, de tous les endroits où le terrain s'élève un peu, on voit s'élancer des pins et des sapins gigantesques. Nous en avons vu un des plus grands que la foudre avait décapité ; et, par un singulier hasard, la partie

détachée était venue tomber et avait été retenue horizontalement à une hauteur de plus de soixante pieds, sur les branches de deux pins croissant à une quinzaine de pas l'un de l'autre. Ce qui rendait le spectacle surprenant, c'est la grandeur de la partie détachée : ce fragment offrait l'apparence d'un arbre complet.

## IX.

Station de Kangas, 27 juillet, 10 heures du soir.

Plus nous approchons du golfe de Bothnie, plus les fermes que l'on rencontre, ainsi que les maisons de poste, prennent un aspect suédois. En outre, celles-ci ne sont plus, comme auparavant, placées au bord du chemin, mais bien au contraire à distance ; ce qui oblige à chaque relais de quitter la chaussée et de prendre une traverse plus ou moins longue.

Cette fois, en arrivant au tournant du chemin, nous y avons trouvé un poteau indicateur garni d'une traverse en équerre, et à cette traverse se balançait une plaque de tôle sur laquelle un artiste de l'endroit a peint pour enseigne un cheval de poste conduit par un palefrenier.

L'heure avancée nous décide à passer la nuit ici : demain, si rien n'y met obstacle, nous pourrons gagner Uléaborg de bonne heure dans la soirée.

## X.

Station de Lauko, 28 juillet, 9 heures du matin.

Le pays est devenu plus boisé et beaucoup moins marécageux : on rencontre bien encore de temps à autre des flaques croupissantes et des portions de terrain imbibé d'eau ; mais, somme toute, le marécage proprement dit s'é-

loigne de la route. Dans les terrains que j'ai vus aujourd'hui, des ocres ferrugineuses alternent avec un sable jaune mélangé de cailloux. Ces ocres colorent toutes les eaux, et les fossés qui bordent la voie sont remplis à pleins bords d'une eau qui a la couleur du café.

Partis d'assez bonne heure de notre station d'hier au soir, nous roulions grand train sur une chaussée unie comme un parquet, jouissant de la fraîcheur du matin et du spectacle du soleil levant, qui illuminait la forêt d'un rayon oblique. Tout à coup le domestique placé sur le siège s'écria : « Voici un serpent ! » Le cocher avait arrêté ses chevaux par un mouvement d'instinct, effrayé à la vue du reptile, qui était de grande taille et reposait étendu sur la route. Nous sautons immédiatement à bas de la voiture ; mais le serpent, revenu de son engourdissement, avait déjà disparu. En vain, armés de bâtons, nous fouillâmes de tous côtés ; il nous fut impossible de le découvrir. Il paraît du reste que ces animaux sont très-communs ici, et qu'on en rencontre

souvent qui ont plus de quinze pieds de longueur. Faute d'un interprète intelligent, je n'ai pu savoir à quelle espèce appartiennent ces serpents.

Le bourg de Lauko possède une jolie église, dont la construction date du moyen âge : sa toiture est de forme aiguë et ses croisées sont en ogive. Il est fâcheux que l'on construise les églises actuelles dans un style tout différent : autant celui des anciennes églises est élégant, autant l'architecture adoptée à cette heure pour les temples luthériens de la Finlande est pesante et disgracieuse.

## XI.

## Station de Toumala.

Ceux qui m'ont vanté la richesse des approches d'Uléaborg n'avaient rien exagéré. Plus nous avançons, plus le nombre des fermes et des cultures augmente. Le marécage n'a point disparu tout à fait, puisqu'il atteint, dit-on, jusqu'aux bords mêmes du golfe de Bothnie; mais dans la partie que nous traversons, c'est à peine si de rares flaques d'eau se rencontrent çà et là pour le rappeler au souvenir du voyageur. On ne saurait se faire une idée de l'art avec lequel les cultivateurs de ce pays aménagent leurs champs, qui offrent rarement une surface parfaitement plane : des rigoles de desséchement, les unes droites, les autres sinueuses, et toujours garnies de gazon, assurent et dirigent l'écoulement des

eaux. Les cultures se composent de champs de seigle, d'orge et d'avoine. Quant aux heï-mats, ils prennent ici des proportions plus grandes qu'auparavant. Ces fermes sont formées de plusieurs bâtiments contigus renfermés dans une enceinte commune. Le corps de logis principal a ordinairement deux étages, et souvent la façade présente jusqu'à dix fenêtres par rang. Au centre est une vaste porte cochère, donnant entrée dans une cour commune presque toujours de forme carrée. L'ensemble des constructions, qui sont invariablement en bois, est très-proprement enduit d'une couche de couleur rouge-brique : c'est, je crois l'avoir dit, une coutume suédoise.

Je promets double pourboire au cocher qui s'apprête à monter sur le siège, tant notre impatience est grande d'arriver à Uléaborg. Outre le désir qui nous tient de gagner enfin cette étape importante, d'où nous ne serons pas éloignés de Torneo, limite extrême de nos courses, nous aspirons à nous y procurer.... devinez quoi? — du pain. Celui que nous

avons avec nous date de Kuopio, et maintenant il est rempli de moisissures verdâtres, dont l'aspect n'est rien moins qu'attrayant. Les paysans finlandais, si riches qu'ils soient, ne font usage que de leurs galettes traditionnelles en farine de seigle, aussi dures que du biscuit de mer. C'est, par conséquent, l'unique espèce de pain qu'il soit possible de se procurer ailleurs que dans les villes; et de pareilles galettes équivalent pour nous à l'absence complète de pain.

## XII.

Station de Fransila.

La richesse de la contrée continue à se développer au fur et à mesure que nous avançons. Actuellement les cultures se succèdent presque sans interruption, à droite comme à gauche de la route. Plus loin reparaît l'inter-

minable forêt, à travers laquelle la chaussée et les champs qui la bordent forment une éclaircie d'une demi-verste de largeur environ. A gauche coule le Siikaïoki, dont le chemin suit les mille sinuosités. Ses berges élevées et verdoyantes sont couronnées de fort jolis bouquets de saule, tandis que son courant, comme celui de la plupart des rivières de la Finlande, est d'une rapidité torrentielle. La roche granitique sur laquelle il roule étant inégale et brisée, forme de nombreux rapides.

Jamais je n'avais vu réunie dans une contrée quelconque une aussi prodigieuse quantité de moulins à vent. Leur construction a cela de particulier, que tout le mécanisme est renfermé dans un cabanon fixe tout à fait indépendant de la partie supérieure; celle-ci se compose d'une charpente à claire-voie, disposée de façon à pouvoir tourner sur un pivot vertical pour amener les ailes au vent. En guise de toile, elles sont garnies de planchettes extrêmement minces, fixées transversalement à la direction de l'aile et qui ne la

garnissent pas partout. On prétend que ces solutions de continuité favorisent singulièrement l'action du vent, en assurant au moulin une marche convenable et régulière.

### XIII.

#### Station de Korsama.

La vaste et triste lande marécageuse a reparu. A sa surface poussent clair-semés des pins grêles, au rare feuillage. Çà et là se montrent les proéminences lisses et bombées de la roche granitique fixe, et quantité de blocs d'origine erratique, couverts de mousse et en partie noyés dans le marais.

Le système de chaussée que j'ai signalé sur le chemin de Kaïana se reproduit ici. La route y a pour fondation un plancher formé de poutrelles posées en travers et assujetties les unes aux autres, de manière à former une

sorte de pont flottant ; ceci fait, on étend sur ce plancher de la poussière de granit, que fournissent en abondance les masses granitiques désagrégées par l'effet combiné du temps et des intempéries de l'air. L'état d'entretien de la route ne laisse d'ailleurs rien à désirer : à peine y aperçoit-on de temps en temps la trace d'une ornière.

#### XIV.

Station d'Ollilé, 28 juillet, 11 heures du soir.

Nous nous décidons à passer la nuit ici, pour éviter d'arriver à Uléaborg <sup>1</sup> au milieu de la nuit. Ce qui d'ailleurs a fixé nos incertitudes à ce sujet, c'est l'excellente tenue de la maison de poste : nous y avons trouvé en arrivant des chambres bien aérées, convenable-

<sup>1</sup> Voyez la note V à la fin du chapitre.

ment meublées, et qui plus est une cheminée dont nous avons profité immédiatement, car la nuit est très-fraîche. En ce moment un feu clair et pétillant nous ranime. Le maître de la maison est un riche paysan, chef d'une très-nombreuse famille composée de plusieurs ménages. Chacun de ses fils occupe avec sa femme et ses enfants un pavillon séparé; et tous ces pavillons sont enclos d'une enceinte commune composant le *heimat* <sup>1</sup>. Il y a telle famille de paysans, dans les environs d'Uléaborg, ainsi que du côté de Torneo, qui possède en fonds de terre au delà de cent mille francs : les fortunes de vingt à trente mille francs en capital sont communes parmi eux. Cela du reste se conçoit aisément, lorsqu'on réfléchit que dans le nord de la Finlande c'est la classe des paysans qui possède la majeure partie du sol. Le contraire a lieu dans la zone moyenne, et surtout dans la partie méridionale du grand-duché, où la propriété foncière est

<sup>1</sup> Voyez la note X à la fin du chapitre.

presque exclusivement entre les mains des classes élevées de la société.

A travers la croisée près de laquelle est placée la table sur laquelle je suis occupé à écrire, à la clarté du jour crépusculaire qui durera jusqu'à l'aube <sup>1</sup>, ma vue s'étend sur un champ. J'y vois une cinquantaine de bêtes à cornes, réunies en cercle et ayant toutes la tête tournée vers le centre. Il est indiqué par

<sup>1</sup> Nous croyons nécessaire de répéter ici que ce que nous entendons par *jour crépusculaire* est cette demi-clarté qui dans les hautes latitudes, et même sous le parallèle de Saint-Pétersbourg, occupe pendant la belle saison l'espace de temps rempli partout ailleurs par la nuit. A Saint-Pétersbourg, par exemple, pendant les mois de juin et de juillet, espace de temps que l'on nomme communément les *longs jours*, le soleil ne disparaît sous l'horizon que vers les onze heures du soir, pour se remonter derechef vers les deux heures du matin. Tant que son disque demeure caché, il règne une clarté terne, mais pourtant infiniment moins pâle que celle du clair de lune; elle est suffisante pour permettre de lire sans le secours d'une bougie.

un tas de menus branchages et de mousse, d'où s'échappe une fumée épaisse mêlée à des lueurs rougeâtres. Le troupeau tout entier se trouve enveloppé dans la fumée, qui, à cause sans doute de l'état de condensation de l'air, ne monte pas. Cet appareil fumigatoire, que l'on a coutume d'allumer vers le coucher du soleil, est d'un usage général dans ces contrées : il a pour objet de protéger le bétail, parqué dans les champs, contre les piqûres des moustiques. M. l'amiral Wrangell nous apprend, dans la relation de son périlleux voyage aux côtes sibériennes, qu'on se sert d'un procédé analogue en Sibérie, où ce genre d'appareil est connu sous le nom de *dimokour* <sup>1</sup>.

Après avoir tenu conseil sur ce que nous aurons à faire demain, nous sommes convenus

<sup>1</sup> Voici en quels termes s'exprime M. de Wrangell au sujet des *dimokours* dont on fait usage en Sibérie; on verra que ce qu'il en dit se rapporte exactement à l'appareil du même genre dont nous donnons la description : « Les *dimokours*, dit l'illustre voyageur, sont de grands tas de mousse et de bois vert aux-

de ne point nous arrêter maintenant à Uléaborg, mais de poursuivre immédiatement notre route jusqu'à Torneo, sauf à nous arrêter ici plus tard un ou deux jours, à notre retour.

## XV.

Station de Kortela, 29 juillet, 11 heures du matin

Nous nous trouvons enfin au voisinage immédiat d'Uléaborg, dont nous ne sommes plus séparés que par un seul relais. Le pays est absolument plat. On n'aperçoit de tous côtés que vertes prairies semées de jolis bouquets

quels on met le feu; l'épaisse fumée qui s'en dégage sert à chasser les mousquites. On en établit dans les champs pour préserver les troupeaux de chevaux de leurs essais : ces chevaux paissent dans une fumée épaisse, et lorsque toute l'herbe d'un pré a été broutée, les *dimokours* se transportent en un autre endroit. »

de saules d'une espèce particulière et d'un feuillage singulièrement épais.

## XVI.

Ville d'Uléaborg, midi.

Voici un contre-temps bien inattendu et contrariant à l'excès qui suspend notre marche et nous cloue ici, sans que nous puissions dire quand nous serons rendus à la liberté. Nous avançons ayant en vue le golfe de Bothnie, et déjà nous approchions des faubourgs de la ville, quand une sorte de préposé nous a intimé brusquement l'ordre d'arrêter. Le domestique interprète me transmet ses paroles, qui signifiaient que, conformément à un ordre émané de l'autorité locale, tout voyageur arrivant de Russie devait être retenu là, pour y subir une quarantaine d'observation plus ou moins longue, et avoir ses hardes

soumises à la fumigation. Aussitôt en effet, et sans nul égard à mes plaintes, on se mit en devoir de conduire le tarantass sur une esplanade au bord du chemin, où tous nos effets durent être retirés des caissons de la voiture et suspendus sous un hangar disposé de manière à y ménager des courants d'air. Cela fait, le préposé me demanda ma feuille de route qu'un jeune garçon courut porter en ville. On me dit qu'après l'avoir examinée, la municipalité déciderait s'il me faudrait subir la quarantaine sur le grand chemin, ou s'il me serait loisible d'entrer en ville pour y être séquestré dans une chambre d'auberge. Qu'on juge de ma stupéfaction à ce coup inattendu !

L'absence du messager a duré près d'une demi-heure. A son retour, le préposé m'a annoncé que j'étais autorisé à gagner une auberge en ville, où j'attendrais le résultat des délibérations du conseil municipal. Inutile d'ajouter que nous avons profité sur-le-champ de l'autorisation. Je ne saurais peindre le mortel effroi que notre arrivée a excité parmi les gens

de cette auberge : maîtresse et servantes m'entendant leur parler une langue qu'elles ne comprenaient pas, mais qu'elles devinaient devoir être du russe, reculaient épouvantées, comme si un convoi de pestiférés fût tombé au milieu d'elles ! Par un heureux hasard, il est survenu sur ces entrefaites une personne domiciliée dans le voisinage, et qui, — chose surprenante ! — parlait le russe. Moins timoré que la dame du logis, il ne craignit pas de nous aborder, et ayant su de nous que nous avions passé la frontière depuis longtemps, il adressa à la dame des remontrances qui calmèrent ses terreurs : grâce à cette intercession salutaire, les dispositions changèrent complètement à notre égard, et nous fûmes un instant après l'objet des attentions les plus empressées.

Ce fut alors autour de nous une véritable émulation : la cuisinière courut allumer ses fourneaux et les filles se hâtèrent de mettre le couvert. Pendant ces préparatifs, je retirai mon écritoire de voyage, dont j'avais eu soin

de me munir, et je rédigeai une lettre en français par laquelle je suppliais le gouverneur d'Uléaborg de faire lever la quarantaine que nous subissions, ajoutant que mon seul désir était de continuer au plus vite ma route vers Torneo. La maîtresse d'auberge s'est chargée de faire porter cette lettre à destination.

En ce moment un orage terrible éclate sur nos têtes : de formidables coups de tonnerre se mêlent à la lueur des éclairs et à une pluie torrentielle. Et tous nos effets qui sont étendus sous le hangar où on les a soumis à la ventilation ! J'espère du moins que ma missive aura un résultat favorable , et que notre détention ne sera pas prolongée.

## XVII

Uléaborg, même date, 5 heures du soir.

Victoire ! je viens de régler en ce moment la note de l'aubergiste, et nous allons retrouver notre voiture de voyage aux portes de la ville : le gouverneur a donné l'ordre de lever pour nous la quarantaine. Celui qui est venu m'annoncer l'heure de la délivrance est le *fiscal* de la ville, ce qui est en Finlande une sorte d'officier subalterne de police. A sa démarche balancée et à son costume composé d'une sorte de jaquette avec un chapeau de paille pour coiffure, je l'aurais plutôt pris pour un matelot arrivant du port. Le gouverneur, avec une bonne grâce parfaite, s'est fait excuser d'avoir tardé à me répondre ; mais l'orage, — qui du reste a maintenant cessé, — avait forcément prolongé le temps qu'il passe

chaque jour à la campagne, ce qui avait été cause qu'il venait seulement de recevoir ma lettre en descendant de voiture. Me voici donc satisfait : cependant cette détention temporaire nous a tellement indisposés contre Uléaborg, que nous renonçons, quant à présent, à aller visiter les célèbres rapides de l'embouchure de l'Uléo, à une portée de fusil de la ville. Ce n'est d'ailleurs que partie remise, car nous serons sans doute dans de meilleures dispositions à notre retour de Torneo, que nous allons gagner en toute hâte.

---

(Note U, page 337.)

EXCURSION DE L'EMPEREUR ALEXANDRE A KAÏANA.

L'empereur, qui depuis longtemps se proposait de visiter la Finlande, quitta le 23 juillet 1819 sa résidence d'été de Tsarskoïé-Sélo pour se rendre premièrement à Arkhangel. De là, par Serdobol et Kuopio, il gagna la station de Nissila, sur le chemin qui mène de Kuopio à Uléaborg. Après y avoir passé la nuit, il se transporta dans le village de Khapolankanghass, situé au bord d'une petite rivière, qui, coulant du sud vers le nord, va tomber dans le lac Uléo, qu'il s'agissait de gagner. Un bateau de forte dimension, préparé à l'avance par les soins du gouverneur de la province, y avait été amené par terre d'Uléaborg. L'empereur s'y embarqua avec la suite peu nombreuse qui l'accompagnait. D'abord on navigua à la rame l'espace de cinq verstes sur le Vuolioki (c'est le nom de la petite rivière), puis l'embarcation déboucha dans le lac. Comme elle était très-chargée et que le vent contraire augmentait de minute en minute, M. le capitaine de marine Junelius, auquel la direction du bateau était confiée, déclara qu'il était indispensable de diminuer le chargement. En conséquence on fit passer plusieurs personnes dans un bateau de suite.

Non-seulement la force du vent augmentait, mais tout présageait une prochaine tempête. Un témoin oculaire, qui se trouvait dans le bateau même de l'empereur, raconte que les vagues devinrent bientôt tellement hautes qu'il n'était plus possible de distinguer le rivage. Deux matelots étaient sans cesse occupés à vider l'eau qui à tout instant venait remplir la chaloupe : il n'y avait plus une seule personne à bord qui ne fût complètement mouillée. L'empereur durant ce temps continuait à causer avec une liberté d'esprit parfaite, sans paraître se douter du péril. Sur ces entrefaites, un accident imprévu vint le porter au comble. Le gouvernail, que le capitaine maniait avec une rare habileté, se rompit tout à coup ! Par bonheur la possibilité d'un pareil accident, dans un lac réputé orageux à l'excès, avait été prévue, et un gouvernail de rechange embarqué. M. Junelius vint à bout de l'assujettir en peu d'instant ; s'il n'y avait pas réussi, la perte du bateau et des passagers devenait certaine. Il fallut pendant deux heures durant lutter encore contre la tempête déchaînée, après quoi l'embarcation pénétra dans l'embouchure de l'Uléo, où elle rencontra une eau tranquille. Mettant alors à la rame, les bateliers ne tardèrent pas à atterrir du côté droit de la rivière, précisément au-dessous des bâtiments du presbytère. Des appartements y avaient été préparés pour l'empereur.

Une foule immense et joyeuse accueillit Alexandre à sa descente sur le rivage. Il y fut complimenté en langue suédoise par les autorités municipales de Kaïana, et le discours fut immédiatement répété par un interprète en français : l'empereur y répondit dans les termes les plus gracieux. Il se mit ensuite en chemin pour aller visiter la ville, s'arrêta aux ruines du château fort de Kaïanaborg, alla voir les archives de l'hôtel de ville, puis vint prendre quelques moments de repos dans la maison du pasteur.

Mais des affaires pressantes ne permettaient pas au monarque de prolonger son séjour en Finlande au delà d'un terme assigné, et il avait été réglé à l'avance qu'il ne coucherait pas à Kaïana. Comment faire cependant pour éviter d'y passer la nuit, la tempête continuant de rendre le lac impraticable, et d'un autre côté le pays étant complètement dépourvu de chemins carrossables ? Pour sortir d'embarras et ne rien changer au plan du voyage, force fut de franchir par d'affreux sentiers la longue distance qui sépare Kaïana du relais de Nissila. Ces sentiers sont tracés à travers des forêts de l'aspect le plus sauvage, et qui très-souvent sont marécageuses à l'excès. Pour traverser ces marécages profonds, les habitants du pays y établissent une sorte de chaussée étroite, formée de troncs de pins aplanis par-dessus, liés ensemble par couples, et placés bout à bout. On trouve de ces

sortes de chaussées en Finlande, établies à travers de grandes forêts marécageuses, fréquemment dans une étendue de plusieurs verstes sans interruption. En de pareils lieux, impossible à un cavalier de poursuivre sa course à cheval; ce serait risquer d'être précipité avec sa monture dans un marécage sans fond, d'où il serait presque impossible de sortir la vie sauve. Tous les voyageurs, et l'empereur lui-même, durent donc cheminer très-souvent à pied, en menant leurs chevaux par la bride. La nuit venue, on trouva pour tout abri une misérable cabane dans le heïmat de Ronghalé. Le lendemain on se remit en chemin dans les mêmes conditions que la veille, tantôt à cheval, tantôt à pied. Plus loin, il fallut traverser une petite rivière dans un canot de pêcheur. Ce ne fut qu'au heïmat de Siarïasmaki, aux trois quarts du chemin, qu'il devint possible de se procurer une méchante carriole. L'empereur y monta pour mettre plus promptement fin à une course aussi difficile que fatigante; ce fut ainsi qu'il regagna, en fin de compte, la station de Nissila, après avoir couru le risque de périr dans l'Uléo et d'être précipité dans les redoutables fondrières des forêts à peine explorées qui avoisinent Kaïana.

(Note V, page 349.)

#### LA VILLE D'ULÉABORG.

Uléaborg a été ravagé par un terrible incendie, en 1822. Autrefois c'était une ville irrégulière et d'un aspect peu attrayant; mais à partir de l'époque de sa reconstruction, elle a pris l'apparence flatteuse qui la distingue aujourd'hui. Quoique le chiffre de la population ne dépasse pas six mille âmes, cependant on y rencontre un très-grand nombre de boutiques. La ville fait un commerce lucratif de résines et de bois de construction, provenant des vastes forêts de pins qui existent dans l'intérieur du pays. Outre les navires étrangers qui fréquentent son port, Uléaborg emploie ses propres navires que lui fournissent en nombre suffisant ses excellents constructeurs. Chaque année le chantier de construction de la ville livre au commerce national plusieurs bâtiments neufs, presque toujours d'un fort tonnage. Autrefois le port d'Uléaborg était le plus fréquenté de tous ceux du grand-duché (il en compte près de vingt); mais depuis l'extension extraordinaire qu'a prise le port de Viborg, favorisé par sa proximité de Saint-Pétersbourg, le mouvement d'Uléaborg a décréu. Quoiqu'il en soit, cette ville continue d'être un centre commercial digne de fixer l'attention.

(Note X, page 350.)

#### HEÏMATS FINLANDAIS.

Il est nécessaire d'observer que le nom de *heïmat*, dont nous nous servons pour désigner une ferme finlandaise, ne s'applique pas uniquement aux corps de bâtiments qui la composent, mais aussi aux terrains qui en dépendent. C'est la réunion de la portion de terrain possédée par un cultivateur, avec les bâtiments de toute espèce qui s'y trouvent, qui porte en Finlande le nom de *heïmat*. Si, comme cela arrive parfois, le propriétaire d'une de ces fermes partage sa propriété en deux parties, soit pour doter une fille, soit encore pour assurer le sort d'un fils, chacune des fractions de la propriété ainsi divisée prend le nom de *heïmat*. Ce que nous venons de dire ne concerne en aucune manière les paysans tenanciers, établis de père en fils sur des terrains dont ils sont tenus de payer le loyer : les fermes de cette dernière catégorie, terrain et bâtiments réunis, portent le nom de *torp*, et le paysan tenancier qui s'y trouve établi celui de *torpar*.

FIN DU TOME PREMIER.



# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

## CHAPITRE PREMIER.

PAGE 1 A 43.

Origine et plan du voyage. — Je l'exécuterai avec un ami. — Visite au consul de Finlande ; billets de banque finlandais. — Départ de Saint-Pétersbourg. — Magnificence des édifices qui bordent la Néva. — Les *îles* ; un parc. — Le premier relais ; un contrebandier. — Règlements de douane pour la protection de l'industrie nationale. — Plusieurs verreries. — Poste de douaniers ; leurs évolutions à cheval. — Passage de la frontière ; fâcheux contre-temps ; une quarantaine. — Aspect du pays au bord du lac Ladoga. — Pourceaux à la cangue. — Vastes forêts. — Difficulté de se procurer des aliments convenables ; comment les habitants se nourrissent. — Il faut monter en bateau. — Ville de Keksholm ; son aspect pittoresque. — L'au-

berge. *Sono il fatottum della città!* — Visite rendue à l'antique forteresse ; ruines intéressantes. — Un pont de bois ; potagers intérieurs ; l'hôpital. Rencontre d'un vieillard ; l'honnête galérien. — Nous nous disposons à quitter Keksholm.

Note A, page 42. — Le Vasilievski-Ostroff.

## CHAPITRE II.

PAGE 45 A 77.

Notre bibliothèque de voyage. — Aspect de la route au delà de Keksholm. — Corbeilles de fraises. — Un domaine seigneurial. — Intérêt du paysage ; landes en feu. — Rochers abrupts et granits sillonnés de stries. — Serdobol ; air d'aisance de la population. — Un dîner finlandais. — Promenade à pied. — Granits quartzeux. — Départ pour les carrières de marbre. — Rencontre de Bohémiens. — Arrivée à la station de Ruskiala, près des carrières. — Un maître de poste russe, sa joie de me recevoir. — Aspect des carrières ; grands travaux exécutés avec le marbre qui en provient, à Saint-Pétersbourg. — Je pénètre dans l'intérieur de la carrière ; merveilleux coup d'œil. — L'inspecteur ; explications qu'il me fournit. — Clivage. — Énorme fragment détaché. — Veines de cuivre

récemment découvertes ; à quelles conditions l'exploitation s'opère. — Carrière de marbre vert ; aspect et caractères principaux de la pierre. — Je reprends le chemin de Ruskiala. — Incidents. — Retour à Serdobol.

Note B, page 77. — Carrières de Ruskiala.

### CHAPITRE III.

PAGE 79 A 105.

Départ de Serdobol par eau. — Mauvais temps ; aspect des rivages dans la baie. — Rencontre de familles de paysans. — Vagues menaçantes ; effet du vent. — Nous débouchons dans le lac. — Temps épouvantable ; dangers que nous courons. — Ilots rocheux ; avaries. — Ile de Toulola. — Un préposé ; bon accueil. — Intérieur de son habitation. — Le *samovar* national. — Pluie diluvienne. — Je pars à cheval ; chemins difficiles. — Aspect des rochers en exploitation. — Sondages préparatoires. — Inspecteurs accourus à ma rencontre. — Les travaux d'extraction ; voie ferrée. — Disposition des couches de granit ; son excellente qualité ; caractères distinctifs ; manière de l'extraire. — Retour à Serdobol.

Note C, page 104. — Granits de la Finlande.

## CHAPITRE IV.

PAGE 107 A 149.

Pluie contrariante. — Manière de voiturier les planches. — Nous partons pour les mines de cuivre. — Points de vue admirables. Forme des rochers qui bordent le Ladoga. Flottage des bois. Moulins à scies. Eaux colorées. — Pierres précieuses à vil prix; lieu d'où on les tire. — Le village de Pitkaranta. — Chemin difficile. — L'usine; bonne réception. — Détails donnés par le directeur. — Mines différents. — Les ateliers; fourneaux. — Travaux de charpente et charpentiers de diverses nations. — Nuit passée chez le directeur. — J'assiste à l'affinage du cuivre; machines; effet de lumière. Le cuivre en ébullition; échantillon de métal. — Visite rendue à l'un des puits de mine; grunstein cuivreux. — L'intérieur de la mine; humidité; bruit infernal. Disposition de la galerie; dans quel terrain repose la veine. — Déjeuner pris avec le directeur. — Retour à Serdobol.

Note D, page 146. — La ville d'Olonetz.

Note E, page 147. — Rochers de la Sierra-Nevada (Californie) comparés à ceux qui bordent le Ladoga.

Note F, page 148. — Cratères du Vésuve pendant l'éruption de 1834.

## CHAPITRE V.

PAGE 151 A 195.

Le dimanche à Serdobol. — Arrivée du bateau à vapeur de Schlüsselbourg. — Passagers retenus à bord. — Magasins sur le port. — Promenade par la ville. — Chant religieux ; le chanteur. — Départ pour Neuschlott. — Contrée montagnaise. — Balançoire d'espèce singulière. — Aspect triste de la contrée. — Nécessité de s'embarquer. — La route ; elle est unique dans son espèce. — Château et parc dans un site agreste. — Nous traversons l'eau une seconde fois. — Charmants points de vue ; petite île et kiosque. — Arrivée à Neuschlott ; aspect de son antique citadelle. — Difficulté de se loger. — Promenade par la ville. — Visite au château fort ; il est en partie ruiné. — Sa description. — Salle d'armes. — Une découverte. — Canal intérieur. — Nous quittons le château. — Rencontre d'un ecclésiastique ; obligeant accueil. Nouvelle promenade. — Paysage charmant. — Rochers intéressants pour le géologue. — Nous passons une seconde nuit à Neuschlott.

Note G, page 186. — Le Ladoga et ses îles.

Note H, page 191. — Canaux de la Russie.

Note I, page 193. — Monastère de Valaam.

Note K, page 194. — Neuschlott.

## CHAPITRE VI.

PAGE 197 A 255.

Départ de Neuschlott. — Nature du sol; aspect du pays. Manière d'empiler le foin. — Organisation ecclésiastique. — Couchée excellente. — Les sempiternelles. — Détail d'architecture. — Singulier lit. — Chute d'eau d'Igoroïs. — Usine de fer de Verkaüs. — Magnifique cataracte. — Carrière de marbre blanc; ce qu'on en fait. — Arrivée à Kuopio; méchante réception. — Visite rendue à la principale autorité du pays; bon accueil. Renseignements sur la contrée. — Comment s'opèrent les défrichements. — Banques locales. — Le *tarantass* devenu un objet de curiosité. — La maison de campagne du gouverneur; site pittoresque. — Le maître et son jardinier. — Un kiosque. — Soirée passée chez le gouverneur. Anecdote.

Note L, page 237. — De l'industrie du fer en Finlande.

Note M, page 238. — Mode d'administration du grand-duché de Finlande.

Note N, page 251. — Banque finlandaise.

Note O, page 252. — Les différentes classes de cultivateurs.

Note P, page 254. — Détails concernant Kuopio.

## CHAPITRE VII.

PAGE 257 A 321.

Départ de Kuopio. — Une librairie. — Long trajet par eau ; danger. — Trait de désintéressement. — Arrivée au pastorat d'Idensalmi. Position embarrassante. — Les difficultés s'aplanissent. — Comment vit le pasteur. — Dîner. Les convives. — Promenade à pied. — Un monument. — Soirée chez le pasteur ; grande affluence. Nuit passée au pastorat. — Départ pour Kaïana ; ce qui m'attire dans cette ville. — Contrée sauvage. — Contrariété ; nécessité de coucher en route. — Il faut changer de véhicule. — Forêts étranges. — Arrivée à Kaïana. — L'auberge. — Visite rendue à l'une des cataractes. — Effet de lumière singulier. — Ruines ; souvenirs qu'elles rappellent. — Le lendemain, longue excursion en bateau. Belles écluses ; avantages qu'elles procurent au pays. — Le lac Uléo. — Retour en ville. — Une montagne à gravir. — Encore une nuit passée à Kaïana. La

deuxième cataracte. — Manière de conduire les bateaux. — Rencontre inattendue; entretien.

Départ.

Note Q, page 314. — Établissements d'éducation en Finlande.

Note R, page 316. — Du climat de la Finlande.

Note S, page 319. — Du monument élevé près d'Idensalmi.

Note T, page 320. — Journaux finlandais.

## CHAPITRE VIII.

PAGE 323 A 375.

De nouveau temps détestable. — Séjour prolongé à Kanala. — Bain de vapeur. — Péril auquel nous sommes exposés dans notre chambre. Le temps se remet. — Départ. — Nous regagnons le chemin d'Uléaborg. — Usine de Salakmé. — Station de Nissila. Souvenirs que ce lieu rappelle. — Une rencontre. — Changement dans le caractère de la contrée. — Cultures. Comment elles sont établies. — Marécage. — La chaussée qui le traverse. — La rivière Sukaïoki. — Moulins d'espèce particulière. — Heïmats. — *Dimokours* sibériens. — Le golfe de Bothnie. — Arrivée à Uléaborg. — Difficultés inattendues. — Effroi que nous inspirons.

— Réclusion forcée. — Délivrance et départ pour Torneo.

Note U, page 360. — Excursion de l'empereur Alexandre à Kaïana.

Note V, page 364. — La ville d'Uléaborg.

Note X, page 365. — Heimats finlandais.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.